Études et recherche

Internet et la sociabilité littéraire

Jean-Marc Leveratto
Mary Leontsini

Bibliothèque publique d'information
Centre Pompidou

Internet et la sociabilité littéraire

Jean-Marc Leveratto et Mary Leontsini

Éditeur : Éditions de la Bibliothèque publique d'information
Année d'édition : 2008
Date de mise en ligne : 21 mai 2013
Collection : Études et recherche
ISBN électronique : 9782842461584

http://books.openedition.org

Référence électronique :
LEVERATTO, Jean-Marc ; LEONTSINI, Mary. *Internet et la sociabilité littéraire.* Nouvelle édition [en ligne]. Paris : Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 2008 (généré le 09 novembre 2013). Disponible sur Internet : <http://books.openedition.org/bibpompidou/197>. ISBN : 9782842461584.

Édition imprimée :
ISBN : 9782842461119
Nombre de pages : 252

© Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 2008
Conditions d'utilisation :
http://www.openedition.org/6540

Notice de catalogage

LEVERATTO, Jean-Marc, LEONTSINI, Mary

Internet et la sociabilité littéraire / Jean-Marc Leveratto, Mary Leontsini ; avec la collaboration de Valérie Bert, Eleni Myrivili, Clotilde Ast, Nicolas Antenat. – Paris : Bibliothèque publique d'information / Centre Pompidou, 2008. – 1 vol. (244 p.) ; 16 x 22 cm – (Études et recherche, ISSN 0993-8958)
Bibliogr. – ISBN 978-2-84246-111-9

Sujet(s) :
Littérature sur Internet
Internet / Aspect social

Dewey :
027.4 (Bibliothèques publiques)

Public concerné :
Tout public.

Cette notice de catalogage a été établie par le service des Études et recherche de la Bibliothèque publique d'information.

Études et recherche

Internet et la sociabilité littéraire

Jean-Marc Leveratto
Mary Leontsini

avec la collaboration de
Eleni Myrivili, Valérie Bert, Clotilde Ast, Nicolas Antenat

Ouvrage réalisé avec le soutien de
la Direction du livre et de la lecture

Avertissement

Le travail d'enquête – carnet de bord, entretiens, monographies de groupes de lecture, observations d'interactions offline et online, analyse de contenu – à la base de ce livre a été effectué, pour l'essentiel, de septembre 2003 à septembre 2005. Pour tenir compte de l'évolution technologique d'Internet et prendre en compte ses nouveaux usages, un complément d'observation a été réalisé en 2007. Cependant, certains sites ont pu considérablement évoluer ou certains blogs disparaître.

Les auteurs

Jean-Marc LEVERATTO est professeur de sociologie de la culture à l'université de Metz et directeur, depuis 2000, de l'équipe de recherche en anthropologie et sociologie de l'expertise (ERASE), rattachée au laboratoire lorrain des sciences sociales (2L2S). Ses travaux portent sur la sociologie de la culture (consommation et expertise culturelle) et sur l'histoire économique et culturelle de l'industrie du spectacle (théâtre et cinéma notamment). Il collabore, depuis 2005, au programme de recherche de l'Institut national de l'histoire de l'art sur la construction du goût cinématographique.

Mary LEONTSINI est maîtresse de conférences au département de l'éducation pré-scolaire de l'université d'Athènes et, depuis 2004, présidente du CR18 sociologie des arts de l'AISLF. Ses travaux portent sur les pratiques culturelles et, notamment, sur la lecture, les rapports sociaux de sexe et les théories du genre. Actuellement, elle dirige un groupe de recherche sur les organisations des femmes immigrées à Athènes et la construction du capital social.

Nicolas ANTENAT est ATER de philosophie à l'université de Luxembourg.
Clotilde AST est administratrice d'une compagnie de théâtre en Lorraine.
Valérie BERT, vidéaste et artiste multimédia, vit à Paris.
Eleni MYRIVILI est lectrice au département de technologie culturelle et communication de l'université de la mer Égée à Mytilini.

Remerciements

Deux doctorants du laboratoire de sociologie de l'université de Metz, Sabrina LEYENDECKER et Thibault GORIUS ont contribué au dépouillement des entretiens ou à la description de certains sites.
Par ailleurs, certaines des analyses proposées dans ce livre doivent beaucoup aux contributions théoriques des participants aux Journées d'étude de l'université de Crète à Rethymno, en particulier Jacques LEENHARDT qui a assuré la synthèse de ces travaux.
Qu'ils en soient tous remerciés.

Président du Centre Pompidou
Alain Seban

Directrice générale du Centre Pompidou
Agnès Saal

Directeur de la Bpi
Thierry Grognet

Délégué à l'action culturelle et à la communication
Philippe Charrier

Chef du service Études et recherche
Françoise Gaudet

Responsable Édition/Diffusion
Arielle Rousselle

Coordination
Agnès Camus-Vigué
Françoise Gaudet

Révision et correction
Correctif
Arielle Rousselle

Mise en page et fabrication
Fabienne Charraire

Conception graphique
Claire Mineur

Le catalogue des éditions de la Bpi est constamment réactualisé sur son site : *http://www.bpi.fr*, rubrique Publications. Distribution numérique : *GiantChair.com*

© Bibliothèque publique d'information /Centre Pompidou, 2008.
ISBN 978-2-84246-111-9
ISSN 0993-8958

Sommaire

11 **Présentation**

13 **Chapitre I. La normalisation d'Internet et le loisir littéraire : le cas de la France**

14 Approche sociotechnique de l'usage domestique du Net
Internet comme moyen de communication écrite
Internet comme équipement domestique
Internet comme moyen de sociabilité
Internet comme équipement éducatif
Internet comme équipement de loisir

26 Internet et la sociologie du loisir littéraire
Une vision dissymétrique du loisir
Livre et lien social
Livre et identité culturelle
La notion de sociabilité littéraire
Internet comme outil d'observation de la sociabilité littéraire
Le lecteur, Internet et le marché
Internet, lecture et modernité

51 **Chapitre II. Les lieux de sociabilité littéraire : de la conversation en face à face avec Internet**

51 Les lieux privés
Le lieu domestique
Le lieu professionnel

67 Les lieux publics
Le cercle littéraire
Une morphologie caractéristique : les groupes de Creutzwald et de Bazoncourt
Exercice de l'échange, discipline de lecture et culture de soi
Une convivialité intelligente

77 Le café littéraire
Une forme militante
Lecture publique, mise en scène du livre et culture du geste

Café littéraire et devenir-lecteur
Amateurisme et consumérisme

91 Le lieu marchand
La domestication du marché
Groupe de lecture et achat de livres

104 Amour du livre et rapport au numérique
Le mél
La recherche d'informations
L'achat en ligne
Le site associatif

114 Sociabilité littéraire locale et sociabilité numérique

119 Chapitre III. Sociabilité littéraire et communication numérique

120 Internet, innovation technique et sociabilité littéraire.
Présence à distance et mobilisation sociale : mél et sociabilité littéraire
Mél et production de la présence : l'exemple de Katell
Mél et mobilisation sociale : le cas de *Dramatica*

131 La position de l'usager : affiliation, absorption et engagement personnel
La communication ludique : l'écriture comme signe du lien
La communication utile : l'écriture comme ressource cognitive
La communication esthétique : l'écriture comme expression de soi
Internet, plaisir de lire et technique du corps

145 Construction de l'usage d'Internet et consommation littéraire
Du courrier des lecteurs au lieu d'expression des usagers
La participation à la dispute littéraire
La rencontre de consommateurs avertis

164 Sociabilité numérique et technique de soi
La ritualisation de la lecture
Sociabilité numérique et renforcement du pouvoir du lecteur

173 **Chapitre IV. Figures du public : Internet et la représentation du jugement du lecteur**

175 **La publication du jugement profane : Internet comme dispositif d'autoreprésentation du public littéraire**
La forme du jury de lecteurs : le cas du Prix des forums de *Télérama*
Le jury de lecteurs et la sélection maison : l'exemple de *Voix au chapitre*

193 **La promotion de la parole de l'amateur : Internet comme lieu de représentation du loisir littéraire**
La mise en scène du loisir littéraire
La « dramatisation » de la consommation littéraire

200 **Internet et la mise en scène de l'intimité littéraire : les blogs de lecteurs**
Le blog de lecteur et la mobilisation de soi
Le blog littéraire et la « technique de soi »

214 **La participation de l'usager à la sociabilité littéraire : la transmission du jugement**
Sociabilité littéraire et journal de bord
La compréhension de la situation
La conduite du consommateur compétent
Lecture et qualification personnelle : le « devenir-lecteur »

235 **Internet et la formation de l'expertise littéraire des consommateurs**

239 **Conclusion :**
Internet et la sociologie de la culture

Présentation

Ce livre s'intéresse à la pratique d'Internet et à la manière dont elle affecte la sociabilité littéraire. Il vise à objectiver la contribution du réseau à la lecture en étudiant les deux dimensions de son usage. Internet constitue, en effet, à la fois un *outil de circulation* des choses et des personnes et un *lieu de communication*.

La première dimension nous confronte à des usages plus ou moins stabilisés d'Internet envisagé comme un moyen de se déplacer et d'agir à distance, usages qui varient selon les caractéristiques personnelles des individus, selon leur formation scolaire, leur activité professionnelle, leur condition sociale et leur localisation géographique. Ces usages permettent à l'individu de circuler dans les deux espaces traditionnels du loisir littéraire que constituent le « marché » et le « musée », en l'occurrence le marché de l'édition et la bibliothèque publique.

La seconde dimension est celle de la sociabilité littéraire qui peut se développer, par Internet, sur Internet, qu'il s'agisse de la mise en ligne d'une sociabilité préexistante (offline) ou de la création d'un lieu de sociabilité littéraire spécifiquement numérique (online).

Cette étude combine donc deux types de terrains d'observation.

Les terrains conventionnels – au regard de la tradition ethnographique – nous confrontent directement aux personnes parlant des livres qu'elles aiment et nous permettent d'observer la manière dont la diffusion d'Internet affecte leur rapport au livre. Ces personnes sont saisies en situation de conversation littéraire, dans les groupes de lecture auxquels elles participent, ou interrogées, en entretien individuel, sur leur conduite littéraire.

Les terrains innovants sont constitués par des sites internet convertis en lieux d'observation ethnographique de la sociabilité littéraire. Des sites représentant des espaces de vente – amazon.com et amazon.fr – ont été mobilisés à titre comparatif pour préciser la spécificité des formes de sociabilité littéraire dite « virtuelle » ou « en ligne » (online) portées par les sites où l'on parle de littérature.

Avant même l'étude de la sociabilité littéraire « en ligne », l'observation de la sociabilité littéraire en tant que telle permet de dépasser une limite de la recherche sociologique française sur la lecture, compte tenu de la rareté des enquêtes consacrées à ce sujet. Par ailleurs, l'étude sociologique des pra-

tiques domestiques d'Internet et de la sociabilité online s'est pratiquement focalisée, en France, sur la seule dimension du chat et des rencontres online et offline qu'il autorise. Cette enquête répare donc un déficit d'observation de l'échange littéraire entre pairs, tant dans des cadres sociaux traditionnels que sur Internet. Par ailleurs, elle réinterroge les instruments d'interprétation du loisir littéraire, notamment ceux qui ont été dégagés de l'observation des pratiques culturelles des Français. Ramenant la conduite littéraire à des modes de consommation indifférents à la qualité propre au livre consommé mais attentifs uniquement à la signification sociale de sa lecture, ces instruments d'interprétation apparaissent de plus en plus décalés par rapport aux simples constats d'expérience des gens « comme vous et moi », très préoccupés, au contraire, par l'évaluation de cette qualité littéraire. Un enjeu particulièrement important de cette enquête est donc de dégager des outils d'observation et d'interprétation de la lecture plus conformes à la conduite esthétique des personnes ordinaires que ceux qui présupposent leur incompétence.

Chapitre I. La normalisation d'Internet et le loisir littéraire : le cas de la France

On assiste aujourd'hui, en France, à une généralisation de l'usage d'Internet. En 2007, 57,6 % de la population âgée de 11 ans et plus (soit 30 296 000 personnes) se sont connectés au cours du premier trimestre, tous lieux de connexion confondus [1]. La pratique devient quotidienne : pour les adultes, elle a progressé de 9 points entre 2005 et 2006, selon les résultats d'une enquête récemment menée par le CRÉDOC [2]. Par ailleurs, elle se développe considérablement à domicile : depuis 1999, le taux de pénétration d'Internet dans les foyers français progresse d'environ 5 points par an, soit environ 2 millions de personnes de plus équipées chaque année [3].

Cette normalisation de l'usage d'Internet désigne cependant une réalité différente selon les milieux, les professions, les générations et les genres. Comme le montrent les statistiques récentes sur le degré d'équipement informatique des ménages français et leur utilisation d'Internet, la Toile est plus accessible à certaines catégories socioprofessionnelles qu'à d'autres [4] et elle constitue une pratique beaucoup plus répandue chez les jeunes générations que parmi les seniors [5].

La question de la supériorité relative de la pratique masculine ou de la pratique féminine d'Internet nous situe, quant à elle, au cœur de notre recherche sur la sociabilité littéraire. Si, en effet, les observateurs considèrent qu'Internet, du moins à ses débuts, est un instrument de communication surtout masculin, ils s'accordent pour constater une féminisation d'Internet, dans le sens d'un accroissement du nombre des femmes utilisatrices [6]. L'accès à Internet n'est plus réservé à un groupe de personnes disposant du savoir technique et du statut professionnel justifiant son acquisition et son usage ; le cercle des utilisateurs réguliers s'élargit, même si le revenu ou le degré de formation scolaire restent discriminants.

---

1. Enquête mensuelle Médiamétrie, « L'audience de l'Internet en France », mai 2007.
2. Régis BIGOT, *La Diffusion des technologies de l'information dans la société française,* Paris, CRÉDOC, 2006, http://www.arcep.fr/uploads/tx_gspublication/etude-credoc2006.pdf
3. *Ibid*.
4. 82 % des cadres sont connectés, contre 38 % des ouvriers. Néanmoins, l'évolution des connexions entre 2005 et 2006 permet d'envisager une réduction des inégalités : les employés (+ 9 points), les ouvriers (+ 7 points) et les personnes aux revenus modestes (+ 9 points) sont plus dynamiques que les personnes vivant dans un ménage aux revenus les plus élevés (- 2 points), les diplômés du supérieur (+ 2 points) et les cadres (+ 3 points), *ibid*.
5. 95 % des 12-17 ans sont internautes, de même que 81 % des 18-25 ans et 74 % des 25-40 ans ; la proportion chute à 20 % parmi les sexagénaires et à 5 % au-delà des 70 ans, *ibid*.
6. 61 % des hommes et 50 % des femmes sont internautes, *ibid*.

Approche sociotechnique de l'usage domestique du Net

Les raisons avancées pour justifier l'investissement financier que représente l'acquisition d'Internet offrent un premier moyen d'analyser les motivations des usagers du Net. Dans un contexte où cet équipement n'est pas encore présent dans toutes les familles mais devient d'usage courant dans certains secteurs professionnels, l'expérience de ses avantages par rapport à d'autres formes de communication et la familiarisation technique acquise dans le cadre de l'activité professionnelle facilitent son introduction au foyer et, au-delà, l'usage régulier d'Internet à domicile. Ce lien apparaît bien, par exemple, dans certains des entretiens effectués.

Internet comme moyen de communication écrite

Pour Gelsolmina (50 ans) et Mathilda (25 ans), l'équipement au titre de l'emploi exercé a été un vecteur d'acquisition d'une compétence technique et une stimulation pour équiper leur foyer. Cette stimulation professionnelle est d'autant plus efficace que l'équipement dans le cadre du bureau permet d'utiliser les pores de la journée de travail pour se documenter et échanger sur le Net pour son propre compte, et dans des conditions de confort technique relativement coûteuses (ADSL, par exemple) pour un simple particulier. Ainsi, Gelsomina, en charge d'un secrétariat à l'université de Metz, reconnaît consulter systématiquement le quotidien régional et un ou deux quotidiens nationaux pendant son temps de travail, grâce à Internet. Quant à Mathilda, animatrice dans une MJC, elle reste « branchée en permanence » sur le réseau pendant tout le temps qu'elle passe au bureau. Cette familiarisation acquise dans le cadre du travail rend acceptable le coût financier que représentent l'achat d'un ordinateur et une liaison internet à domicile, en même temps qu'elle attache l'usager à certains services fournis par le réseau.

Le phénomène s'observe particulièrement dans le cadre de professions intellectuelles, par exemple chez les enseignants universitaires qui utilisent à domicile ce nouveau moyen de correspondance constitué par le mél, du fait de sa supériorité sur le courrier classique : sûr, presque instantané, d'un coût infime, simple à utiliser, il permet d'expédier des textes et des images à n'importe quelle distance et à n'importe quel moment, et de communiquer avec les administrations et les entreprises. Cette utilité reconnue à un équipement

qui facilite la communication professionnelle et offre, en sus, l'accès à des ressources multimédias justifie l'investissement domestique dans Internet, indépendamment de toute considération professionnelle[7]. Moyen d'échanger en permanence avec des proches éloignés dans l'espace, Internet permet en même temps un accès aisé, rapide et gratuit à des informations et à des produits culturels qui intéressent particulièrement son utilisateur. La gratuité de l'accès s'entend dans un double sens puisqu'il est possible à l'internaute de s'approprier des produits culturels par ailleurs vendus sur le marché sans les payer et d'utiliser Internet en échappant au contrôle social qui pèse sur de nombreuses communications en face à face, désignées en anglais par le sigle IRL (*in the real life*). Cette absence de contrôle social résulte de l'anonymat, effectif dès lors que les usagers utilisent des pseudonymes, mais aussi plus simplement, comme le relève Annette N. Markham, du fait que la plupart du temps « personne ne s'en préoccupe vraiment ». Elle précise ironiquement cette idée :

> « Plus je passe de temps à interagir avec des personnes en ligne, plus je réalise que bien que les autres utilisateurs soient (probablement) des personnes réelles, ils ne semblent pas investis autant que je le suis dans tout ce que je dis. Pour moi, aussi ironique que cela puisse paraître, c'est une grosse révélation[8]. »

Il est notable que l'observatrice signale, ce faisant, les limites mêmes du constat qu'elle vient d'émettre. Il ne reste pas moins que la gratuité, non seulement marchande (une fois le forfait acquitté), mais aussi sociale (due à l'anonymat), est le régime de perception ordinaire d'Internet, qui le rend particulièrement attrayant.

Une confirmation de cette gratuité sociale de la communication sur Internet nous est apportée par le fait que, selon un comptage effectué par voila.com, les cent mots requêtes (inscrits par les utilisateurs dans les moteurs

7. 79 % des internautes ont utilisé un système de messagerie électronique pour envoyer des courriels au cours des douze derniers mois. Rapportée à l'ensemble de la population, la proportion atteint 45 %, soit plus de 23 millions de personnes en France, *ibid.*

8. Annette N. Markham, *Life on Line. Researching Real Experience in Virtual Space*, London–New Delhi, Walnut Creek, 1998, p. 25. L'auteure donne une explication du détachement qui caractérise souvent le fonctionnement des chats ouverts, dans lesquels « la simple somme des informations que chaque usager doit recevoir et assimiler signifie que beaucoup sont laissées pour compte » (p. 26).

de recherche) les plus utilisés en 1999 avaient trait à la pornographie[9]. Il s'agit également d'une indication de la normalisation d'Internet en tant qu'équipement du loisir masculin, même si (ce que confirment certains scandales récents), d'une part, la consultation de sites pornographiques peut s'effectuer dans le cadre du temps de travail et, d'autre part, on assiste au développement d'un commerce érotique féminin.

De ce point de vue, la féminisation du Web, dont témoignent tant l'accroissement du nombre d'usagers féminins d'Internet que l'augmentation de l'offre de produits et de services destinés non seulement aux femmes mais aussi aux ménages, constitue un meilleur indicateur de la pénétration du Web dans la vie familiale.

Internet comme équipement domestique

En tant que « tendance de fond » mondiale[10], cette féminisation du Web confirme la normalisation sociotechnique d'un instrument d'abord lié à l'activité militaire, puis à la production scientifique, qui, à partir du début des années 1990, est tombé dans le domaine public en devenant un hobby d'amateurs férus de nouvelles technologies. L'outil scientifique s'est alors métamorphosé au fur et à mesure de l'élargissement de son audience, passant du statut de gadget intellectuel masculin à celui d'équipement domestique accessible à tous grâce à son élaboration technique (simplification des interfaces et développement de l'accès à l'audiovisuel notamment).

Cette évolution fait donc surgir des usages plus centrés sur la vie domestique et sur le loisir que sur le travail. Cette situation s'explique en partie par l'utilisation d'Internet pour traiter le faisceau de tâches ménagères qui reviennent traditionnellement aux femmes[11]. Cette féminisation atteste ainsi de la « familialisation » d'Internet qui sert désormais à la gestion du foyer. C'est dire que la fonction « économique », au sens antique de la gestion de la maison, constitue une puissante motivation pour faire installer une connexion chez soi.

---

9. Flore Vasseur, *Nouvelles Tendances, Internet et les femmes*, eurostaf, Paris, Dupli-Print, 2000, p. 5.
10. L'expression est empruntée à Flore Vasseur, *ibid.*, p. 7.
11. Le partage traditionnel des rôles et des tâches domestiques au sein du foyer est encore très répandu aujourd'hui. Parmi les nombreuses enquêtes qui confirment ce constat, *cf.* l'enquête *Emploi du temps*, insee, 1999, ou encore M. A. Barrère-Maurisson (dir.), *Partage des temps et des tâches dans les ménages,* Paris, La Documentation française, 2001.

Internet n'est cependant pas tant un équipement du travail ménager qu'un outil pour agir à distance et économiser le temps perdu à l'extérieur du foyer. En ce sens, il autorise effectivement un gain de temps et une économie d'énergie appréciables en termes d'achat de produits domestiques et d'obtention d'informations nécessaires au bien-être et à la vie des membres de la maisonnée. La santé de l'enfant, sa prise en charge, son accompagnement – ce que les Anglais appellent le *care* – constituent, selon les enquêtes de marketing américaines, une motivation première de l'utilisation du Net. Dans une étude sur le comportement des femmes sur Internet, NetSmart Research dégageait ainsi quatre types d'utilisatrices du Web : « Dr Mom » (la mère attentionnée qui veut apprendre à s'occuper de ses enfants le mieux possible, soit en collectant des informations, soit par des discussions avec d'autres parents), « Household CEO [12] » (celle qui, chargée des dépenses d'achat et d'investissement du foyer, utilise la Toile pour comparer rapidement les prix, se renseigner sur les produits, voire acheter), « Midnight Shopper » (l'acheteuse en ligne qui fait ses emplettes après avoir achevé ses tâches ménagères), « Time Out For Me » (la femme moderne qui prend du temps pour s'évader, se faire plaisir et prendre soin d'elle) [13].

Les usages du Net non centrés sur le maternage, mais sur les achats de biens de consommation et de services pour les adultes, ne sont évidemment pas réservés aux femmes. En France, 29 % des hommes et 24 % des femmes déclarent avoir effectué un achat en ligne en 2006, soit 27 % des Français âgés de plus de 12 ans, contre 17 % en 2004. On notera que la commande de produits culturels est aujourd'hui, sur le Web francophone, la première opération marchande par ordre d'importance (51 %), devant la réservation de billets de train (45 %) et l'achat de produits informatiques (43 %) [14].

La féminisation d'Internet ne se résume pas à la possibilité offerte ainsi aux femmes d'économiser du temps ou de mieux gérer leurs tâches domestiques. Le Web leur permet en même temps de se dégager, de « sortir » du

12. CEO (*chief executive officer*) est l'équivalent de P-DG. *Household CEO* se traduirait approximativement par « le P-DG de la maison ».
13. Flore VASSEUR, *Nouvelles tendances…*, *op. cit.*, p. 14.
14. Régis BIGOT, *La Diffusion des technologies…*, *op. cit.*

foyer, d'où cet important taux d'équipement chez les femmes qui exercent une activité professionnelle et sa corrélation avec un statut professionnel élevé des femmes.

Internet comme moyen de sociabilité

Le portrait de la pratiquante fervente qu'est Gelsomina, 50 ans, illustre cette forme de libération du cadre du foyer qu'apporte Internet à une femme indépendante, dynamique et attachée à son activité professionnelle.

Gelsomina s'exprime avec plaisir sur son activité d'internaute. Elle déclare y consacrer près de « deux heures par jour », le plus souvent après un « rituel » film regardé à la télévision avec son fils, aujourd'hui élève de terminale. Après l'acquisition d'un premier ordinateur familial essentiellement pour utilité scolaire, « confisqué » par son fils, elle s'est dotée il y a deux ans de sa propre « machine » qu'elle peut utiliser à sa guise. Elle est inscrite dans plusieurs forums de discussion, des forums fermés réservés à des membres possédant un identifiant, une formule qui permet d'échapper aux chats ordinaires, fréquentés, selon elle, surtout pour des « motifs sexuels ». Elle accepte de montrer le fonctionnement de ces forums synchrones, où le détour par l'écriture et le caractère collectif de l'échange autorisent une participation équivalente à celle requise par la conversation qui accompagne la réalisation d'un travail manuel collectif. Cette participation à éclipses, avec un faible degré d'engagement, permet d'abandonner la conversation et d'y revenir, en fonction des nécessités inhérentes à la tâche. L'accès au forum qu'elle a sélectionné l'introduit au milieu d'une conversation en cours, dans laquelle elle se glisse, signalant qu'elle est en train de répondre aux questions d'un sociologue enquêtant sur l'usage du Net. Même si elle lie l'usage d'Internet et sa passion littéraire, les romans policiers, il apparaît que cet usage se fonde prioritairement sur le besoin affectif et la recherche d'une sociabilité compensant l'absence de compagnon (Gelsomina est séparée de son mari et a élevé seule son enfant). Elle compare elle-même Internet à un café où elle peut se rendre en fin de soirée pour retrouver ses amis, sans crainte des mauvaises rencontres.

Gelsomina trouve un plaisir particulier à pouvoir parler des choses de la vie avec des gens qu'elle ne connaît pas. À l'enrichissement que constitue la conversation avec des personnes cultivées ou exerçant des métiers très qualifiés se superpose l'idée d'une compréhension mutuelle, voire d'une aide que

peuvent s'apporter des gens d'une même génération confrontés aux difficultés de l'existence. L'exemple de la compensation de la surdité qu'autorise Internet (qui permet à un ami malentendant de participer à des conversations dont il serait normalement exclu) et une allusion, à mots couverts, aux éventuels conseils et au réconfort que peuvent trouver les femmes victimes de violence conjugale (situation à laquelle elle est particulièrement sensible) lui servent à illustrer le bénéfice affectif qu'apporte la fréquentation d'Internet.

La promotion par Gelsomina de cette forme de sociabilité à distance, qui aboutit parfois à des rencontres en face à face, dénote à la fois son attachement à ce mode original de conversation et son engagement sur ce lieu de communication que constitue Internet. Elle confirme la satisfaction qu'elle retire de sa participation à un espace qu'elle a domestiqué et dans lequel elle s'investit corporellement.

De ce point de vue, rencontrer sur le Net des personnes étrangères au foyer nécessite un apprentissage complet, sur lequel insistent particulièrement les ethnographes d'Internet. Ainsi, explique Annette M. Markham, « aller sur le Net m'a pris beaucoup de temps et impliqué beaucoup plus que le fait d'allumer l'ordinateur, de taper des mots sur le clavier, et de presser le bouton "envoyer" ou "ouvrir" […]. Pour simplement comprendre ce qu'il se passait online, ou pour communiquer avec d'autres usagers, j'ai dû apprendre comment bouger, regarder et parler […]. Il est crucial de souligner ce point : être présent dans le cyberespace est apprendre comment s'y incarner (*to be embodied there*). S'y incarner est participer. Participer est en savoir assez sur les règles concernant l'interaction et le mouvement de telle sorte que le mouvement et l'interaction avec et à l'intérieur de cet espace soient possibles[15] ».

Le portrait de pratiquante fervente qui apparaît quand Gelsomina présente son usage d'Internet éclaire par sa singularité le sens général du processus de domestication du Net. En effet, il rend visibles la disposition technique et la disponibilité sociale qui conditionnent généralement l'investissement

15. Annette N. Marckham, *Life on Line…*, *op. cit.*, p. 24.

personnel dans Internet et son usage intensif. La compétence professionnelle de Gelsomina, d'un côté, et sa liberté de célibataire, de l'autre, facilitent sa pratique régulière d'Internet en tant que lieu de conversation et la singularise, l'usage quotidien d'Internet étant encore généralement plus le fait des hommes que des femmes, des enfants que des parents [16].

L'accès encore inégal à la technique et la persistance d'une division traditionnelle des rôles dans la pratique d'Internet sont, en effet, confirmés par les observateurs. Par exemple, dans la création et l'entretien des sites, si la division « est beaucoup plus floue que dans la vie réelle […], elle est loin d'avoir été abolie. En fait, et de façon caractéristique, les techniciens de la communauté sont encore plus souvent des hommes que des femmes, et aux femmes reviennent seulement les tâches traditionnellement féminines, liées à une disposition naturelle présupposée à la communication : de la secrétaire de rédaction à la modératrice, à la correctrice d'épreuves, etc. Certains disent, le software est féminin, l'hardware est masculin (*il software è donna, l'hardware è uomo*), entendant par là qu'aux hommes reviennent la conception et la mise en œuvre des systèmes et la structure informatique, aux femmes le "remplissage" des contenus de la structure. Un membre de la communauté a déclaré une fois pendant une *flame* [17] : "Les femmes doivent avoir soin de la communication, les hommes de la technologie de la communication" [18]. » De ce point de vue, les époux ou

16. Rebecca (séparée, 45 ans) confirme dans un entretien le rôle du célibat dans l'usage intensif d'Internet par les femmes, en répondant du tac au tac à la question posée : « Est-ce que tu te sers beaucoup d'Internet ? », sur un ton provoquant : « Bien sûr, qu'est-ce que tu crois ! Pour les sites de rencontre, évidemment ! ». L'entretien confirme également l'utilité ménagère du Net en tant que guide qui permet, par l'intermédiaire de Google, de « trouver des informations sur n'importe quoi », d'« acheter un médicament difficile d'accès pour mon père », de « connaître les prix et comparer avec le commerce local ». L'usage culturel du Net chez Rebecca se répartit en un usage majoritaire pour son loisir – pour 1°) « trouver plus d'informations sur un roman dont j'ai entendu parler », 2°) « consulter les critiques sur des films qui viennent de sortir » – et un usage très ponctuel pour son travail – « Je m'en suis servi pour acheter des ouvrages techniques pour mes cours de FLE, des ouvrages que je peux difficilement trouver ici ou qu'il faut commander. Sinon, je ne veux pas acheter des livres sur le Net, je préfère aller chez Géronimo » (entretien du 30 septembre 2004).

17. Dans le vocabulaire des internautes, une prise de bec.

18. Alessandra GUIGONI, *Internet per l'antropologia. Risorse e strumenti per la ricerca etnografica nel cyberspazio* [Internet au service de l'anthologie : ressources et outils de la recherche ethnographique dans le cyberespace], Gênes, Name, 2001, p. 49. Le cas de voixauchapitre.com apporte, comme on le verra, une confirmation de cette division du travail, la responsabilité de la création et de la gestion du site revenant à un homme. La formation scolaire – le savoir mis en œuvre a été acquis au lycée – explique partiellement, cependant, cette situation et permet de prévoir son évolution.

les conjoints jouent un rôle déterminant dans la décision d'équipement du foyer, même si celle-ci se prend à deux[19]. Et ils se rendent disponibles plus facilement, s'abstraient sans grande difficulté de la vie familiale, alors que les femmes sont généralement plus préoccupées par les enfants et leur éducation.

Internet comme équipement éducatif

Les enfants jouent un rôle important dans la domestication d'Internet, c'est pourquoi ils en bénéficient le plus. Comme l'indique Gelsomina, qui s'est équipée initialement du fait de l'utilité d'Internet pour les devoirs scolaires, la responsabilité familiale des adultes et le souci de l'éducation de leurs enfants motivent fortement les parents – ou le parent isolé – à investir financièrement dans un instrument qui présente un intérêt éducatif[20]. C'est à ce souci parental que Mathilda, 35 ans, pratiquante fervente du Net, doit sa maîtrise précoce de l'ordinateur et, à travers elle, son appropriation immédiate d'Internet et de ses possibilités. Cette maîtrise qu'elle a pu valoriser dans le cadre de son activité professionnelle d'éducatrice – en prenant en charge le site d'accueil du service qui l'emploie – tient au fait que, dès la sixième, elle a eu accès à un ordinateur, cadeau d'un grand-père désireux de contribuer au succès des études de sa petite-fille. Depuis cet Armstrad initial, qui lui a donné le goût de l'informatique, elle a suivi l'évolution qui a fait passer l'ordinateur domestique de l'époque héroïque, où il n'était qu'un instrument de programmation, à son statut contemporain d'équipement multimédia permettant de communiquer à distance, et à volonté, paroles, musique et images par simple branchement sur une prise téléphonique.

La justification éducative de l'ordinateur en tant qu'outil intelligent qui, par sa conjonction avec Internet, donne accès à une documentation et à des échanges précieux pour la réussite scolaire favorise donc aujourd'hui son

19. *Cf.* Laurence Le Douarin, « Le micro-ordinateur dans l'espace conjugal », *Cahiers internationaux de sociologie*, Paris, puf, vol. CXII, janvier-juin 2002.
20. *Cf.* insee première, nº 1011, mars 2005 : « Un ménage sur deux possède un ordinateur, un sur trois a accès à Internet. » L'auteur, Yves Frydel, note que ce sont « surtout les couples ayant des enfants [qui] sont aujourd'hui les mieux équipés en outils informatiques ».

introduction au domicile et la domestication d'Internet par les enfants et les adolescents. Cet usage privilégié – du fait du temps dont disposent les enfants, de l'initiation à l'usage de l'ordinateur dont ils bénéficient dans le cadre scolaire et de leur curiosité – pose aujourd'hui problème pour l'opinion publique, en raison de l'espace de sociabilité que constitue Internet et du risque inhérent pour les enfants à l'exploration d'un espace de sociabilité que leurs parents ne contrôlent pas et qui les exposent au contact d'adultes extérieurs à la famille et anonymes.

En effet, on ne peut pas séparer l'usage éducatif d'Internet – comme moyen de documentation scolaire, pour la dissertation littéraire, le devoir d'histoire ou de géographie, par exemple – de son usage ludique ou social. Du fait qu'elle est anonyme, la communication graphique, photographique et cinématographique dont Internet est le support n'expose pas seulement les enfants au risque d'être confrontés à des images et des paroles obscènes et racistes, mais aussi à d'éventuelles rencontres avec des adultes porteurs de sollicitations sexuelles.

L'expression de cette inquiétude des parents dans les médias francophones rend bien compte, parallèlement au choc causé en Europe par une série de crimes pédophiliques, du statut d'équipement de loisir familial qu'a acquis Internet. Comme pour la radio, le cinéma et, plus récemment, la télévision, le souci de contrôle parental souligne la façon dont les adolescents investissent la Toile, tant pour réduire le temps consacré aux devoirs, grâce au plagiat de textes récupérés sur le réseau, que pour le plaisir de converser ou de s'approprier des objets culturels qui les intéressent particulièrement.

Internet comme équipement de loisir

Le journal de bord de la jeune Sara – collégienne dont la mère, aujourd'hui célibataire, est enseignante – témoigne de cette appropriation qui échappe partiellement, sinon totalement, au regard des parents et qui est l'occasion de pratiques de téléchargement dénoncées par les industries culturelles. Internet permet à Sara de chatter quotidiennement avec des amies, de télécharger des albums musicaux récemment sortis, de rechercher des paroles de chansons ou des motifs pour décorer ses tee-shirts, de programmer une soirée cinéma ou télévision, d'acheter des vêtements, etc. (« Je passe environ une à deux heures par jour sur le Net, mais ça peut varier. »)

« Lundi
11 h à 11 h 30 : je suis allée regarder mes mails sur MSN Messenger et j'ai discuté avec 1 ou 2 personnes (www.msn.com pour télécharger la messagerie).
15 h à 15 h 15 : je suis allée sur le site du ciné pour voir les films qui passent en ce moment (www.commeaucinema.com).
18 h : j'ai regardé le programme TV (www.programme-tv.net).
21 h à 22 h : retour sur MSN Messenger.

Mardi
12 h : un coup d'œil sur MSN Messenger.
18 h à 18 h 30 : je suis allée regarder le prix de quelques CD sur Amazon.
20 h à 20 h 30 : je télécharge de la musique avec Emule
(http://emule-project.net/ pour télécharger le logiciel Emule).

Mercredi
14 h : coup d'œil à MSN, discussion avec quelques personnes (des contacts que je connais, des copines).
20 h à 21 heures : je cherche des paroles de chansons
(www.paroles-de-chansons.com).

Jeudi
16 h à 16 h 30 : MSN.
18 h 30 à 19 h 30 : je commande des vêtements sur le site de La Redoute (www.laredoute.fr).
22 heures : téléchargement musique avec Emule.

Vendredi
14 h : MSN.
15 h à 16 h : recherche d'images avec Google (des modèles de transferts pour mes tee-shirts).

Samedi
(Je n'ai pas eu vraiment le temps d'aller sur le Net le matin ni l'après-midi.)
18 h 30 à 19 h : MSN.
Je regarde aussi le suivi de commande de mes fringues sur La Redoute.

Dimanche
15 h : MSN.
16 h à 16 h 15 : je télécharge des films avec Emule.
19 h : je regarde le programme TV.
20 h à 20 h 30 : je discute sur MSN avec une copine. »

Le journal rend bien compte des trois dimensions de l'équipement de loisir par Internet : l'acquisition de produits culturels, l'information culturelle et la conversation culturelle, la Toile offrant la possibilité d'une liaison permanente entre tous les membres d'un groupe de pairs qui peuvent discuter, sans quitter leur domicile, de tout ce qu'ils apprécient particulièrement.

Le portrait de Gelsomina nous confirme cette valeur culturelle d'Internet pour les adultes. C'est pour elle un moyen de renforcer la qualité de son loisir. Cinéphile, Gelsomina consulte sur le site d'AlloCiné ou de *Télérama* les cotes des films qui composent l'actualité cinématographique et les critiques déposées par les spectateurs. Passionnée par les romans policiers, elle se procure par Internet les dernières parutions, sans hésiter à payer par carte de crédit. Fière d'avoir domestiqué un équipement culturel dont la manipulation peut effrayer ou rebuter, elle rapporte avec jubilation l'étonnement d'un professeur ignare en la matière devant la façon « magique », dont elle savait télécharger une version numérisée des *Fleurs du Mal* dont celui-ci avait justement besoin. Comme pour les adolescents, Internet lui sert à s'informer (en priorité sur les programmes culturels de la localité et les films), à s'approprier des biens (il s'agit ici d'actes légaux, de téléchargements autorisés ou d'achats de livres motivés par la facilité, le meilleur coût et la rapidité d'acquisition des dernières parutions). Il lui permet également de discuter, tout comme les adolescents, des qualités des objets de plaisir qui l'ont particulièrement marquée. Elle relate ainsi longuement un échange de méls avec une collègue sur *La Passion du Christ*, méls où elle confrontait leurs impressions respectives sur ce film que son interdiction par l'Église catholique les avait poussées à aller voir.

Cette conversation esthétique est une dimension importante de l'utilisation d'Internet en tant qu'équipement de loisir. Les sociologues britanniques soulignent, par exemple, l'importance de la conversation littéraire sur Internet, de ce qu'ils appellent les *reading groups*. Jenny Hartley note que « les groupes de conversation littéraire sur Internet sont légion, éphémères,

et divers, ils forment des communautés de parole excitées et instables. Ils peuvent surgir de groupes cultivant un genre particulier tel le *Brit/Aussies Mystery Reading Group* ou bien de fans échangeant un obscur savoir sur un auteur culte comme Neil Gaiman. Parfois un lecteur solitaire veut nous faire partager son dernier enthousiasme : "Je me suis éclaté avec *Catch 22"*, nous dit Keith (Wolverhampton), tandis qu'Amazon convie chacun à chroniquer son ouvrage[21] ».

Internet favorise la communication internationale, comme l'indique le caractère hybride, britannique et australien du groupe de conversation sur le polar cité par Jenny Hartley. Mais il n'y a pas que des lecteurs masculins qui peuvent s'y exprimer. La forte proportion des femmes qui sont des lectrices confirmées et les caractéristiques sociales de ces lectrices favorisent le développement de la conversation littéraire sur le Net. De ce point de vue, Internet prolonge le rôle de la télévision tel que l'envisage Josua Meyrowitz, cette dernière contribuant pour lui à briser « la division privé/public en introduisant le monde extérieur dans le foyer ». Son premier et plus grand impact tient à cette communication avec l'extérieur, qui aiguise la perception que les femmes ont du monde des hommes et de la place – ou du manque de place – qui leur revient. En conséquence, « la télévision est une force particulièrement puissante pour l'intégration des femmes car la télévision apporte l'espace public (*public domain*) aux femmes *via* les préoccupations traditionnellement soulignées des femmes pour l'expression personnelle, les émotions et les sentiments[22] ».

Ce type d'approche sociotechnique de l'impact des nouvelles technologies de la communication sur le loisir domestique reste encore peu développé en France. L'usage culturel d'Internet est observé surtout dans la perspective généreuse d'une politique de démocratisation culturelle visant à faire

21. Jenny Hartley, *Reading Groups: a Survey Conducted in Association with Sarah Turvey*, New York, Oxford University Press Inc., 2001. Le *British/Australian Mystery Reading Group* se consacre au polar, l'Anglais Neil Gaiman est un scénariste culte de BD devenu un auteur à succès.
22. Josua Meyrowitz, *No Sense of Place: the Impact of Electronic Media on Social Behavior*, New York, Oxford University Press, 1985, p. 224.

communiquer « tous les genres et tous les âges » dans la « communauté universelle » des « e-lettrés »[23]. Le contexte républicain conduit à valoriser, plutôt que la signification domestique de l'usage culturel d'Internet, le sens critique et la signification politique de la parole littéraire qui s'y déploie :

> « Comme les cercles des bibliothèques municipales, comme les théâtres, Internet peut être le lieu où "l'écrit se vit dans la communauté". Il suffit de voir le nombre de sites et de revues en ligne où l'internaute discute de ses goûts littéraires, recommande les livres qui lui tiennent à cœur, dresse l'inventaire de sa bibliothèque idéale… Ainsi, la littérature n'est plus assimilée à une "actualité culturelle" et commerciale que l'on subit, que l'on consomme passivement[24]. »

Cette vision patrimoniale et républicaine de la culture littéraire reconnaît le caractère actif du consommateur. Elle a cependant le défaut d'introduire une séparation entre le commerce et la culture, ce qui ne correspond pas à notre approche sociologique du loisir littéraire.

Internet et la sociologie du loisir littéraire

Si on la compare à la même littérature en langue anglaise, la littérature sociologique consacrée, en France, à Internet est encore peu développée. Cette situation s'explique partiellement, bien entendu, du fait que les ménages français se sont équipés bien plus tardivement que les familles américaines. Mais, comme le montrent les publications disponibles dans d'autres pays européens[25], elle correspond aussi à un déficit de la recherche sociologique française en matière de consommation culturelle. En effet, le dispositif d'observation des *Pratiques culturelles des Français,* mis en place

23. Patrick Rebollar, *Les salons littéraires sont sur Internet*, Paris, puf, 2002, p. 167-170.
24. *Ibid.*, p. 169.
25. *Cf.*, par exemple, Laura Sartori, *Il divario digitale. Internet e le nuove disaguanlianze sociali* [La fracture digitale. Internet et les nouvelles inégalités sociales], Milan, Il Mulino, 2006. L'auteur propose, à l'intention des étudiants, une synthèse sociologique des données statistiques sur le degré d'équipement des ménages dans le monde en s'appuyant sur les cinq indicateurs d'usage proposés par Di Maggio et Hargittai : les moyens techniques à disposition, la compétence digitale, l'entretien de réseaux sociaux, l'autonomie d'utilisation et la variété des usages (en tant que directement dépendante de l'expérience) (p. 39).

dans les années 1970 par le ministère de la Culture, ne favorise pas l'observation individualisée des loisirs culturels domestiques, de la culture de la chambre et de la salle à manger, du fait de son mode de construction et de son orientation privilégiée vers l'observation de la culture de sortie.

Une vision dissymétrique du loisir

Par exemple, il y a peu de temps que l'on considère et explore la télévision sous un angle de pratique culturelle. Ce loisir domestique a longtemps souffert d'un très grand discrédit sur le plan intellectuel, particulièrement renforcé en France par l'action des institutions culturelles publiques que la télévision concurrence. La reconnaissance sociologique de son importance sociale et l'observation concrète de son usage confirment aujourd'hui sa fonction culturelle et permettent de corriger certains préjugés des sociologues eux-mêmes. Philippe Coulangeon relève ainsi que « les programmes culturels les plus élitistes diffusés par la télévision (les plus regardés chez les cadres et les diplômés de l'enseignement supérieur) comptent néanmoins dans leur public plus de non-diplômés que de diplômés de l'enseignement supérieur ou même de simples bacheliers et beaucoup plus d'ouvriers et d'employés que de cadres. Cette caractéristique, qui passe plus souvent inaperçue chez les sociologues que chez les chargés d'étude marketing, distingue très nettement la situation de la culture à la télévision d'autres types de productions culturelles qui sont non seulement plus prisées des cadres et des diplômés de l'enseignement supérieur, mais dans le public desquelles ceux-ci sont aussi très nettement surreprésentés comme c'est le cas pour la fréquentation des théâtres, des concerts et des musées notamment[26] ».

Une attention plus grande portée au loisir domestique et à son inscription dans un « temps résiduel » fortement encadré « par les contraintes de temps de travail professionnel et des tâches domestiques » renouvelle partiellement, de ce point de vue, la vision des pratiques culturelles induite par *La*

26. Philippe Coulangeon, *Sociologie des pratiques culturelles*, Paris, La Découverte, 2005, p. 31.

Distinction de Pierre Bourdieu, devenue aujourd'hui une forme de vulgate intellectuelle. Outre la fonction culturelle de la télévision, cette approche du loisir domestique révèle en effet le poids, dans la différenciation des loisirs, « des contraintes de localisation (à travers l'opposition Paris/province) et de la division sexuelle des loisirs : la propension aux loisirs culturels est plus affirmée chez les femmes, tandis que la propension aux loisirs non culturels est plus marquée chez les hommes ». Elle confirme par ailleurs que « le revenu disponible affecte très significativement la propension aux loisirs » et que cette dimension financière « manifeste une composante spécifiquement économique de l'inégalité d'accès aux loisirs culturels, dont il n'est généralement pas fait grand cas dans la sociologie des pratiques culturelles[27] ».

L'étude de l'usage d'Internet ne peut que contribuer à cette réactualisation du regard sociologique sur les pratiques culturelles, qui se caractérise par une plus grande attention portée à la localisation et à la dimension sexuée de l'exercice d'un loisir. L'équipement ménager, l'achat des produits prêts à consommer et la sous-traitance entraînent, en effet, « l'allègement du travail domestique des femmes et l'augmentation concomitante de leurs loisirs[28] », et l'accès féminin à des diplômes plus élevés se traduit dans l'élévation de « la participation à la vie associative » en même temps qu'elle confirme la propension féminine à la lecture qui « apparaît comme le plus "extérieur" des loisirs d'intérieur, comme le plus enclin à extraire des loisirs quotidiens des frontières de l'espace domestique[29] ».

Cette réactualisation est immédiatement sensible lorsque l'on considère le loisir littéraire.

Les approches sociologiques de la lecture sont, en France, particulièrement riches. La maîtrise de la lecture constitue un instrument de mesure traditionnel de l'instruction, et la lecture régulière a été longtemps érigée en un modèle du loisir cultivé. Les travaux des sociologues de l'éducation ont ainsi stimulé, et stimulent encore, les études entreprises par les bibliothèques

27. *Ibid*, p. 53.
28. Alain Chenu et Nicolas Herpin, « Une pause dans la marche vers la civilisation des loisirs ? », *Économie et Statistique*, n^{os} 352-353, 2002, p. 25.
29. Philippe Coulangeon, Pierre-Michel Menger et Ionela Roharik, « Les loisirs des actifs : un reflet de la stratification sociale », *Économie et Statistique*, n^{os} 352-353, 2002, p. 45.

publiques pour mieux s'ajuster aux attentes de leurs usagers. L'appropriation de l'expertise sociologique par les enseignants et les conservateurs a renforcé, à partir des années 1980, la qualité des enquêtes sur les pratiques lectorales qui se sont multipliées en France, apportant ainsi une meilleure compréhension de l'expérience de la lecture. La contribution de l'historien du livre a été, en la matière, décisive. De *Pratiques de la lecture* à *Histoire de la lecture dans le monde occidental*[30], la coopération des chercheurs a permis que se développe une anthropologie culturelle de la lecture attentive à prendre en compte le « hors-texte » du livre, soit la manière dont « chaque lecteur, à partir de ses propres références, individuelles ou sociales, historiques ou existentielles, donne un sens plus ou moins singulier, plus ou moins partagé, aux textes qu'il s'approprie[31] ».

La connaissance sociologique du loisir littéraire a ainsi échappé, en France, aux effets de la valorisation de la « culture de sortie » et des « loisirs d'exception » par la sociologie des pratiques culturelles, et de l'objectivation professionnelle du public comme produit de l'offre culturelle. Elle souffre cependant des limites inhérentes à l'observation du geste de lire, de la difficulté à analyser d'un point de vue dynamique la position du lecteur. Cette observation pose le même problème que celui auquel doit faire face la physique quantique. Observer le geste du lecteur suppose en effet de l'immobiliser, de telle sorte que cette démarche fige l'observé en une position qui rend impossible l'observation du mouvement, en l'occurrence de l'activité de partage avec autrui, qui lui donne sens. Du même coup, l'étude de la sociabilité littéraire reste encore peu développée dans l'Hexagone.

Livre et lien social

Dans l'une des rares études françaises consacrées à la sociabilité littéraire, Christophe Evans rappelle les limites d'une sociologie de la lecture centrée sur l'observation de la seule consommation individuelle. En effet, « à travers

30. Roger Chartier (dir.), *Pratiques de la lecture* [1989], Paris, Payot, 2003 et Robert Bonfil, Guglielmo Cavallo, Roger Chartier, *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Seuil, 2001.
31. Roger Chartier (dir.), *Pratiques de la lecture, op. cit.*, p. 9.

la possibilité qu'il procure aux lecteurs de fabriquer du lien social », le livre crée des relations sociales, d'étendue et de consistance variables, qui vont « de la discussion à bâtons rompus à propos d'une lecture, d'un auteur, d'un fait livresque quel qu'il soit, en passant par la circulation interindividuelle des livres, jusqu'aux regroupements moins éphémères de lecteurs au sein de clubs de lecture, cercles ou salons littéraires, associations des amis de tel ou tel auteur[32] ». Cette circulation du livre éclaire sa magie particulière, qui ne se réduit pas à l'efficacité du texte. En effet, « le livre n'est pas, par essence, un fétiche ou un objet magique » car « ce sont les individus eux-mêmes » qui lui accordent ce statut particulier. La forme de lien social qu'instaure la circulation des livres, « informelle (circuit prête-main occasionnel) ou plus formalisée (groupements de lecteurs constitués autour d'un fonds commun de livres appelés à circuler entre eux, surnommés "tournantes"), clubs eux-mêmes plus ou moins formalisés, officialisés, sous forme d'associations ou non », authentifie donc pour chacun cette efficacité magique du livre et renforce son plaisir à le fréquenter. Pour les individus qui désirent se rapprocher socialement d'étrangers, de personnes qu'ils ne connaissent pas, le livre est le moyen de nouer un contact, de stabiliser ce contact et de retirer du plaisir de la relation qu'ils engagent avec d'autres lecteurs *via* le livre et la lecture.

Observer la sociabilité littéraire permet ainsi de dépasser une vision trop individualiste de la lecture, où le livre est « considéré en lui-même et pour lui-même », sans tenir compte de « la possibilité qu'il procure aux lecteurs de fabriquer du lien social (le livre ou la lecture comme rapport social)[33] ». L'adoption de cette perspective fait sortir la lecture du seul cadre domestique et redonne au lecteur une part de son humanité, la parole[34]. Inversement, elle permet de redonner au plaisir généré par la lecture dans le cadre domestique toute sa force sociale, à travers l'expérience du rapprochement à distance avec l'étranger qu'elle permet d'éprouver[35]. C'est ce que souligne Martine

32. Martine Burgos, Christophe Evans et Esteban Buch, *Sociabilité du livre et communautés de lecteurs*, Paris, Éditions de la Bibliothèque publique d'information/Centre Pompidou, 1996, p. 25 et 27.
33. *Ibid.*, p. 27.
34. *Ibid.* : « Ici apparaît la figure d'un lecteur sociable, c'est-à-dire capable et désireux d'échanger impressions, jugements et ouvrages eux-mêmes » (p. 43).
35. Le loisir littéraire est bien reconnu, du même coup, comme un équipement de sociabilité. Christophe Evans souligne justement que « le fait d'incorporer puis de partager les lectures avec autrui » est constitutif de la sociabilité littéraire (p. 55) comme, inversement, le fait d'objectiver, par un discours « sur les auteurs et les lectures, en dehors parfois de toute référence explicite à une lecture précise ou à un livre précis des "expériences lectorales" » (note 60, p. 55).

Burgos en rappelant que « c'est bien dans l'échange, même minimal, même proche de l'invisible et non revendiqué que prend sens la lecture. On lit seul. Mais on sait qu'on partage avec d'autres du sens, des émotions, des refus, des plaisirs[36] ».

À la différence de la sociologie française, la sociologie de la lecture anglo-saxonne prend en compte ce phénomène de la sociabilité littéraire, comme le montrent les ouvrages consacrés à l'observation des groupes de lecture, ou *reading groups*, rappelant le fondement anthropologique de la sociabilité littéraire – « lire en groupe est une pratique qui existe (*has been around*) depuis aussi longtemps que la lecture existe » car cette pratique résulte simplement du fait que « neuf personnes sur dix prennent du plaisir à parler avec des amis ». Le *reading group* désigne, en ce sens, tout « groupe de gens qui se rencontrent de façon régulière pour discuter sur des livres ». En l'observant, on voit la manière dont il s'ancre dans le cadre domestique. Elizabeth Long considère ainsi qu'à l'origine des *reading groups* américains contemporains se trouve le « besoin des femmes de négocier des choix de vie et des identités qui sont à la fois significativement plus ouvertes et moins réglementées que dans le passé mais qui cependant ne sont pas réellement reconnues et soutenues par les institutions fondamentales de notre société[37] ». Cette valeur réparatrice de l'échange et sa fonction psychologique expliquent sa dimension identitaire et le fait que « les groupes de lecture sont souvent considérés, aujourd'hui, avec dédain comme un "truc de femmes"[38] ».

Ce type de jugement négatif souligne combien il est important d'observer sociologiquement les situations de sociabilité littéraire. Cela permet, en effet, de compenser une autre limite des études françaises de la pratique de lecture, celle d'une vision déterministe du goût littéraire, qui le réduit à l'effet d'un conditionnement éducatif.

---

36. « La lecture, lieu du familier et de l'inconnu, du solitaire et du partagé », dans Jean-Marie Privat et Yves Reuter, *Lectures et médiations culturelles*, Lyon, PUL, 1990, cité par Christophe Evans.
37. Elizabeth Long, *Women and the Uses of Reading in Everyday Life*, Chicago–Londres, The University of Chicago Press, 2003, p. 68.
38. Jenny Hartley, *Reading Groups…*, *op. cit.*, p. 26.

Livre et identité culturelle

Si l'observation du lecteur individuel ne permet guère de rendre compte de la circulation du livre entre les individus, la construction par le chercheur de genres de consommation littéraire rend difficile, à l'inverse, l'appréhension de la position individuelle du lecteur. Cette approche revient en effet à attacher le lecteur à des dispositions esthétiques propres au milieu social où il a appris à lire.

Dire que « nous ne lisons jamais seuls » ne signifie pas uniquement que notre lecture est orientée vers autrui. Cela signifie que la lecture nous est donnée en héritage, qu'elle nous a été transmise par autrui, auquel elle nous lie ainsi secrètement :

> « Il y a toujours une communauté qui lit en nous et par qui nous lisons. Lire s'apprend au sein d'un groupe, d'une culture qui conditionne nos choix et notre accès au texte. Nous lisons en fonction de nos compétences, de nos habitudes, de pratiques de lecture acquises au sein d'une communauté[39]. »

La reconnaissance de cet héritage, si elle éclaire la conduite de l'individu, comporte cependant le risque d'enfermer le jugement du lecteur dans un cadre social. En effet, l'approche par les genres, de lectures ou de lecteurs, tend à réduire l'échange généré par la lecture à un moyen de reproduction sociale d'une identité, et le discours sur le livre à un discours représentant un certain goût littéraire et l'attachement du locuteur à ce goût. La parole individuelle du lecteur est alors ancrée dans un genre de lecture et comprise comme un geste de promotion par les individus d'une identité collective, un geste d'« édification de leur soi-lecteur, de l'image qu'ils s'en font, et qu'ils souhaitent donner à voir[40] ». On distinguera ainsi, par exemple, quatre types de « rapport à la lecture » – le rapport de divertissement, le rapport didactique, le rapport de

39. Roger Chartier cité dans Martine Burgos, Christophe Evans et Esteban Buch, *Sociabilités du livre…, op. cit.*
40. Christophe Evans, dans Martine Burgos, Christophe Evans et Esteban Buch, *ibid.,* p. 25.

salut et le rapport esthète – illustrant la différence des dispositions mises en œuvre dans la lecture selon le milieu social et les caractéristiques personnelles (âge, sexe, carrière professionnelle, etc.)[41]. Ou bien l'on opposera des « lectures "internes", indexées sur le texte », caractéristiques des lecteurs savants et cultivés, et des « lectures "externes", plus sensibles au contexte de l'œuvre et du lecteur », propres aux lecteurs populaires de l'autre[42].

Cette psychologie sociale de la lecture reconnaît la diversité des motivations que satisfait l'acte de lire selon les humeurs et les circonstances. Elle sacrifie cependant l'expertise personnelle du lecteur au présupposé d'une « lecture prisonnière des cadres sociaux de sa réalisation[43] ».

L'exercice du goût littéraire ne peut être appréhendé uniquement, en effet, sous l'angle de la représentation d'une identité sociale. Cette vision abstraite du goût oublie que le goût avant d'être un indicateur d'un genre de consommation, est un « faire » et l'occasion pour les individus de cultiver à leur gré leur plaisir littéraire[44]. Par ailleurs, elle s'appuie sur une fiction idéal-typique, celle d'un goût littéraire pur, un goût débarrassé du point d'ancrage que constitue dans toute lecture « l'expérience vécue du lecteur, de son environnement[45] ».

L'observation empirique des groupes de lecture effectuée par les sociologues anglo-saxons confirme l'intérêt d'avoir une vision pragmatique sur la construction du goût littéraire. Elle nous confronte à des personnes que réunissent le plaisir de parler des derniers romans parus[46], le plaisir de confronter leurs opinions sur la qualité des œuvres qu'elles viennent de lire et de les comparer à celle des critiques. La conversation est orientée et motivée par le souci qu'ont les participants de soumettre à la critique d'autrui leur jugement littéraire, afin de ne pas se tromper sur la qualité des romans qu'ils vont acheter et de tirer le meilleur profit de ce qu'ils viennent de lire. L'enquête de Jenny Hartley sur les groupes de lecture britanniques montre bien, à travers les tensions que suscitent par le choix des livres à

41. Gérard Mauger, Claude Fossé-Poliak et Bernard Pudal, *Histoires de lecteurs*, Paris, Nathan, 1999.
42. Philippe Coulangeon, *Sociologie des pratiques culturelles*, *op. cit.*, p. 54-55.
43. *Ibid*, p. 56.
44. « Le goût est un faire » est une expression empruntée à Antoine Hennion.
45. *Ibid.*, p. 55.
46. Les fictions littéraires contemporaines occupent en effet la première place dans la liste des livres choisis par les groupes de lecture, Jenny Hartley, *Reading Groups…*, *op. cit.*, p. 63.

discuter, la singularité irréductible du goût de chaque participant et son refus de l'aligner sur celui des autres. C'est cette singularité qui fait l'intérêt de l'échange, le groupe de lecture permettant à chacun de mieux comprendre son propre goût en le confrontant à celui d'autrui et d'assurer la qualité de sa consommation en élargissant son information et en améliorant sa vision personnelle des plaisirs littéraires. On peut considérer, en ce sens, ces groupes de lecture comme des « arènes » où l'on vient pour disputer de la qualité d'un livre, afin d'améliorer sa compétence personnelle de lecteur et de contrôler sa conduite sociale de consommateur. De ce point de vue, l'objectif des groupes de lecture est bien « purement » littéraire, au sens où les participants ont pour moteur le plaisir de parler littérature et d'évaluer la qualité de ce qu'ils lisent. Le groupe de lecture n'est pas que la réalisation d'un simple désir de sociabilité lié à l'âge, au sexe ou au milieu social de ses acteurs. Son fonctionnement s'inscrit bien dans le champ littéraire. « La totalité des groupes confirment qu'ils sont guidés dans leurs choix par les prix et les sélections[47]. » En même temps, dans la mesure où cette sociabilité littéraire est inséparable de l'engagement personnel des participants et de leur sensibilité propre, les situations auxquelles elle donne lieu mélangent littérature et société, écriture littéraire et expérience personnelle, rapport à la littérature et rapport au monde. Ainsi, note Jenny Hartley, « on pourrait dire que le groupe de lecture est un forum où règne le type d'échange associé aux femmes, coopération plutôt que compétition, le modèle de "compétence émotionnelle" qui valorise l'équipe de travail, l'écoute et le partage, plutôt que l'affirmation de soi et le désir d'imposer son point de vue. Les groupes de lecture pourraient ainsi être considérés comme contribuant à la féminisation de la culture, bien qu'ils ne soient pas pour autant privés d'enjeux : les membres doivent se défendre et se justifier, ils doivent argumenter leurs points de vue. Si l'absence de consensus est acceptable, ce n'est pas une raison pour accepter n'importe quoi[48] ». La reconnaissance de

47. *Ibid.*, p. 62.
48. *Ibid.*, p. 137.

ce caractère hybride du groupe de lecture organisé autorise une meilleure compréhension de la sociabilité littéraire et de la manière dont elle contribue à la construction de l'identité culturelle.

La notion de sociabilité littéraire

Si la sociabilité littéraire a été très peu explorée en France, en dehors du cadre de l'histoire des salons littéraires de l'âge classique, ce n'est pas seulement parce qu'une certaine vision sociologique du lecteur rend difficile sa prise en compte empirique. C'est aussi parce que le terme de « sociabilité » est difficile à manipuler sociologiquement, comme le signale Maurice Agulhon, spécialiste français de son histoire. Il s'agit d'abord, en effet, d'« une notion psychologique du sens commun » qui désigne une aptitude affective, la capacité à nouer des relations avec autrui. Dans la recherche sociologique, la sociabilité reste du même coup une « notion ambiguë ou trop complexe, puisqu'on y trouve à la fois l'étude des modes d'interaction dans la vie quotidienne (*cf.* le courant interactionniste de la sociologie américaine) et celle des formes du groupement permanent ou mode de "sociation", dont l'association volontaire est un aspect[49] ». Pratiquement, cependant, on peut noter une normalisation contemporaine de l'usage sociologique de la notion à travers « la tendance à étudier, sous le nom de sociabilité, la vie des groupes intermédiaires, ceux qui s'insèrent entre l'intimité du groupe familial et le niveau déjà abstrait de l'instance politique[50] ». Cette normalisation de l'étude sociologique des formes de sociabilité extérieures à la famille et aux partis n'a pas néanmoins profité à la sociologie de la consommation culturelle en France, focalisée sur l'analyse des différences d'accès aux biens culturels selon les milieux sociaux.

L'analyse pionnière proposée par Maurice Agulhon lui-même de la sociabilité littéraire au XIX^e^ siècle, son étude historique de la genèse du cercle dans la France bourgeoise, est restée, en effet, sans postérité. Les chercheurs ont surtout retenu,

49. Maurice Agulhon, *Le Cercle dans la France bourgeoise 1810-1848 : étude d'une mutation de sociabilité*, Paris, Armand Colin, 1977, p. 88, note 34. Maurice Agulhon signale qu'il restitue le point de vue de « Pierre Bourdieu, qui a bien voulu nous faire part de ses observations ».
50. Maurice Agulhon et Maryvonne Bodiguel, *Les Associations au village*, Le Paradou, Actes Sud, 1981, p. 11.

conformément aux présupposés de l'enquête sur les pratiques culturelles des Français, sa démonstration de la « correspondance entre les cadres de sociabilité et les niveaux sociaux » entraînant déjà, selon les propres termes de l'auteur, « un étagement des "cultures" au sens ethnologique du mot ». La distinction entre une « sociabilité aristocratique » correspondant « au niveau où on lit des livres », une « sociabilité bourgeoise » où « on lit le journal » et une sociabilité inférieure où « on ne lit pas »[51] confirme, dans cette perspective, le poids des styles de vie dans la consommation culturelle et la fonction de reproduction culturelle de la lecture. Le modèle d'approche dynamique de la sociabilité littéraire proposée par Agulhon est ainsi passé inaperçu.

Anticipant sur la sociologie contemporaine de l'acteur-réseau, son analyse de « la vie culturelle des cercles » de la Restauration rend pourtant compte de la manière dont ceux-ci contribuaient à l'éducation littéraire de leurs participants. Leur dénomination de cercles ou de sociétés « littéraires » signalait, en effet, non leur création par des « hommes de lettres », mais le rôle qu'y jouait « le fait de lire » à une « époque de confusion initiale entre lecture et culture ». Dans une « période caractérisée par deux grandes réalités intellectuelles, l'avènement de la presse périodique et l'apogée de la littérature d'amateur », où le « journal, rare, cher, faisait un peu office de "magazine" » et « signalait les livres nouveaux (qui étaient eux-mêmes rares et donc aisément connus et discutés de tous) », alors « la distance n'était pas si grande entre l'homme-qui-lit-le-journal et l'homme-au-courant-de-l'actualité-littéraire […], le groupement-d'achat-en-commun-de-journaux et le cercle-visant-au-petit-cénacle, le "cercle littéraire" et la réunion d'hommes de lettres[52] ».

Cette approche sociotechnique[53] du cercle littéraire, qui fait reposer son existence tout à la fois sur le plaisir procuré par l'interaction verbale entre les personnes, sur la conversation et sur l'efficacité propre des objets culturels (journaux et livres) qui l'alimentent, constitue un modèle d'analyse de la sociabilité littéraire et des situations par lesquelles elle s'établit :

---

51. Maurice Agulhon, *Le Cercle…*, *op. cit.*, p. 79.
52. *Ibid.*
53. Antoine Hennion propose, dans *La Passion musicale* (Paris, Métailié, 1993), une modélisation théorique de cette approche « sociotechnique » appliquée au domaine musical.

– Ce sont des situations d'échange verbal.

– Ce sont des moments de loisir, c'est-à-dire des occasions d'éprouver du plaisir et de cultiver une certaine conduite esthétique en partageant une expérience des mêmes objets culturels.

– Ce sont des rapprochements volontaires entre des étrangers.

– Ces situations sont générées par la rencontre dans des lieux publics.

– Elles génèrent elles-mêmes des collectifs plus ou moins stabilisés et formalisés.

La notion de sociabilité élaborée par Agulhon a ceci d'utile qu'elle nous invite à un autre type d'observation sociologique de la lecture que celle qui l'appréhende comme une habitude individuelle, générée par la pratique d'un plaisir solitaire, ou comme un habitus collectif représenté par un certain genre de consommation littéraire. Il s'agit d'une observation de la dynamique conversationnelle portée par le plaisir de la lecture et qui fait passer, incessamment, de l'individu au collectif et du collectif à l'individu. Elle consiste à aborder la lecture par le biais de l'échange littéraire, plutôt qu'à travers l'identification sociologique de classes de consommateurs ou de genres de produits littéraires.

Cette approche a le mérite de ne pas enfermer le lecteur dans une communauté d'interprétation qui permet d'analyser son plaisir à sa place et donc, pour reprendre le mot célèbre de Laura Mulvey, de le détruire [54]. Ce plaisir est en effet inséparable du passage de l'individuel au collectif que le livre permet d'éprouver personnellement, du sentiment d'affiliation qu'il procure au cas par cas, et qui ne se laisse pas réduire à l'attachement à une communauté, y compris à une communauté de lecteurs. C'est en ce sens que la fonction de reconnaissance mutuelle du livre, à travers le sentiment de sympathie personnelle que révèle sa lecture, permet d'échapper aux cadres sociaux conventionnels [55].

---

54. Laura Mulvey, « Visual pleasure and narrative cinema » (1975), dans Charles Harrison et Paul Wood, *Art in Theory, 1900-2000. An Anthology of Changing Ideas*, Oxford, Blackwell Publishing, 2003, p. 984 : « On dit qu'analyser le plaisir, ou la beauté, les détruit. C'est bien l'objectif de cet essai. »

55. Maryvonne Bodiguel relève ainsi, à travers l'observation de la campagne contemporaine, l'ambivalence de la « fonction d'intégration » de la sociabilité de loisir. La vie du village combine une sociabilité horizontale héritée du passé et la « sociabilité verticale » autorisée par des clubs sportifs, les réunions organisées par les foyers familiaux, etc., ce qui « permet de briser le carcan des formes de sociabilité traditionnelles héritées d'un autre âge mais toujours vivaces ; il y a trente ans encore le code des fréquentations essentiellement fondé sur le statut social et la parenté faisait loi », *Les Associations…*, *op. cit.*, p. 93.

Appréhender la lecture à travers l'observation directe de l'échange littéraire, sans autre forme de procès, permet d'éviter le durcissement du regard sociologique et l'appauvrissement de la vision de la lecture qu'il entraîne ; de redonner au livre son rôle d'acteur social sans le réduire à une fonction de porte-parole politique ou de démonstration professionnelle ; de prendre au sérieux le tissu de significations personnelles dans lequel le livre est pris et l'entrecroisement de cercles sociaux qu'il produit [56]. La perte des points de repère habituels de la sociologie de la consommation littéraire a pour contrepartie la possibilité d'étudier la culture littéraire en tant que savoir pratique de ce que le livre « fait » aux individus et de ce que ceux-ci font avec les livres qu'ils lisent pour leur plaisir personnel, qui est en même temps le plaisir de cultiver le plaisir littéraire.

La posture cognitive adoptée par Agulhon possède, à cet égard, un grand intérêt méthodologique et épistémologique pour observer l'échange littéraire. L'historien nous invite à reconnaître l'instabilité sociale inhérente au « cercle littéraire », qui peut aller du simple échange régulier résultant de la fréquentation du même lieu au « cercle organisé, déclaré », la sociabilité littéraire dépendant dans tous les cas du libre désir des personnes de la porter et, le cas échéant, de s'y investir au-delà de la simple participation à un moment.

Maurice Agulhon nous invite également à tenir compte de toute l'étendue du spectre de la sociabilité littéraire, étendue que concrétisent tant les « liens de proximité, de parenté, de filiation » du cercle littéraire « avec le café et secondairement avec d'autres commerces à habitués tels que librairies ou cabinets de lecture » que ses « liens de confusion partielle, puis de spécialisation mais parfois aussi d'association avec les sociétés spécialisées, savantes ou militantes [57] ». Il nous rend attentifs, en ce sens, à la diversité des cadres de sociabilité littéraire, du fait des différents intérêts collectifs qu'elle peut servir à satisfaire.

---

56. Le terme de « tissus de signification » (*webs of signifiance*) que constitue la culture est une formule de l'anthropologue américain contemporain Clifford Geertz. Pour sa part, le sociologue allemand Georg Simmel (1858-1918) a signalé le premier l'importance de l'« entrecroisement des cercles sociaux » (*die kreuzung soziale kreis*), qui participe à la construction de la personnalité de l'individu moderne.

57. Maurice Agulhon, *Le Cercle…*, *op. cit.*, p. 83.

Il nous confirme enfin le lien entre la normalisation de la sociabilité littéraire, son appropriation progressive par toutes les classes de la société à partir de la fin du XIXe siècle et le phénomène de l'accroissement du « public » au sens de Tarde, à savoir l'apparition de la masse des consommateurs de médias[58]. L'intérêt majeur, pour l'approche sociologique d'Internet, de l'étude d'Agulhon est qu'elle révèle l'importance fondamentale du marché du livre et des moyens d'information pour le développement de la sociabilité littéraire. Il nous rappelle notamment que les cabinets de lecture du XIXe siècle « étaient des commerces où le client, moyennant un abonnement, venait lire les journaux et les livres nouveaux. Bien entendu, il pouvait arriver, surtout quand le cabinet de lecture était confondu avec une boutique de librairie, qu'un groupe de clients s'y attarde pour converser, et constitue ainsi un cercle informel[59] ». En tant que lieu de rencontre et d'échange avec des étrangers, le commerce du livre est un vecteur de sociabilité, comme les conversations que font surgir spontanément les prix littéraires de l'année ne manquent pas de nous le rappeler. La sociabilité littéraire est, en ce sens, inséparable de l'industrie culturelle et la lecture, du marché.

L'étude que fait Maurice Agulhon du « phénomène cercle » en tant qu'exemplaire d'« un type de sociabilité ouvert sur la modernité et sur la société globale » nous invite donc à prendre en compte les effets des dispositifs techniques d'information qui accompagnent le développement du marché littéraire. De son côté, Gabriel Tarde, en analysant la fonction économique de la conversation qui, relayée par le journal et le relayant, « uniformise les jugements sur l'utilité des diverses richesses, crée et précise l'idée de valeur, établit une échelle et un système de valeurs[60] », avait signalé dès la fin du

58. Cette généralisation du cercle « bourgeois » matérialise, selon Agulhon, sa « désidéologisation » (*Le Cercle…*, *op. cit.*, p. 82), du fait de sa diffusion par imitation. Il est notable que Maurice Agulhon, conformément à la tradition durkheimienne, ne cite pas les travaux de Gabriel Tarde, mais exprime les réserves d'usage sur l'explication par l'imitation et la tendance à « généraliser ce processus aux dépens de facteurs sociologiques moins conscients » (*ibid.*, p. 83). Tarde est, en dehors des historiens de la littérature, le premier sociologue français à avoir attiré l'attention sur la féminisation de la consommation culturelle et la reconnaissance sociale des « publics féminins composés de lectrices de romans ou de poésies à la mode, de journaux de mode, de revues féministes, etc. ». *Cf.* Gabriel Tarde, « Le public et la foule » (1898), dans *L'Opinion et la Foule*, Paris, puf, 1989, p. 50.

59. Maurice Agulhon, *op. cit.*, p. 74. Il rappelle également, en se référant à Anatole France, « la sociabilité informelle des bourgeois cultivés de la fin du XXe siècle chez leur commerçant favori, le libraire » (*Le Cercle…*, *op. cit.*, p. 83).

60. Gabriel Tarde, « L'opinion et la conversation » (1899), dans *L'Opinion et la Foule*, *op. cit.*, p. 116.

XIXe siècle la manière dont la culture littéraire s'équipe et intègre une culture du marché, autorisant ainsi l'exercice d'un savoir pratique de consommateur.

Internet comme outil d'observation de la sociabilité littéraire

L'observation permet tout à la fois de resituer l'étude de la lecture dans le cadre du marché littéraire et d'étudier directement la sociabilité littéraire dans un des lieux où elle se déploie. Regrettant que les communautés virtuelles et les groupes de discussion online aient été appréhendés « comme objet d'étude plutôt que comme instrument d'étude par eux-mêmes », un manuel italien récent, entièrement consacré à la recherche par Internet, souligne l'intérêt particulier du contexte d'observation que le Web offre au sociologue[61]. Internet permet d'observer des échanges naturels entre des individus qui vont s'exprimer sans crainte de révéler leur intimité.

> « La liberté d'expression typique des forums en ligne facilite l'émergence d'opinions difficilement généralisables dans des contextes moins naturels et plus contrôlés, où la présence du chercheur peut être inhibante et freiner la spontanéité de la conversation[62]. »

Ce contexte, il est vrai, prive le chercheur de la possibilité de visualiser les personnes qui communiquent entre elles. Mais la communion sociale – « au sens de proximité (*vicinanza*), partage (*condivisione*) et relation (*relazione*) » – avec les autres membres « implique les participants au plan émotionnel et cette implication se traduit, à son tour, par une grande disponibilité de chacun à s'ouvrir et à affronter en profondeur des thématiques mêmes complexes dans un climat communicatif et relationnel qui rend de tels milieux virtuels extrêmement intéressants comme lieux d'observation et de recherche[63] ».

Il offre du même coup un moyen d'observation ethnographique de la consommation culturelle. Certes, comme le rappellent Anna Manzato et

61. Guido Di Fraia (dir.), *e-Research. Internet per la ricerca sociale e di mercato* [e-recherche : Internet au service de la recherche sur le social et sur le marché], Rome, Laterza, 2004. La remarque est tirée du chapitre écrit par Elisa Bartoccini et Guido Di Fraia, « Le comunita virtuali come ambienti di rilevazione [Les communautés virtuelles en tant que milieux d'observation] », p. 193.
62. *Ibid*, p. 191.
63. *Ibid*.

Elisa Soncini, la notion d'observation ethnographique par Internet peut apparaître comme une alliance de mots dépourvue de sens si l'on réduit l'observation ethnographique à un contact direct, reposant sur des interactions de face-à-face, avec une population [64]. Mais l'évolution des sciences sociales et l'interrogation épistémologique par les ethnologues eux-mêmes du sens de l'observation ethnographique ont permis d'élargir sa compréhension. Comprise comme la « combinaison de techniques et d'instruments qui permettent d'analyser un phénomène de l'intérieur ou *in vivo* », l'observation est une méthode – commune à l'anthropologie, à la sociologie et aux *media studies* – de « description dense » d'une conduite [65]. En ce sens, la navigation sur Internet permet de recueillir des données précieuses pour la sociologie de la consommation littéraire, puisqu'elle nous fait entrer en contact avec des lecteurs et observer leurs échanges.

Dès lors que le chercheur ne s'enferme pas, en effet, dans le cadre de réflexion imposé par l'affirmation du caractère innovant de la communication par Internet, il peut utiliser la conversation sur le réseau pour observer une consommation culturelle traditionnelle comme la consommation littéraire. La conversation spontanément suscitée par la consommation d'un objet culturel constitue un moyen d'accès privilégié à « *l'esperienza viva del consumo* [66] », l'expérience vivante de la consommation culturelle, dont elle est tout à la fois l'expression et la réalisation. En ce sens, ce phénomène nouveau qu'est l'échange par Internet permet au sociologue de prendre la juste mesure de la consommation littéraire en observant, grâce à lui, ce phénomène polymorphe qu'est la sociabilité littéraire [67].

Considéré de ce point de vue, Internet offre l'opportunité de mieux comprendre le phénomène de la sociabilité littéraire. Le partage et la transmission d'émotions esthétiques s'y effectuent, sous nos yeux, selon une double modalité : par l'intermédiaire de personnes qui témoignent avec leurs mots

64. Anna Manzato et Elisa Soncini, « Le tecniche basate sull'osservazione : l'etnografia della rete [Les techniques basées sur l'observation : l'ethnographie de la Toile] », dans Guido Di Fraia (dir.), *e-Research…, op. cit.*, p. 202.
65. *Ibid.*, p. 203.
66. *Ibid.*, p. 224.
67. Pour comprendre qu'Internet puisse représenter un lieu d'observation privilégié de la consommation culturelle, il suffit donc, rappellent Anna Manzato et Elisa Soncini, de « ne pas considérer *on* et *off*-line comme deux réalités séparées et en même temps de ne pas penser l'usage d'Internet comme un phénomène isolable par rapport au contexte communicationnel, social, économique et politique dans lequel il s'insère ».

de la qualité des objets culturels qui les ont touchées et par l'intermédiaire des objets qui témoignent, à travers leur représentation sur Internet, du plaisir ressenti par ceux qui les ont consommés. La « publicité » culturelle, au sens spécifique donné par Jürgen Habermas à ce terme[68], faite par les individus à ces objets désigne précisément ce phénomène : l'engagement des individus dans une action de communication publique de leur expérience personnelle, qui est en même temps une démonstration du pouvoir de l'objet par leur conduite et l'occasion de partager un lien « fortement ressenti » avec d'autres. Le ton particulier adopté par les personnes engagées dans cette transmission et la ritualisation esthétique de leur comportement constituent des manières de revendiquer une affiliation à un monde de l'art porté par une série d'objets emblématiques, dont la fréquentation est satisfaisante esthétiquement et génératrice de « liens faibles[69] ».

Le lecteur, Internet et le marché

L'observation de la sociabilité littéraire au moyen d'Internet est, en ce sens, un moyen de se rapprocher du consommateur et de rétablir le rôle du bouche-à-oreille dans la consommation culturelle.

Méconnu par la sociologie de la domination culturelle, le bouche-à-oreille illustre la capacité de l'objet culturel à déjouer les tentatives des industries de la culture pour rendre son succès prévisible. Grâce à lui, par l'intermédiaire de la transmission de consommateur à consommateur, l'objet conquiert une audience imprévue.

Le e-commerce du livre se caractérise par l'usage de cette expertise personnelle du consommateur comme moyen de promotion commerciale. On

---

68. Jürgen Habermas, *L'Espace public*, Paris, Payot, 1993, distingue la *publizität* en tant qu' « exercice public de la raison » (p. 240) par les citoyens – c'est-à-dire en tant que « *publicité critique* » (p. 247) – de la publicité au sens de réclame, « de la "publicité" de démonstration et de manipulation, vantant des biens de consommation, des programmes politiques, des institutions ou des personnalités » (p. 246). Il s'agit d'un outil d'analyse sociologique fondamental pour la compréhension de la sociabilité littéraire sur Internet.

69. Bruce A. Jacobs appelle *contingent ties* (liens faibles) une forme de l'association « relativement "incontrôlable" (*unoperationalizable*). Elle se réfère simplement au degré auquel deux acteurs s'identifient l'un à l'autre, degré auquel il existe une compréhension partagée entre eux indépendamment de la force du lien. Peu importe la faiblesse d'un lien au sens objectif du mot, il peut être ressenti fortement au niveau subjectif. La manière dont les acteurs font l'expérience d'une relation détermine la force de cette connexion. La connexion est seulement phénoménologique et seules certaines situations peuvent la déclencher », "Contingent Ties: Undercover Drug Officer's Use of Informants", *British Journal of Sociology*, vol. 48, n° 1, march 1997.

voit ici les limites des modèles d'interprétation sociologique qui rendent les consommateurs inexorablement prisonniers de leur éducation familiale et des prescripteurs de goût institutionnels. La force de ces modèles est qu'ils reconnaissent l'importance de l'information sur la qualité pour la maîtrise de la consommation culturelle. Leur faiblesse, c'est qu'ils sous-estiment la capacité des consommateurs à s'informer mutuellement par le bouche-à-oreille pour réduire les effets négatifs du monopole publicitaire.

« Le bouche-à-oreille » est, de fait, le titre choisi pour la rubrique regroupant les avis des lecteurs sur Amazon France (amazon.fr), un des sites internationaux d'amazon.com. Le vendeur y propose à ses visiteurs, dans un esprit caractéristique de la culture américaine, d'exprimer en toute liberté leur opinion (*voice an opinion*) sur les livres achetés et de partager leur sentiment (*share their thought*)[70]. Cette libre expression n'est pas conditionnée par l'achat de livres, mais par une simple inscription et le respect d'une charte éthique d'expression.

Des internautes français qui ont lu *La Tache* de Philip Roth manifestent ainsi leur souci de contribuer à la carrière de ce livre en affirmant publiquement sa qualité, tout en valorisant leur expertise personnelle.

On trouvait, au 1er janvier 2005, seulement 14 critiques de *La Tache* sur le site amazon.fr, contre 144 sur amazon.com. La différence s'explique facilement par le degré d'usage d'Internet, les Français et les Belges étant des tard-venus par rapport aux Américains et le e-commerce étant moins développé en Europe qu'aux États-Unis, ainsi que par la faible pénétration générale de la littérature étrangère sur le marché français, en dehors de genres comme le roman policier ou de classiques de la littérature universelle. La différence traduit aussi la moindre audience remportée par un auteur de grande qualité, mais encore mal connu du lectorat français.

Cette situation explique le mode de positionnement des consommateurs français et les deux procédés mobilisés par les locuteurs : la personnalisation du jugement littéraire et l'inscription de l'expérience de la lecture dans le

70. La rubrique française n'est que l'adaptation de la rubrique américaine. *Cf.* Mary Leontsini et Jean-Marc Leveratto, « La Littérature et le Marché. Internet et la sociologie de la réception littéraire », dans *20 ans de sociologie de l'art : bilan et perspectives*, sous la direction de Pierre Le Queau, Paris, L'Harmattan, tome I (Logiques sociales : Sociologie des arts), p. 48-69.

monde réel. La personnalisation du jugement authentifie personnellement le talent du romancier, consacre le talent de l'auteur en le labellisant comme tel. En revanche, le second mode de positionnement, que l'on peut appeler l'ancrage de la fiction, valorise l'inscription de la lecture dans le monde vécu. La critique souligne alors la référence faite par l'auteur à une expérience partagée de la vie et elle identifie les problèmes dont on reconnaît à l'auteur le mérite de les avoir traités, confirmant ainsi une sympathie affective entre l'auteur et le lecteur.

Ces deux modes de positionnement consistent à authentifier, en les énonçant, les « liens faibles[71] » que la lecture de Roth donne l'occasion de nouer ou de confirmer.

La labellisation de l'auteur[72]

Toutes les critiques, à l'exception d'une seule, sont positives. Les plus positives mettent en scène la révélation du savoir-faire d'un auteur connu seulement par son nom et le plaisir éprouvé à le lire :

> « Peut-être parce qu'il s'agit de ma première rencontre avec Philip Roth, je ne mettrai aucun bémol à cette belle leçon d'humanité qu'est *La Tache*. Les lectures pénétrantes n'étant pas légion, s'enthousiasmer pour un auteur, un vrai, c'est délicieux […]. Comme c'est uniquement de cette littérature-là que j'ai faim, j'entame ce soir *Pastorale américaine* » (17 mai 2004, F, Fr[73]).

> « J'avoue que c'est le premier livre de Philip Roth que je lis. Et il est excellent » (7 janvier 2004, H, Fr).

---

71. Bruce A. Jacobs, "Contingent Ties…", *op. cit.*

72. La labellisation désigne l'« opération d'étiquetage », particulièrement étudiée par les sociologues américains de la déviance. Elle postule que « l'étiquette appliquée à l'acte influence les comportements de chacun, acteur et public ». L'étiquetage crée « un espace de propriété à quatre cases : accomplissement ou non d'un acte donné et définition de cet acte comme déviant ou non déviant » (dans Howard Becker, *Outsiders*, Paris, Métailié, p. 204, et sur les problèmes de traduction de la notion de label, p. 28). La politique culturelle française a favorisé, à travers la « politique des auteurs », l'étiquetage culturel reposant sur la distinction création/non-création, et auteur/non-auteur.

73. On a indiqué par H (homme) ou F (femme) l'identité sexuelle du locuteur, telle qu'elle est signalée explicitement par le prénom ou implicitement par les marqueurs grammaticaux, tel l'accord du féminin. Le signe (?) indique l'absence totale d'indicateurs. La nationalité est signalée en toutes lettres lorsque le scripteur n'est pas Fr (français).

Quant à ceux qui connaissent l'auteur, ils apportent le témoignage de la qualité « Roth » du livre :

> « Ce livre est sublime, peut-être le meilleur de Philip Roth avec *Le Professeur de désir* » (5 novembre 2003, H, Fr).

> « Portnoy dressait un bilan douloureux – malgré le ton jouissif du roman éponyme – et se bornait aux incompréhensions et contradictions levées par sa vie. Trente ans plus tard, Nathan Zuckerman, narrateur homodiégétique, a plus de recul sur le monde, comprend les choses et se permet de garder des mystères tels quels quand ils ont la nécessité d'être mystères. Zuckerman, la voix de Roth, a mûri, a vu grandir la force des absurdités, de la contrainte sociale, et s'élève par rapport à celle-ci dans une sagesse indiscutable » (2 janvier 2004, H, Fr).

Certains témoignages s'appuient sur des critiques formulées contre le traducteur, lesquelles confirment à la fois la qualité d'un livre dont le pouvoir résiste à une aussi mauvaise traduction et la maîtrise de l'anglais revendiquée par l'auteur du message :

> « Dernier petit bémol cependant, la traduction n'est pas à la hauteur : certaines expressions sont mal traduites et d'autres retranscrivent assez mal l'effet voulu par l'auteur » (7 janvier 2004, H, Fr).

> « Mais si vous lisez l'anglais, achetez la version originale. La traduction est bâclée et indigne d'un auteur nobélisable comme Roth » (5 novembre 2003, H, Fr).

L'ancrage de la fiction dans le monde réel

Les lecteurs francophones s'accordent pour signaler l'intérêt de la mise en scène par l'auteur de problèmes de société propres aux États-Unis. Les titres qu'ils choisissent de donner à leurs messages rendent bien compte de ce souci :

« Un certain regard de l'Amérique sur les années Clinton », 13 juin 2004.

« Autopsie d'une nouvelle Amérique », 16 septembre 2004.

« Plongée en apnée aux USA », 23 juillet 2003.
« Ah, ces vétérans américains… », 10 mars 2003.

Et la plupart des critiques se focalisent sur l'aspect documentaire du livre et sur la manière dont il contribue à une meilleure connaissance des États-Unis et de la société française :

> « On y trouve des passages jubilatoires, parce qu'ils soulèvent des "sujets de société" sans se soucier des modes ou du politiquement correct, parce qu'ils fustigent même ce politiquement correct. On y trouve une analyse acide-amère sur la société américaine d'aujourd'hui, sans complaisance, mais non sans une certaine tendresse aussi, teintée de regret » (27 octobre 2004, F, Belge).

> « Pêle-mêle s'y trouvent des critiques parfois subtiles, parfois violentes, de la société américaine mais aussi – par le biais de Delphine Roux, personnage pas si secondaire du livre – de la société française. » (8 janvier 2004, H, Fr [résidant à New York]).

> « Une fois de plus, Roth nous emmène dans une analyse pertinente et percutante des États-Unis, cette fois-ci il mêle l'actualité (le récent Monica Gate) et le parcours d'un professeur d'université qui doit affronter les bien-pensants. Il ne s'agit pas seulement d'une radioscopie cinglante d'un pays mais d'une réflexion sur l'identité à travers le cas très particulier de Coleman Silk, Noir à la peau très claire » (23 juillet 2003, F, Fr).

Cet exemple nous montre bien en quoi Internet constitue un vecteur de sociabilité littéraire et comment il contribue, à travers elle, à une évolution conjointe tout à la fois de la consommation littéraire et du consommateur.

Internet, lecture et modernité

Christine Detrez a étudié la participation active de certains adolescents à l'animation d'un site (personnel ou commercial) consacré à un artiste ou à un spectacle. Ils y expriment leur admiration et échangent des informations et des images sur leurs artistes préférés. Elle remarque que « ces nouvelles possibilités offertes par Internet » constituent partiellement le prolonge-

ment des « techniques plus anciennes du *book* ou *scrapbook* qui consistent à coller dans des dossiers les photos ou articles découpés, selon des principes d'organisation et de classification extrêmement élaborés[74] ».

Cette continuité entre l'usage d'Internet et la pratique traditionnelle du *fandom* rend compte du maintien sur Internet des techniques de marketing forgées par les entreprises cinématographiques[75]. La stimulation à exprimer publiquement son admiration dans la presse nationale et, ce faisant, à la communiquer à d'autres, est au principe des fan-clubs lancés par les magazines spécialisés de cinéma dès les années 1920[76]. La sociabilité online des adolescents pérennise, par le moyen des nouvelles technologies, cette sociabilité offline organisée, au moyen de la presse, par l'industrie cinématographique.

Les effets conjoints de l'écriture sur Internet et de la puissance émotionnelle des objets cinématographiques sur le contenu de la sociabilité numérique sont bien analysés par Christine Detrez. Les films et les comédies musicales auxquels ils sont particulièrement attachés stimulent l'expression écrite des adolescents. Elle a découvert ainsi des « dizaines de poèmes sur le site de *Roméo et Juliette* (la comédie musicale), des centaines sur les deux sites du *Seigneur des Anneaux* (le film) » et même l'existence d'une liste de discussion sur un de ces sites, sous forme de correspondance rimée. Rencontrer des garçons s'investissant, sans honte, dans des conduites traditionnellement attribuées aux jeunes filles, l'écriture de poèmes et l'écriture intime, est rare. Ces événements obligent le chercheur, selon ses propres termes, à réinterroger des « attributions classiquement admises en sociologie de la culture » qui réservent aux femmes, par exemple, le désir et le plaisir d'exprimer à autrui des préoccupations intimes.

L'exemple révèle l'efficacité sociale que confèrent au médium ses particularités techniques. En effet, dans la communication numérique, la *computer-*

74. Christine Detrez, « Nous sommes tous des "Roméo et Juliette"… La réception d'adaptations d'œuvres littéraires », dans Isabelle Charpentier (dir.), *Comment sont reçues les œuvres ? Actualités des recherches en sociologie de la réception et des publics*, Paris, Éditions Creaphis, 2006.

75. Empruntées, en fait, au star system théâtral du XIXe siècle. *Cf.* Richard Butsch, *The Making of American Audiences: from Stage to Television, 1750-1990*, Cambridge (Mass.), Cambridge University Press, 2000.

76. *Cf.* Edgar Morin, *Les Stars*, Paris, Seuil, 1957. David Bordwell, Janet Staiger et Kristin Thompson, dans *The Classical Hollywood Cinema: Film Style and Mode of Production to 1960*, Londres, Routledge, 1985, p. 99, rappellent que c'est dès 1910 qu'est née, avec le *Motion Picture Story Magazine*, la promotion des *fan materials* dans le domaine du cinéma.

mediated communication (CMC), « l'écriture est centrale[77] » et constitutive du geste de la communication. Si la CMC, comme l'échange par SMS, est faite de va-et-vient entre la lecture et l'écriture, son apprentissage est l'occasion d'éprouver que, comme le souligne Herbert Zettl, « la culture des médias (*media literacy*) ne signifie pas simplement une plus grande compétence en matière de "lecture", c'est-à-dire de décodage des messages, mais aussi en matière d'"écriture", c'est-à-dire d'encodage d'un message[78] ». Ce geste d'écriture, s'il est l'occasion de visualiser sa propre pensée et d'objectiver son propre style affectif[79], fait aussi pénétrer dans un environnement sociotechnique dont la particularité réside « dans le fait que les personnes entrent en contact et nouent des relations en fonction des intérêts qu'elles partagent indépendamment de la distance qui les sépare et souvent des traditionnels marqueurs culturels d'ethnie, de sexe, et d'âge[80] ». La magie d'Internet tient non seulement à la possibilité de communiquer, mais aussi à son pouvoir de susciter chez l'usager un sentiment d'émancipation des marqueurs culturels traditionnels, le sentiment de devenir membre d'une communauté de personnes avec lesquelles il partage la même affectivité. Il est compréhensible, de ce point de vue, que certains internautes puissent contribuer avec enthousiasme à la valorisation de la figure d'un nouveau type de consommateur culturel, libéré des contraintes sociales et techniques qui interdisent son expression personnelle, et capable de ce fait de participer à la création littéraire et artistique.

Cette libération du consommateur est relative ; il faut en effet tenir compte du cadrage et du formatage de la CMC par les entreprises culturelles. L'observation sociologique de la communication culturelle sur le réseau confirme cependant la déterritorialisation de la consommation culturelle inhérente à Internet. Ce terme ne désigne pas seulement le détachement par rapport à de l'offre culturelle locale – dont l'exemple le plus significatif

77. Alessandra GUIGONI, *Internet per l'antropologia…*, *op. cit.*, p. 17 : « La scrittura al computer è dunque centrale nella communicazione in Internet. »
78. Herbert ZETTL, « Contextual media aesthetics as the basis for media literacy », *Journal of Communication*, 1998, vol. 48, n° 1 : « La maîtrise personnelle de l'usage du média [Media literacy] ne se traduit pas seulement par l'acquisition d'une plus grande compétence en matière de "lecture" [reading], c'est-à-dire de déchiffrement de messages, mais aussi en matière d'"écriture" [writting], de production de message. »
79. *Cf.*, pour toute cette question des effets cognitifs et affectifs de l'écriture sur celui qui l'utilise, Jack GOODY, *La Raison graphique*, Paris, Minuit, 1979. Il s'agit d'une dimension importante de l'investissement dans la sociabilité littéraire, comme on le verra dans les chapitres III et IV.
80. Alessandra GUIGONI, *op. cit.*, p. 20-21.

est l'achat de livres à distance –, mais aussi le franchissement des limites matérielles et symboliques entre les techniques artistiques que facilite le multimédia. L'ordinateur permet de passer du texte téléchargé au film téléchargé, à la chanson téléchargée, et son principe de fonctionnement associe et fait communiquer automatiquement des objets appartenant à des mondes différents : le livre, le film ou les arts plastiques[81]. C'est ce qui peut justifier l'attribution d'un rôle éducatif à l'industrie culturelle dès lors que celle-ci favorise, par l'intermédiaire des objets techniques, la découverte d'œuvres de qualité, Shakespeare au cinéma, *Notre-Dame de Paris* au concert, la poésie dans *Le Seigneur des Anneaux*.

L'observation sociologique par Internet permet ainsi de recontextualiser la consommation de l'objet livre, de prendre en compte l'*agency* du lecteur – c'est-à-dire son investissement personnel et sa réflexivité. Elle offre la possibilité d'échapper aux routines de l'interprétation sociologique de la consommation littéraire fondée sur la correspondance du livre et du lecteur, sur une pseudo-sympathie automatique entre l'identité sociale du livre (littérature « populaire » ou « de gare », « grande » littérature) et une identité littéraire du lecteur (lecteurs moyens, lecteurs confirmés, etc.). Elle oblige du même coup le sociologue à prendre en compte l'interpénétration du cadre scolaire et du cadre du marché, dont sont issus tous les objets culturels qui servent d'instruments de mesure et d'interprétation de la qualité de la consommation culturelle en raison de l'émotion collective qu'ils ont suscitée.

Comme le montre Internet, la sociabilité culturelle observable sur les sites ne peut pas, en effet, être séparée des objets qui motivent l'échange. Il faut en passer par l'objet culturel, car c'est lui qui génère, par son efficacité émotionnelle propre, une sociabilité entre des personnes qui ne se connaissent pas. C'est lui qui constitue un lien affectif entre des étrangers qui vont accepter de communiquer sur la base du plaisir commun qu'il leur procure.

---

81. Ce faisant, « on mêle les genres, on perd la belle stabilité que le livre et la bibliothèque avaient instaurée » : Gérard Chazal, « La mise en réseau des savoirs », dans Pierre Musso, *Réseaux et Société*, Paris, puf, 2003, p. 130.

Observer Internet offre donc au sociologue de la culture l'opportunité non seulement de rompre avec une vision trop objectiviste de la consommation culturelle, mais aussi de dépasser les limites institutionnelles de l'observation sociologique de la culture. Internet rend visible aussi bien la transmission du patrimoine littéraire, rendue possible par la réunion littéraire, que la domestication de la nouveauté littéraire qui la justifie aux yeux des individus. Il fait communiquer des espaces de sociabilité littéraire, la bibliothèque et le marché, trop souvent mis en tension dans les analyses sociologiques qui distinguent culture et industrie, art et commerce, valeur d'authenticité et valeur de nouveauté, et dénient, au nom du conditionnement social, toute compétence littéraire au lecteur « ordinaire ».

C'est cette disqualification systématique de l'expérience quotidienne du consommateur, entretenue par une vision élitiste de l'expertise culturelle, qui gêne tout à la fois la bonne compréhension de la sociabilité littéraire et la juste mesure des usages littéraires d'Internet. En effet, la vision *top/down*, qui constitue le présupposé de la politique de démocratisation culturelle portée par un État centralisé, prive le simple consommateur de toute participation à l'action culturelle, conçue comme une qualité exclusive du professionnel. Cette vision facilite, du même coup, la définition du consommateur comme une simple victime de la technologie culturelle[82].

Bien comprendre les usages littéraires d'Internet nous demande donc de partir d'une observation de la sociabilité littéraire offline. Rétablir une vision équitable du consommateur, respectueuse de son libre choix et également attentive aux contraintes économiques et sociales auxquelles il se soumet, exige en effet de « ne pas considérer *on-* et *off-*line comme deux réalités séparées et en même temps de ne pas penser l'usage d'Internet comme un phénomène isolable par rapport au contexte communicationnel, social, économique et politique dans lequel il s'insère[83] ».

---

82. Jean-Marc Leveratto, *La Mesure de l'art. Sociologie de la qualité artistique*, Paris, La Dispute, 2000.

83. Anna Manzato et Elisa Soncini, « Le tecniche basate sull'osservazione : l'etnografia della rete », *op. cit.*, p. 222.

Chapitre II. Les lieux de sociabilité littéraire : de la conversation en face à face à Internet

Si l'organisation publique de la lecture, par l'intermédiaire de la bibliothèque publique, est bien connue, et le fonctionnement du marché du livre bien étudié, il n'en va pas de même de l'organisation privée de la sociabilité littéraire, de celle qu'on peut dire « locale » car elle repose sur l'investissement de personnes « ordinaires » désireuses de partager, de proche en proche, le plaisir de lire. L'étudier est particulièrement intéressant pour mieux comprendre le phénomène de la sociabilité littéraire et la manière dont Internet peut contribuer à son développement.

Les lieux privés

La sociabilité littéraire interpersonnelle peut être plus ou moins organisée d'un point de vue « social » et d'un point de vue « mental », pour reprendre le vocabulaire de Georg Simmel [1]. Une dispute lors d'un repas entre amis sur le dernier roman de Philippe Sollers, par exemple, n'est pas comparable à une réunion de l'Association des amis d'Arsène Lupin.

L'échange littéraire entre personnes désigne par ailleurs deux situations différentes.

L'échange discursif consiste en une confrontation spontanée de points de vue, d'avis, d'opinions sur un livre. L'organisation de cette discussion la transforme en un événement de parole programmé, cercle ou café littéraire, visible et prévisible dans l'espace public. Elle sera alors reconnue comme un fait « public » de sociabilité littéraire, par opposition à une sociabilité « privée ». Public et privé ne désignent cependant ici, en première analyse, qu'une différence de degré de formalisation de la conversation, l'échange reposant toujours sur le plaisir personnel plutôt que sur un calcul commercial ou un projet professionnel.

L'échange peut être matériel et désigner un prêt de livres – romans, polars, science-fiction – entre des personnes qui se connaissent et se font

1. Georg Simmel, *The Web of Group-Affiliations* [*Die Kreuzung sociale Kreise*, 1922, traduit par Robert Bendix], Glencoe, Illinois, The Free Press, 1955, p. 137. La prise en compte conjointe de ces deux aspects s'impose, selon Simmel, dans la société moderne où « des critères déduits de la connaissance en viennent à servir de base à la différenciation sociale et à la formation des groupes ».

confiance. Il constitue un équipement personnel de lecture, un équipement de sociabilité littéraire, dès lors que le livre se prête régulièrement, qu'il circule au sein d'un groupe de personnes au nom du plaisir partagé qu'il leur procure. Mais cet échange matériel, comme l'échange verbal, restera inaperçu de tous ceux qui n'y participent pas s'il n'est pas officialisé.

La sociabilité littéraire locale peut donc prendre deux formes : celle de l'équipement « privé », alternatif à l'équipement public (la bibliothèque publique) et à l'équipement marchand (la librairie), celle de l'événement « social », alternatif à l'événement académique (le cours, la conférence) ou à l'événement publicitaire (la critique, l'émission littéraire).

L'interprétation de la sociabilité littéraire oscille, par là même, entre les deux pôles de valeur que représentent, d'un côté, les personnes que le livre réunit et, de l'autre, le livre que les personnes font circuler entre elles. On peut ainsi valoriser la fonction anthropologique de l'échange, comme le font souvent les habitués du salon littéraire, en mettant l'accent sur la dimension du face-à-face entre les personnes qui définit la sociabilité et l'oppose au caractère artificiel tant de l'expression académique que de la communication médiatique. On peut, à l'inverse, valoriser son utilité littéraire et artistique, ce que font ses bénéficiaires comme ses organisateurs lorsqu'ils soulignent le pouvoir que cette sociabilité permet d'acquérir sur le livre, grâce aux informations sur la production et la consommation livresques qu'elle procure à ses participants.

Le lieu domestique

Comme le souligne l'histoire moderne du livre, une forme de sociabilité littéraire profane s'est développée en Occident à partir de la Renaissance. Situé d'abord dans le cadre du palais, l'échange caractéristique de la *ruelle* ou du *salon* s'est démocratisé à partir du XVIII^e^ siècle, par l'intermédiaire du café. La genèse de cette sociabilité littéraire laïque est donc inséparable à la fois du développement de la ville et de l'action de la cour princière ou royale, formation sociale qui fixe alors en France les règles du bon goût, et que la bourgeoisie naissante va prendre pour exemple.

Le cadre domestique que constitue le salon littéraire du XVIII^e^ ne doit pas masquer la signification sociale de l'échange qui s'y déroule. Il s'agit d'une sociabilité *organisée*, qui n'utilise le cadre de la maison qu'en tant que

lieu de réception de *personnes extérieures à la famille*, et ce d'autant plus, comme le souligne Norbert Elias, que la société de cour ne connaît pas l'organisation conjugale de l'espace qui nous est familière [2]. Développer une sociabilité littéraire signifie donc échapper, selon la formule de Simmel, à notre appartenance « naturelle » à une famille, appartenance fondée sur le hasard de notre naissance et de notre éducation, et se créer de nouveaux liens sociaux par l'intermédiaire de l'échange verbal avec des étrangers avec qui nous entrons en sympathie.

L'organisation de la sociabilité littéraire la définit comme un phénomène d'« association » extérieure à la famille, un phénomène d'invention d'un lien social. Les historiens de la civilisation la confirment, en identifiant la sociabilité aux « relations publiques » portées par les *voluntary associations*, allant du « club de boules au parti politique [3] ». Les enquêtes françaises qui n'envisagent la « sociabilité organisée » que comme une dimension des « pratiques de sociabilité » domestiques et étudient, sous cette rubrique et au même titre, « la composition du foyer, la fréquentation des amis et de la famille proche, la réception des amis ou des relations à domicile et la participation associative [4] », ne font pas apparaître la singularité de la sociabilité littéraire organisée, sa nouveauté et sa valeur culturelle, qui font tout son prix pour les participants. Comme le rappelle indirectement, en effet, l'étude de Maurice Agulhon sur la naissance du cercle littéraire en France, sa généralisation représente pour les femmes une conquête de ce qui était

2. Norbert Elias, *La Société de cour*, Paris, Flammarion, 1985, notamment p. 26-27. Dans l'hôtel aristocratique, le maître et la maîtresse de maison vivent dans des appartements séparés et possèdent chacun leur propre chambre à coucher, à côté de laquelle ils disposent « d'un cabinet où ils peuvent recevoir, après leur toilette, des visiteurs, ainsi que d'une antichambre et, évidemment, de garde-robe ». Du fait de « la séparation absolue de l'appartement respectif » du mari et de celui de la femme, « nous avons affaire ici à une forme de la vie conjugale et familiale dont les théories sociologiques n'ont pas suffisamment tenu compte jusqu'ici […]. Elle évolue dans un champ si vaste que l'homme et la femme peuvent fréquenter des cercles différents ».

3. Maurice Agulhon, *Le Cercle dans la France bourgeoise, 1810-1848 : étude d'une mutation de sociabilité*, Paris, Armand Colin, 1977, p. 7 et 13.

4. Régis Bigot, « Quelques aspects de la sociabilité des Français », *Cahier de recherche*, décembre 2001, n° 169, crédoc. L'auteur se propose d'éclairer « les pratiques de sociabilité » pour rendre compte de l'« évolution des comportements relationnels » des Français. La définition de la sociabilité comme « le principe des relations entre les personnes » et l'étude, au même titre, de tous les « cercles relationnels : le foyer, la famille, les amis et les associations » (p. 5) confirment le caractère « français », au sens de Maurice Agulhon, de cette approche qui ne distingue pas relations personnelles et sociabilité organisée.

initialement une « association d'hommes pour le loisir », une domestication, dans les deux sens du terme, de cette forme initialement extérieure au foyer. Organisée dans le cadre du foyer, ainsi ouvert à des étrangers, la sociabilité littéraire possède un caractère innovant qui grandit ceux qui contribuent à cette conversation, en les singularisant par le souci de la lecture qu'ils manifestent. L'observation d'un groupe de lecture étranger, récemment créé, permet de confirmer le sentiment de nouveauté qu'il produit chez les participants.

Le groupe de lecture de Vouliagmeni

Ce groupe de lecture est un bon exemple d'événement littéraire organisé par une femme motivée par le désir de faire exister un lieu de parole littéraire dans un pays, la Grèce, où les groupes de lecture sont encore une pratique assez rare.

Il s'agit d'un groupe d'une trentaine de personnes, âgées de 29 à 79 ans, qui se réunissent tous les dimanches soir à Vouliagmeni, un quartier chic de la banlieue sud d'Athènes, dans la résidence de la fondatrice du groupe. Les participants discutent du même livre pendant plusieurs séances consécutives. Leur nombre varie de 18 à 24 personnes, dont les deux tiers sont des femmes appartenant à des milieux plutôt aisés de la moyenne bourgeoisie athénienne. En majorité, ces personnes ont participé à des groupes de thérapie. Ce ne sont pas de gros lecteurs. Les membres du groupe voient en cette activité l'occasion de « faire des choses ensemble qu'ils ne feraient pas seuls ». Le groupe fonctionne sans interruption depuis septembre 2002 et le nombre de personnes présentes aux réunions est stable.

La création du groupe

La création du groupe répond tout à la fois à un désir d'échange sur les livres et à la recherche d'un moyen d'enrichir les loisirs de personnes disponibles en créant un espace public de rencontre :

> « Cela fait un an à peu près qu'en discutant avec deux copines, nous avons décidé de créer un *book club*. X est une personne très cultivée, elle a une petite librairie dans le quartier et Y est grecque-américaine, mais celle-ci est partie très tôt parce qu'elle a décidé de créer un groupe où les

> discussions se dérouleraient en anglais. Tu sais, le dimanche après-midi, c'est un moment difficile depuis mon enfance, j'ai donc décidé de faire quelque chose de positif de mes dimanches après-midi. On avait entendu dire qu'aux États-Unis et en Angleterre les gens se réunissaient pour discuter de livres, j'en ai un souvenir vague datant de l'époque où j'étais moi-même en Angleterre… Nous avons décidé donc de nous y lancer. Nous avons mis une annonce à la librairie et on a eu quatre personnes ; il n'en reste qu'une maintenant. Tu sais, les gens sont très seuls, ils ont besoin de parler, de communiquer, de faire sortir ce qu'ils ont dans leur for intérieur… » (C., 54 ans, animatrice, 4 octobre 2003.)

Le plaisir de lire et de discuter des livres n'est pas valorisé explicitement par la fondatrice, mais il est suggéré à travers sa caractérisation des « copines » – l'une tient une « petite librairie », l'autre est « très cultivée » – qui l'ont stimulée à créer un *book club*. La recherche d'un loisir « intelligent » centré sur l'expression de soi et la découverte semble aussi importante pour elle que le support de l'échange, le livre. La curiosité pour une forme inédite de réunion littéraire, permettant à des étrangers de communiquer, renforce manifestement sa motivation initiale. Les réactions de son entourage, des membres de sa famille et de ses amis soulignent la perplexité, voire l'inquiétude que soulève son projet, difficile à comprendre d'un point de vue culturel comme d'un point de vue social.

> « Un ami m'a dit : "Mais, pour qui tu te prends ? As-tu décidé d'éduquer les habitants de la région ?" Et ma mère : "Tu te rends compte ? C'est trop dangereux ! Qui sont ces gens-là ? Tu ne peux pas ouvrir ta porte à des inconnus. Tu ne sais jamais ce qui peut arriver" » (4 octobre 2003).

La première réaction négative assimile la discussion littéraire à un exercice scolaire et fait dépendre sa réussite de la possession d'une qualification professionnelle. La démarche paraît donc prétentieuse et présomptueuse à la fois. La seconde réaction négative rappelle C. à son devoir de gardienne du foyer. Ouvrir celui-ci à des étrangers constitue une menace pour la sécurité des membres de la famille, et cela d'autant plus qu'il s'agit d'une femme divorcée qui vit avec son fils mineur.

Les félicitations adressées à la fondatrice du groupe, une fois la réussite de son entreprise assurée, sont à la mesure des réticences qu'elle avait suscitées. « C'est super ! Tu y es arrivée ! »

Même si C. exprime également son enthousiasme devant la réussite de son initiative, elle ne dissimule pas sa perplexité face à une situation qu'elle maîtrise encore mal. Elle s'interroge, par exemple, sur sa façon de modérer les discussions et se déclare hésitante quant aux textes qu'il faut choisir, ne sachant pas trop si elle sera « à la hauteur des exigences ».

Le fonctionnement du groupe

Les réunions du groupe se déroulent au rez-de-chaussée de la grande maison de C., dans un studio aménagé à cette fin. La chambre est rectangulaire et au fond il y a une kitchenette où sont disposés des boissons et des mezze à grignoter. Les membres du groupe arrivent entre 19 h et 20 h, et des discussions informelles s'engagent immédiatement. Elles tournent autour de l'actualité artistique, des films en salles, des pièces de théâtre ou des voyages faits par les participants. Le voyage est en effet le sujet de conversation favori des Athéniens du fait qu'ils souhaitent tous échapper aux rythmes et aux contraintes de leur capitale surpeuplée et polluée. Cela l'est d'autant plus que les participants du groupe de lecture sont des gens qui ont des moyens et une certaine flexibilité dans leur travail, d'où leur possibilité de voyager et de parler de ces échappées belles.

La séance commence quand la plupart des membres sont présents et ont pris place un rafraîchissement à la main. C., installée sur un tabouret haut, au fond du studio rectangulaire, à côté de la kitchenette, donne alors la parole à chacun à tour de rôle. Ce mode de déroulement vise à ce que tous les participants puissent s'exprimer avant que la discussion ne « disgresse/dérive ».

Pendant cette première phase, les participants commentent sur le plaisir qu'ils ont éprouvé en lisant l'ouvrage en question : « le livre m'a plu » ; « il ne m'a pas plu du tout » ; « c'était vraiment un bon livre ». Dans la plupart des séances observées, les femmes se caractérisent par leur souci de relativiser leur propos et de confirmer leur désir d'écouter les avis des autres : « je ne l'ai pas encore terminé » ; « je suis seulement à la page 150 ». Les hommes émettent des jugements plus péremptoires, tout en avouant, souvent, qu'ils n'ont pas fini de lire le texte ou même qu'ils ne l'ont pas lu du tout. La prise de parole

se fait selon l'ordre des places occupées en commençant par les personnes qui se trouvent à droite ou à gauche de C. Ensuite, la division sexuelle des rôles devient la caractéristique majeure de la prise de parole. Les hommes, bien que moins nombreux, parlent beaucoup plus que les femmes et s'adonnent à des monologues prolongés. Ils expriment des partis pris définitifs et des opinions arrêtées, confirmant ainsi que l'écoute de l'opinion d'autrui et la richesse de l'échange ne sont pas leurs préoccupations principales.

Les impressions livrées par chacun ne sont pas soutenues par des arguments fondés sur une connaissance du champ littéraire ou des techniques de l'écriture. Le discours n'est ni érudit ni propre au monde des livres. Les participants peuvent s'accorder, cependant, pour juger qu'un livre « n'est pas littéraire », signifiant par là que l'on n'y trouve pas les figures de style qui correspondent à l'idée commune de la « littérarité ».

Les femmes se montrent plus enclines que les hommes à souligner les situations « intéressantes », celles qui sont porteuses d'enseignements car elles se questionnent notamment sur la qualité de notre mode de vie ou les habitudes de la société de consommation :

> « J'ai beaucoup aimé ce livre parce qu'il nous montre qu'on peut vivre sa vie de façon simple, sans les biens matériels superflus dont on remplit nos vies… On remplit nos vies d'angoisses, de choses, d'objets sans trop y réfléchir, alors qu'on pourrait faire autrement » (mère au foyer, 38 ans, 12 octobre 2003).

Cette recherche de normes éthiques et de leçons morales susceptibles de servir de base à la vie en commun et à l'élaboration de règles d'action est une attitude récurrente chez les femmes. Celles-ci perçoivent souvent dans un livre un « message » qu'elles estiment utile à la vie de tous les jours, et attendent des avis exprimés qu'ils leur permettent d'approfondir leur réflexion personnelle sur le sujet. La lecture est alors un moyen d'autoformation, par l'examen d'idées et de principes dont chacun pourra éprouver le sens et la valeur pour sa propre subjectivité.

Les membres du groupe s'accordent, dans leurs déclarations, pour souligner l'enrichissement procuré par la lecture des grands auteurs qui « enseignent » et « éduquent ». Par ailleurs, la dynamique du groupe « dégage

de l'énergie », « les rend ouverts à l'autre » – un vocabulaire qui rapproche leur discours de celui des groupements de la tendance *new age* – et ils se remercient mutuellement de l'aide réciproque qu'ils s'apportent.

Une fois le tour de parole terminé, la structuration de la discussion dépend désormais de la capacité des participants à prendre la parole. C'est pendant cette deuxième phase de la discussion que les participants se lèvent pour s'approcher du buffet, grignoter ou remplir leurs verres. En dépit des efforts que fait C., l'animatrice, pour répartir les temps de parole, des personnes parlent plus que d'autres, souvent trois ou quatre le font en même temps, obligeant C. à des rappels à l'ordre de plus en plus fréquents. Si une personne tient des propos ouvertement racistes ou essaie d'imposer son opinion aux autres, C. stoppe la discussion de façon autoritaire. Elle peut même parfois être amenée à mettre fin à la séance.

La fin de la séance ne signifie pas que l'on a abouti à un consensus et à la formulation d'une opinion collective, malgré les efforts récurrents de certaines personnes pour « convaincre » les autres du bien-fondé de leur point de vue. Les participants commencent à partir vers 22 h 30, de façon individuelle ou par petits groupes, alors que d'autres sont encore en train de discuter sur le livre ou de manière informelle. Quelques personnes (trois à cinq, pas toujours les mêmes) restent jusqu'à 2 ou 3 heures du matin, pour reprendre des sujets évoqués, pour se retrouver entre intimes et discuter de sujets personnels, ou pour lier amitié.

Les livres lus

Les titres des livres choisis révèlent un grand éclectisme. On remarque une prédominance importante du genre romanesque. Mais, la poésie et la philosophie étant fort appréciées dans le milieu social à la reconnaissance duquel ils aspirent, ils ont lu en 2003-2004 le *Banquet* de Platon et un recueil poétique de Gatsos (poète grec estimé dont les poèmes ont fourni le texte de chansons populaires de bonne qualité). La lecture ne permet donc pas seulement d'apprécier la qualité littéraire d'un texte, elle fournit aussi un prétexte aux participants pour parler d'eux-mêmes, partager des sentiments, des émotions personnelles liées à leur vécu, élaborer en commun une sorte de discours normatif sur la vie. Dans le groupe de Vouliagmeni, la lecture médiatise le partage des sentiments et en fait reconnaître l'impor-

tance : « Ici on ne parle pas que de bouquins. » Les membres du groupe de lecture entretiennent du même coup une attitude critique vis-à-vis de la recherche de prestige associée au désir de consommation cultivée. Tant lors des entretiens que lors des réunions du groupe, ils récusent toute volonté de distinction :

> « Nous ne sommes pas des gens snobs, nous sommes tous des gens simples et nous nous intéressons les uns aux autres. »

L'expérience que le groupe de lecture de Vouliagmeni propose à ses membres est donc très fortement personnalisée, au sens où la dimension de l'écoute d'autrui et de l'expression de soi prend le pas sur le souci d'une maîtrise intellectuelle de l'expérience littéraire. Cela explique le désintérêt, voire le rejet des participants à l'égard de la communication littéraire sur Internet. Alors que les membres du groupe, du fait de leur revenu et de leur activité professionnelle, possèdent une grande familiarité avec Internet, qu'ils manipulent pour certains quotidiennement, ils récusent son usage comme moyen de communication de l'expérience littéraire. L'anonymat et la médiation d'un objet technique qui prive les individus de la possibilité d'un contact physique annulent en effet la chaleur humaine qui fait à leurs yeux l'intérêt de l'événement.

L'observation de ce lieu de sociabilité littéraire nous a confrontés à un échange reposant essentiellement sur la compréhension mutuelle et la culture de soi autorisées par le récit à autrui de l'expérience littéraire. Portée et entretenue par la recherche d'un loisir « intelligent », conforme à « la fidélité que je dois à moi-même [5] », la lecture partagée y joue le rôle d'une « technique de soi » au sens foucaldien [6].

Ce mode de personnalisation de l'expérience littéraire, le livre étant l'occasion de parler de soi et de justifier l'attention d'autrui à une expres-

5. Charles Taylor, *Multiculturalisme et Identité*, Paris, Flammarion, 1992, p. 92, fonde sur une éthique de la reconnaissance, qui pose que « chaque individu a une manière originale d'être humain, chaque personne a sa propre mesure », la « pratique de soi » au sens foucaldien.
6. « Les procédures, comme il en existe sans doute dans toute civilisation, qui sont proposées ou prescrites aux individus pour fixer leur identité, la maintenir ou la transformer en fonction d'un certain nombre de fins, et cela grâce à des rapports de maîtrise de soi sur soi ou de connaissance de soi par soi », Michel Foucault, *Dits et écrits*, IV, Paris, Gallimard, 1994, p. 213.

sion autobiographique, ne constitue qu'une forme de sociabilité littéraire. D'autres formes de sociabilité littéraire organisée sont portées, en effet, par la valeur économique du livre, qui le dispose à être un instrument du don, qu'il s'agisse du cadeau que l'on offre à ceux qu'on aime ou du prêt que l'on consent à ceux qu'on en juge dignes. La valeur économique du livre, comprise à la fois comme sa valeur d'échange et sa valeur d'usage, a ainsi justifié historiquement en France l'organisation du prêt au public de certains livres par les associations philanthropiques, les associations confessionnelles, les organisations syndicales et l'État[7]. Des formes d'organisation informelle de ce prêt public, portée par les personnes, restent cependant observables.

Le lieu professionnel

Le lieu professionnel s'avère favorable au développement d'une sociabilité littéraire, dès lors qu'il offre l'occasion aux individus de communiquer pendant leur temps de travail et, dans certains cas, de participer à des loisirs organisés par l'entreprise.

En tant qu'opération de partage physique de la lecture, l'échange de livres est lié sur le plan historique à la lecture publique à haute voix, moyen de faire découvrir un récit à un groupe de personnes. À l'image de la lecture faite par les parents aux enfants, elle sert à partager, en effet, l'usage du livre avec ceux qui ne disposent pas des moyens d'en profiter, du fait de la rareté de la chose imprimée, de la difficulté, voire de l'impossibilité de se le procurer, ou de leur incapacité à lire. Dans la société moderne, avec la prise en charge de l'organisation de l'offre de lecture publique par l'État et la mise en place du marché du livre, l'échange réciproque de livres entre les personnes représente une économie du don justifiée par la valeur du livre et sa fonction de détente ou d'éducation.

Si le partage du livre, comme des autres équipements culturels domes-

7. *Cf.* les travaux, essentiels, de Noë Richter.

tiques, est inhérent à l'économie familiale et participe à la fabrique sexuée du goût – à travers les relations mère-fille notamment [8] –, les communautés professionnelles offrent des contextes favorables, de l'école à l'entreprise, au développement d'une sociabilité littéraire [9]. L'échange de livres, bandes dessinées et mangas fait partie de la *philia* adolescente du lycée ; la familiarité professionnelle de l'atelier ou du bureau peut de la même façon engendrer des prêts réguliers, stimulés par les conversations dans les moments de détente et justifiés par la nouveauté (le livre n'est pas disponible en bibliothèque), le coût élevé ou la rareté.

Le livre est alors, en même temps qu'un objet de plaisir, un témoin de la création d'un lien affectif, d'une complicité esthétique entre les individus. Le prix du livre donne la mesure du service réciproque que se rendent ceux qui se le prêtent, et le sacrifice qu'ils font d'un objet auxquels ils tiennent, de leur désir de partager le plaisir qu'ils retirent de sa lecture. Le circuit d'échange de polars de l'université de Metz nous montre comment le contexte professionnel fournit l'occasion de nouer cette forme de sociabilité qui constitue, pour les individus, un équipement littéraire complémentaire de la bibliothèque publique et de la librairie.

Le circuit d'échange de polars de l'université de Metz

Le désir de partager sa passion littéraire est ce qui a conduit Gelsomina, la cinquantaine, secrétaire du département de lettres classiques de l'université de Metz, à initier, sur son lieu professionnel, un réseau d'échange de polars avec certaines de ses connaissances, collègues et enseignants [10].

La rencontre avec le polar et la naissance du réseau

« J'ai fait connaissance avec le polar quand j'étais en Algérie. Le pays était dépourvu de toute activité culturelle à l'époque où j'y étais, de 1978 à 1982,

8. *Cf.* Chantal Horellou-Lafarge et Monique Segré, « Du déchiffrement au goût de lire. Les collégiens de cinquième et le livre », *La Création sociale*, nº 7, 2001, p. 27.
9. *Cf.* Maurice Agulhon, « Classe ouvrière et sociabilité avant 1848 », dans *Histoire vagabonde*, Paris, Gallimard, 1988, p. 64. L'historien rappelle des cas d'exercice d'une sociabilité littéraire dans l'atelier même : « La conversation extraprofessionnelle en plein atelier pouvait être favorisée et préparée par une coutume établie : chez les tailleurs d'habits, à tour de rôle un compagnon faisait la lecture à haute voix pour distraire ses compagnons occupés à coudre. »
10. *Cf.* Jean-Marc Leveratto, « La culture du plaisir littéraire : les femmes, le Web, le roman », communication aux Journées d'étude de Rethymnon, 3 au 5 juin 2004.

et […] dans les librairies on était très pauvres, il y avait peu de chose sauf des polars dont certains dataient de la colonisation : Simenon, Exbrayat, Boileau-Narcejac ou des choses comme ça.

C'est ainsi que j'ai découvert le roman policier, je me suis vite rendu compte que cela constituait une littérature à part entière […]. Prenez, par exemple, aujourd'hui Antonio Muñoz Molina[11], un des grands de la littérature espagnole, un polar, merveilleusement littéraire, une étoile montante, mais ça c'est du polar, du polar très bien tourné, mais polar quand même.

– *À quel moment avez-vous commencé à communiquer votre passion à vos collègues de travail ?*

– J'ai commencé à en parler, et petit à petit, ils en ont lu un, ils en ont lu deux, des personnes ont commencé à renouer avec la lecture, des personnes comme C. par exemple, qui n'a pas eu de formation littéraire comme d'autres. Donc j'ai communiqué ma passion en parlant de ce que j'avais lu, des fois simplement parce que le bouquin se trouvait là sur mon bureau.

– *Vous faisiez exprès ?*

– Ça m'est arrivé de le faire ostensiblement – le désir effréné de partager –, mais ça ne fonctionne pas toujours, il faut être racoleur, les accrocher avec quelque chose, par exemple, en discutant de films de télévision. L'un parlait d'un canular qui aboutissait à l'arrestation d'un professeur pour pédophilie, et c'est suite à cela que j'ai passé le livre de Gilbert Schlegel. Il a écrit un livre fondé exactement sur la même situation. Ruth Rendell, ça se prête très bien, c'est toujours un problème sociologique qui est évoqué, ou le racisme ou les travailleurs clandestins, elle est spécialiste là-dedans, les maladies mentales, l'écologie, tout y passe, il m'est très souvent arrivé de prêter ou de conseiller les mêmes ouvrages.

– *Comment s'est constitué votre cercle d'échange ?*

– Le circuit s'est constitué parce que j'ai remarqué que lorsque je dis-

11. Elle sort de son tiroir le roman dont elle parle, *En l'absence de Bianca*, et le montre à l'observateur. À la fin de l'entretien, elle le lui prête d'autorité, ainsi que *Pulsion*s, de Gilbert Schlegel, qui vient de « rentrer » et auquel elle se réfère dans l'entretien.

cutais d'un livre avec la personne qui venait de me le rendre à la cafétéria, il y avait tout un rituel. L'enseignante qui était là faisait semblant de rien mais en même temps écoutait. Moi je savais à chaque fois qu'il y avait un intellectuel… un universitaire ne lit pas de polars en principe, il fait des articles, les chercheurs cherchent. Alors je disais : "Vous le voulez ce livre ?" "Oh ! oui, mais j'ai un colloque à préparer" – ça c'est le rituel, je le savais, il faut demander. Et puis petit à petit les obstacles tombaient, mais je savais que c'était un jeu, et puis la personne le prenait, et elle revenait, elle disait : Mais j'en ai aussi, mais j'en ai aussi, c'est vraiment très très bien, si c'était en allemand je le ferais étudier par mes étudiants. »

L'extension et le fonctionnement du circuit

« *Qui fait partie du circuit ?*

– Ça a commencé il y a à peu près une quinzaine d'années, ça s'est complètement diversifié et c'est allé jusqu'à monsieur N. en personne [le président de l'université], qui lit tous les bouquins et pas seulement le polar historique. À vrai dire, je n'aime pas beaucoup le polar historique.

– *Combien de personnes ?*

– Cinquante à peu près, entre les Iatos, les enseignants et, à l'extérieur de l'université, des fonctionnaires et des professeurs d'école. Même la nourrice de mon fils, qui n'a pas de certificat d'études et a quitté l'école à 12 ans, elle a lu tous les Patricia MacDonald, j'étais contente. À l'université, il y a des gens très différents, des gens qui auraient plutôt le look extrême gauche, du type de X, vous avez des professeurs de latin, du type de Y, qui est une fille de bonne famille, d'éducation catholique. Vous avez des gens totalement athées. Tous les profils imaginables se retrouvent.

– *Combien de livres ?*

– Il y a plusieurs centaines de bouquins dans le circuit. Ils sont chez les uns, chez les autres, ils sont partis, mais on sait qu'ils reviendront, on est un club de lecteurs et on n'est pas malhonnêtes, au bout d'un moment ils sont réinjectés et ils me reviennent.

– *Comment les échanges se font-ils ?*

– Souvent je partage les livres qui reviennent entre les personnes que je connais et qui ne sont pas censées les avoir lus. Par exemple, là, je viens d'en mettre un dans le casier de X, parce que Z venait de le terminer ; il repart

tout de suite dans le circuit, et je sais qu'elle le prendra, qu'elle le lira très vite. Le va-et-vient se fait de façon continue, les livres circulent sans arrêt.

Quelquefois ça marche par le fait que si j'ai lu un bouquin et que je ne l'ai plus, je le bloque tout de suite à la médiathèque. Comme ça, dès qu'il est arrivé, la médiathèque nous fait signe. C'est comme ça qu'on fait pour ne pas dépenser trop d'argent. Il y a trois manières, on loue et on achète, ou bien, troisième manière, on attend qu'il sorte en collection de poche. Alors là, on l'a pour rien. En France, les livres sont chers et je ne comprends pas pourquoi.

Maintenant attention ! il y a encore les choses comme publi.book, sur Internet : ils ont trouvé la façon très alléchante de nous mettre les deux premiers chapitres numérisés, en sorte que soit on achète le bouquin, soit on achète la version papier. »

Les livres lus

« *Quels types de livres circulent ?*

– Il y a quelquefois un roman classique qui se perd dedans, par exemple récemment, le livre d'Éric-Emmanuel Schmidt, *La Part de l'autre*, mais l'écrasante majorité, c'est du polar.

Il y a peu de bouquins d'espionnage, ce genre reste dans la tradition masculine.

Il y a aussi parallèlement des DVD et des K7 qui circulent, il faut aussi que je le dise, il y a des DVD et des cassettes, notamment les Hitchcock, Kubrick – eh oui ! il a fait du polar –, ça sert de support pour les gens qui sont totalement réfractaires à la lecture. Pour les K7, j'enregistre beaucoup de choses, et puis les DVD, c'est venu quand le prix a baissé.

C'est vrai que lorsqu'on aime bien le polar d'origine, c'est presque toujours décevant, mais on aime bien voir, quand même il y a eu récemment *Mystic River*, il tourne quelque part, il va arriver jusqu'à moi.

– *Quels genres et quelles nationalités ?*

– Il y avait vraiment de tout, de l'historique, du thriller et de l'énigme, du français, de l'américain, de l'allemand, de l'italien. Mais les Italiens sont plus doués en général pour le cinéma que pour le polar, parce que ça part dans de grandes envolées. Les Allemands ne sont pas doués, il suffit de regarder *Derrick* à la télévision, on a compris, l'action ne va pas assez vite.

En général, les plus doués sont quand même les Anglo-Saxons qui ont des laboratoires d'écriture. Les Français sont assez forts aussi, ils commencent, il y a des figures qui commencent à émerger.

– *Le circuit a donné lieu à des événements particuliers, a entraîné une convivialité ?*

– Oui, bien entendu, ce sont des gens avec qui on va manger, on se retrouve, des gens qui ne passeront jamais à côté du bureau sans y entrer. On s'est confié nos problèmes…

– *Il y a des hommes quand même ?*

– Une trentaine de femmes et vingt hommes. Mais c'est vrai qu'il y a beaucoup de femmes. »

Le discours de Gelsomina sur le circuit d'échange dont elle a été l'initiatrice et dont elle est l'animatrice bénévole montre bien le bénéfice à la fois matériel et intellectuel qu'il apporte à ses participants. Il en va du circuit de polars de l'université de Metz comme de la bibliothèque de Warburg analysée par Salvatore Settis, qui vaut à la fois par l'accès qu'elle procure à toute une littérature et par les rapprochements inédits que le lecteur peut effectuer en circulant entre les livres rangés d'une façon non conventionnelle sur les rayons [12]. Le circuit met à disposition gratuitement une sélection collective de livres produits par une certaine forme de technique littéraire, fait communiquer, par l'intermédiaire des choix individuels des membres qui l'alimentent, des livres d'auteurs différents, et fonctionne à la fois comme une organisation d'acheteurs qui se prêtent mutuellement leurs acquisitions et comme un comité d'experts qui échangent les livres qu'ils doivent lire s'ils veulent porter un jugement compétent sur un certain genre de plaisir littéraire. La domestication du marché du polar qu'apporte le fonctionnement du circuit réunit un intérêt économique et littéraire. Il permet de bénéficier du prêt *peer to peer*, de

12. Salvatore Settis, « Warburg continuatus. Description d'une bibliothèque », dans Marc Baratin et Christian Jacob (dir.), *Le Pouvoir des bibliothèques. La mémoire des livres en Occident*, Paris, Albin Michel, 1993.

lire sans acheter les dernières nouveautés et de cultiver son goût du polar par la *serendipity* (la découverte, au sens du hasard heureux) qu'autorise la confrontation de goûts singuliers, avantages qui suffisent à entretenir la participation. Le circuit opère, en effet, sur le mode d'une loterie, les ouvrages apparaissant ou réapparaissant en fonction du temps pris par le lecteur, des acquisitions qu'il désire faire partager, en ordre dispersé et de façon aléatoire.

En tant que lieu de sociabilité littéraire, inscrite dans l'espace personnel du bureau, cette forme d'échange de livres est motivée par la valeur de l'expérience littéraire, du plaisir éprouvé par chacun à la lecture des fictions policières qu'elle permet de partager. Le plaisir de lire des polars est ce qui attache les individus à l'échange, la conversation littéraire pouvant se limiter à émettre une opinion au moment où l'on transmet le livre. Son importance est ainsi fonction du degré d'investissement personnel dans la culture du plaisir procuré par le polar. La pause fournit alors une occasion de discussion qui peut se poursuivre dans des rencontres à l'extérieur du lieu de travail. Ainsi, les nouveautés sont échangées entre un petit groupe de personnes qui se reconnaissent mutuellement comme particulièrement attachées au polar, avant d'être abandonnées à la dynamique du circuit.

Le caractère innovant de l'échange, de ce fait, réside tout à la fois dans la spécialisation du loisir qu'il favorise et dans la cristallisation d'une communauté d'amateurs de polars – dont les membres se reconnaissent explicitement comme tels. Cette affiliation à une communauté de plaisir littéraire se traduit par la reconnaissance du pouvoir du polar, capable de séduire, et par la construction d'un savoir ésotérique, composé de noms ou de titres auxquels on confère une efficacité magique.

L'existence de ce lieu de sociabilité est inséparable, de ce fait, de la réalité matérielle du polar et de son efficacité émotionnelle. Il lie des personnes avec des personnes et avec des livres qu'elles ne connaissaient pas *intimement*, même si les uns et les autres ne leur étaient pas inconnus. Le livre est un acteur réel de l'échange dans lequel Internet joue un rôle naturel en tant que moyen de communication écrite – qui permet de contacter les autres amateurs, de demander et de réserver des acquisitions à la bibliothèque, de s'informer sur les nouveautés –, mais aussi en tant qu'équipement marchand, puisqu'il permet d'acheter le livre particulièrement désirable signalé par les

autres amateurs, ou reconnu, à la lecture, comme un objet que l'on souhaite posséder personnellement [13].

Les membres du groupe de lecture de Vouliagmeni récusent, comme on l'a vu, la communication littéraire sur Internet au nom de leur attachement au face-à-face de la conversation, à la dimension locale de l'échange. Le circuit de polars de l'université de Metz nous confronte, à l'inverse, à des personnes pour lesquels l'usage d'Internet s'inscrit dans la continuité de la lecture, en offrant un moyen de dépasser le contexte local de la conversation, d'élargir le cercle des participants et le plaisir que procure l'échange. L'amateurisme littéraire stimule, en effet, les individus à s'adresser au public pour lui communiquer leur passion et à se dévouer pour organiser des moments d'échange littéraire qui lui soient accessibles.

Les lieux publics

L'espace public, les communications qui s'établissent entre les personnes au titre de leur appartenance à une communauté de citoyens s'étendant sur un territoire organisé constituent depuis le XIXe siècle un cadre spécifique de sociabilité. Maurice Agulhon a particulièrement étudié ces « institutions », au sens sociologique, de la société française moderne. Selon Jenny Hartley, la spécialiste britannique des *reading groups*, ces lieux publics représentent une spécificité culturelle française.

En France comme en Grande-Bretagne, les groupes de lecture sont portés majoritairement par les femmes, mais, tandis que les Anglais se réunissent le plus souvent à leur domicile, « les Français font les choses différemment ; ils apprennent la philosophie à l'école et se rencontrent pour discuter dans des cafés philosophiques, qui ont crû en popularité dans les dix dernières années. Ils ont des groupes de lecture aussi, tel celui organisé par des libraires du Pas-de-Calais afin d'élaborer et de publier un bon guide de lecture pour les

13. *Cf.* portrait de Gelsomina (chapitre I, p. 18).

adolescents, et pour le plaisir de procéder à des "échanges conviviaux". Cercles de lecture, ou groupes de lecture, se rencontrent dans les médiathèques[14] ».

Menée de proche en proche, l'observation des groupes de lecture en activité dans la région de Metz confirme son diagnostic. Les communautés de lecteurs que nous avons approchées se réunissent effectivement dans des cafés – comme l'indique leur nom : café littéraire de Metz, café littéraire de Falck –, dans la médiathèque (à Creutzwald) ou la MJC (à Bazoncourt), et leurs membres sont en très grande majorité des femmes relativement âgées (entre 40 et 75 ans).

Dans tous les cas, il s'agit d'équipements de la vie littéraire locale dont l'existence se justifie par leur utilité collective. Cette dimension de la « publicité » de l'échange littéraire, au double sens de la visibilité publique de l'échange et de la promotion du plaisir de lire auprès des habitants d'une localité, se traduit par le rôle que joue l'écrit dans l'organisation de la réunion. Plus faible dans le cas du groupe de lecture porté par le foyer ou la bibliothèque (où l'annonce par affichage ou par un entrefilet dans le quotidien local peut suffire), la publicité prend une grande importance dans le café littéraire, que celui-ci vise simplement à intéresser l'individu au livre (café littéraire de Metz) ou plus largement, *via* le livre, à la vie de la cité (café littéraire de Falck)[15].

Le cercle littéraire[16]

L'échange littéraire en public ne constitue qu'un moment de l'expérience personnelle de la littérature que développe l'individu, expérience se caractérisant par une alternance de lectures solitaires et de moments de mise en commun de ces lectures solitaires. Il faut garder cette idée à l'esprit si l'on veut comprendre ce que le groupe apporte aux individus et, réciproquement, ce que les individus apportent à la vie du groupe. Le groupe permet de sortir du loisir solitaire ; l'intégration à une communauté affective justifie

14. Jenny Hartley, *Reading Groups: a Survey Conducted in Association with Sarah Turvey*, New York, Oxford University Press Inc., 2001, p. 103-104.

15. Le café littéraire de Metz se veut explicitement une contribution à la renaissance de la sociabilité littéraire des cafés qui caractérisait la ville au XIXe siècle. La programmation du café littéraire de Falck exprime une sensibilité de « gauche » dans le choix des auteurs invités, tels Denis Robert et Aurélie Filippetti, par exemple.

16. L'observation participante des groupes de lecture de Creutzwald et Bazancourt, qui constitue la matière de ce paragraphe et du suivant, a été réalisée par Clotilde Ast, de novembre 2003 à mai 2004. Les propos recueillis sont extraits de son journal de bord.

l'effort de la participation et le sacrifice de son intimité, que l'on expose aux autres en exprimant ses sentiments.

Le désir d'échapper à la solitude explique certainement pour une grande part le succès des groupes de lecture lorrains et leur multiplication. Les membres du groupe de lecture de Creutzwald signalent, par exemple, l'existence de sept autres groupes de lecture dans un rayon géographique proche. Le contexte rural contemporain favorise en effet la création de lieux de sociabilité littéraire. Y coexistent aujourd'hui, d'un côté, une population féminine âgée à la recherche de loisirs collectifs et, de l'autre, une population de « rurbains » jeunes et cultivés, profitant de la qualité de la vie à la campagne, et désireux d'y contribuer en organisant une animation culturelle de la localité.

Une morphologie caractéristique : les groupes de Creutzwald et de Bazoncourt

Creutzwald est une commune d'environ 14 000 habitants dont la population régresse et vieillit. Cette zone qui tirait son dynamisme économique des houillères est en pleine reconversion et, du fait de la disparition des emplois industriels, a vu s'effacer, en même temps qu'une forte population de jeunes adultes, la plupart des équipements – commerces et cafés – de sociabilité. Le groupe de lecture de Creutzwald existe depuis une quinzaine d'années et se compose de six femmes, dont l'âge s'échelonne entre 50 et 80 ans, toutes retraitées ou inactives. Elles se réunissent tous les quinze jours, le mardi après-midi, dans la bibliothèque municipale. La genèse du groupe est liée au fonctionnement de cette bibliothèque. Une habituée de l'établissement, Mme F., aujourd'hui âgée de 80 ans, a créé le groupe au moment de son départ à la retraite, en sollicitant d'autres habituées, afin de garantir le succès de l'expérience : « J'ai choisi les bonnes lectrices car je savais que je pourrais les faire parler de livres. » Il ne s'agit pas d'un groupe au fonctionnement rigide, il n'y a aucune obligation de lire les ouvrages, le but est que chacune parle de ses lectures personnelles, avec parfois des pistes communes. Le désir d'entretenir et de développer sa culture littéraire, en se tenant au courant des nouveautés, et la satisfaction de participer à une action utile à d'autres personnes suffisent en l'occurrence à expliquer la pérennisation du groupe.

Bazoncourt, au contraire, est un petit village d'environ 200 habitants situé à une vingtaine de kilomètres de Metz et dont la population a été

renouvelée par l'installation de « rurbains ». Le seul équipement culturel est le foyer rural dont dépend le club de lecture. Fondé en 1997, le groupe se réunit un jeudi par mois à 20 h 30. Il a été créé à l'initiative d'une nouvelle arrivante au village qui en a parlé à Mme B., l'animatrice actuelle du foyer. Son organisation est caractéristique de la bonne volonté culturelle des « rurbains », plutôt membres des nouvelles classes moyennes, en même temps que de leur désir de créer un espace public villageois pour améliorer leur qualité de vie. Au départ, les personnes sont venues attirées par la publicité (annonces dans *Le Républicain lorrain*, journal local, et tracts dans les boîtes aux lettres) ou parce qu'elles connaissaient les animatrices. Le groupe se compose aujourd'hui d'une douzaine de femmes, d'une moyenne d'âge de 50 ans ; sa composition a peu évolué depuis le départ, c'est un noyau solide. Plus de la moitié des participantes travaillent dans l'Éducation nationale ou bien ont des activités bénévoles civiques ou liées à l'éducation (bibliothécaire bénévole, conseiller municipal…), ce qui rend le groupe plutôt homogène. Tous les ans, un nouveau cycle de lecture est programmé. Pour chaque séance, il y a un ou deux ouvrages à lire que les participantes analysent ensemble. En 2004, le groupe a consacré un cycle à la littérature de jeunesse, plus précisément celle destinée aux adolescents du collège et du lycée, avec deux éditeurs jeunesse clés, L'École des loisirs et Gallimard Jeunesse que la plupart des participantes connaissent déjà bien par leur travail. Le but du groupe est d'échanger des opinions à partir des problèmes soulevés par les livres et d'analyser les processus d'écriture. Selon l'animatrice, il s'agit de « lire les livres et travailler, décrypter les thématiques, analyser l'histoire, voir comment ça résonne chez les gens à partir de leurs expériences personnelles ».

La spécialisation littéraire du groupe de Bazoncourt, sa jeunesse relative et son utilité professionnelle pour une partie de ses participants n'altèrent cependant pas sa parenté avec le groupe de Creutzwald. Il s'agit, dans les deux cas, d'un échange ritualisé entre des personnes se réunissant pour le plaisir de parler du plaisir littéraire, pour la satisfaction de mesurer ce plaisir en confrontant, livre par livre, les impressions qu'elles retirent de leurs lectures.

La participation à cet échange ritualisé comporte néanmoins un coût personnel important, du fait des obligations inhérentes à cette activité : engagement moral à être présent à chaque séance, obligation de lire un

ou plusieurs livres entre les séances, effort pour exprimer son ressenti de la lecture, écoute du sentiment d'autrui et respect de son expression. Comment comprendre, alors, l'attachement des personnes à ces lieux d'échange, leur affiliation à ces communautés de lecture ?

Exercice de l'échange, discipline de lecture et culture de soi

Le sens de l'investissement dans un groupe de lecture varie, bien entendu, selon les personnes. Trouver une stimulation à lire ou à relire en se liant à des passionnés, comme soi-même, de littérature est une motivation répandue. Pour certains membres du groupe de Bazoncourt, qui doivent lire au minimum un livre par mois, cette appartenance au cercle leur a permis de renouer avec la lecture régulière de romans, alors qu'ils avaient délaissé, voire complètement abandonné cette pratique depuis un certain temps. Ces personnes « n'arrivaient plus à lire » et « s'y sont remises » grâce à la contrainte imposée par le fonctionnement collectif :

> « Oui, je me suis remise à la lecture, ça m'a donné envie de lire. Et puis quand on découvre un auteur, on en lit trois ou quatre ensuite » (femme au foyer, 64 ans, groupe de Bazoncourt).

> « Indéniables. Quand j'ai eu mes enfants, je ne lisais plus du tout. Au début, je me forçais un peu mais maintenant c'est un rythme. Il m'est arrivé, mais rarement, de ne pas finir un livre » (institutrice, 45 ans, groupe de Bazoncourt).

La stratégie est un peu comparable à celle de l'inscription dans un club de gymnastique, pour s'obliger, en souscrivant un abonnement coûteux, à reprendre une activité physique régulière. L'attente des autres membres du groupe implique un engagement, une forme de contrat moral auquel on peut difficilement déroger et qui contraint les personnes à lire. Par ailleurs, la gratification inhérente au partage de la lecture – au sens de l'expression de son sentiment et de son écoute par autrui – produit une stimulation à lire sérieusement, d'une manière plus intense et plus approfondie. Enfin, la répétition de l'exercice donne de l'assurance, une plus grande autonomie dans les choix et une habileté à tirer profit du livre :

> « Oui, ça correspond à la période où les enfants ont été plus grands. J'avais plus de temps et en outre j'ai arrêté d'autres activités comme la pâte à sel. Ça m'a redonné envie de lire. Je ne lis pas que les livres du club, mais j'hésite moins à choisir par moi-même. Un livre qu'il y a dix ans j'aurais trouvé mauvais, j'arrive à en tirer du positif. Et surtout je me culpabilise moins si je n'arrive pas à le comprendre ou à le finir » (femme fleuriste, 44 ans, Bazoncourt).

> « Oui, il y a eu un moment où je lisais beaucoup moins. Ça m'ouvre à d'autres styles et ça m'oblige à avoir lu un livre pour une date. C'est un peu comme une machine ; là on ne s'arrête jamais. Si l'on s'arrête, il n' y a pas de raison qu'on reprenne » (institutrice, 54 ans, Bazoncourt).

La contrainte est donc vécue comme quelque chose de positif. C'est une sorte d'outil pour dépasser un blocage face à ses lectures personnelles. Le fait d'être obligé de lire un ouvrage pour le groupe permet de se lancer et de lire en plus des livres pour soi :

> « J'y suis allée un an après le début. La contrainte de lire un livre précis pour une date précise me dérangeait au début, c'est pour ça que je n'y suis pas allée. Ensuite ça m'a motivée » (institutrice, 45 ans, Bazoncourt).

Cette contrainte, d'autre part, permet de diversifier ses lectures et de se laisser surprendre :

> « Au début c'était par thème, c'était un peu contraignant et fermé. Mais finalement c'est pas mal parce qu'on lit des livres que tu ne lirais pas forcément autrement » (femme documentaliste, 48 ans, Bazoncourt).

> « Au départ, le cycle de littérature jeunesse a eu du mal à passer, certaines personnes ont même arrêté de venir, mais celles qui sont restées ont vraiment découvert quelque chose » (animatrice, 40 ans, Bazoncourt).

La participation au groupe constitue ainsi une technique de découverte personnelle comparable à celles qu'utilisent les artistes pour stimuler leur

créativité, « ces contraintes que l'on s'impose librement » et qu'a analysées Jon Elster[17]. Il s'agit d'une manière simple de neutraliser le déterminisme sociotechnique, les effets de l'éducation reçue et des habitudes de consommation littéraire qui nous disposent à privilégier toujours les mêmes genres littéraires. La forme du bénévolat favorise, dans cette perspective, le dépassement de soi. L'économie du don qui caractérise le groupe rend chacun redevable du don de soi qui fait tenir le groupe. Elle est une motivation à faire évoluer son goût, à s'enrichir personnellement :

> « Depuis le début du groupe, j'ai beaucoup appris, je me force à lire des choses dures pour le groupe par respect pour l'animatrice qui se donne beaucoup de mal » (femme au foyer, 75 ans, Creutzwald).

L'échange littéraire, en tant qu'exercice imposé, répond donc à une démarche de formation permanente, impulsée par le désir de lire plus ou de lire régulièrement, la volonté de compenser l'absence d'études, ou même d'améliorer ses compétences pédagogiques. Mais cette démarche n'a pas simplement pour but d'intensifier une pratique de lecture ou d'améliorer la connaissance de la production littéraire. Elle vise également à la découverte personnelle de nouveaux plaisirs littéraires, la conversation permettant à chacun d'améliorer sa capacité à juger de la qualité des objets et de leur efficacité émotionnelle. En forçant le lecteur à traduire en mots des impressions sensibles, des affects esthétiques, des sentiments éthiques, des procédés techniques et à argumenter son jugement, l'échange littéraire aide à objectiver les enjeux de l'écriture et augmente la curiosité par rapport à d'autres œuvres.

C'est de ce point de vue, qui oblige à prendre en compte l'investissement personnel des individus dans la lecture et la dimension non verbale de la communication, que l'on peut étudier le rapport des personnes au groupe de lecture.

---

17. Jon Elster, « Conventions, créativité, originalité », *Espaces temps*, n^os^ 55-56, 1994, p. 18-35.

Une convivialité intelligente

Tout d'abord, la mise en commun des lectures produit un rapprochement des idées et un sentiment identitaire, le sentiment de constituer une certaine communauté éthique qui renforce la valeur de la réunion :

> « On a des discussions un peu plus sérieuses, un peu plus de fond, idéologiques. C'est un rapport qui enlève un peu tout ce qui est parasite et superficiel. Au fil des années, les gens peu intéressés ne sont pas revenus. On sait un peu les sujets moins bien venus, donc on approfondit ceux qu'on aime traiter. Au fond, c'est un peu orienté et ceux qui ont senti qu'ils n'avaient pas les mêmes idées (ouverture, tolérance) ne sont plus venus. Je me demande si tous les groupes de lecture ne sont pas comme ça, on est toutes des dames, un peu dans la même tranche d'âge » (institutrice, 54 ans, Bazoncourt).

Cette convergence des idées est d'autant plus appréciable que les goûts littéraires divergent et que l'échange permet à chacun de cultiver sa différence, son goût personnel. Le groupe offre la possibilité d'évaluer sa propre lecture en la confrontant à celle des autres :

> « L'avis des autres enrichit notre lecture. On se dit : tiens, j'avais pas vu ça, ou bien j'avais pas approfondi, j'avais lu trop vite. Il y en a qui prennent vraiment des notes. En en discutant, c'est comme si on lisait le livre une deuxième fois » (femme au foyer, 64 ans, Bazoncourt).

> « Au niveau personnel aussi, ça m'apporte une ouverture. En écoutant parler les autres. Maintenant je finis les livres. Avant, je pensais que ce n'était pas intéressant, mais parfois les autres expliquent ce qui est intéressant même si moi je ne l'avais pas vu » (femme au foyer, 50 ans, Creutzwald).

C'est en jugeant de l'effet que le livre produit chez autrui que l'on peut tout à la fois anticiper sur l'effet qu'il pourra produire sur soi-même et mieux comprendre l'emprise mystérieuse qu'une lecture a exercé sur soi ou, inversement, la difficulté qu'on a eue à s'y intéresser :

> « On n'a pas toujours les mêmes goûts, une personne peut nous donner

envie de lire un livre ou, au contraire, de ne pas le lire » (institutrice retraitée, 72 ans, Creutzwald).

Dans ce contexte de production d'un jugement esthétique, en effet, « l'individu s'appuie sur la proximité d'un objet avec un autre en même temps que sur sa proximité avec d'autres personnes, dont il considère le jugement pour construire son propre jugement. Il intègre dans son opinion le jugement du proche, qui partage la même passion, et auquel il fait confiance, du fait de leur commune expérience des mêmes choses [18] ».

La fréquentation d'autres personnes plus expérimentées que soi est, par là même, non seulement une occasion de cultiver son goût, mais aussi un moyen de « dépasser ses complexes », d'oser émettre et défendre une opinion personnelle sur la qualité d'un livre. Le fait de pouvoir échanger avec des gens considérés comme plus « compétents » que soi et qui traitent l'autre sur un pied d'égalité grandit la personne, la stimule à prendre la parole et lui permet en même temps de se former, grâce à ce contact, à la prise de parole et à l'argumentation d'un jugement. Elle transforme le contact avec l'autre en un « dispositif de formation », pour reprendre les termes de Erving Goffman [19].

> « J'ai un très fort complexe par rapport à quelqu'un qui a fait des études. J'avais peur d'utiliser des mauvais mots. Parfois j'avais les mêmes idées que les "intelligentes" mais je me sentais bête. Des fois je revenais, je pleurais. Mes filles devaient me rassurer pour dire que c'est pas parce que j'ai pas fait d'études que je suis pas intelligente. J'ai été obligée d'arrêter mes études pour élever mes frères et sœurs. J'aurais voulu être sage-femme. J'avais des bonnes notes à l'école. Et puis un jour ma mère m'a dit : "Je suis enceinte, tu vas pas pouvoir retourner à l'école l'année prochaine, il faut que tu m'aides." Mes filles et Myriam m'ont beaucoup aidée en me disant que

18. Jean-Marc Leveratto, « Le corps comme instrument de mesure ou la compétence ordinaire du spectateur », dans *Porosité entre savoirs savants et savoirs ordinaires : les usages sociaux de la catégorie « compétences »,* Éditions de la Maison des sciences de l'homme et de la société, université de Poitiers, 2002.
19. Erving Goffman, *L'Arrangement des sexes*, Paris, La Dispute, 2004.

> je sais des choses que personne ne sait. Avant [en public], si j'étais pas d'accord j'osais pas le dire. Et puis une fois on a lu un livre sur l'Irlande et une dame disait que c'est terrible la misère et j'ai osé lui dire : "Vous aviez besoin de lire ça pour voir la misère ? Y en a partout de la misère, pas besoin d'aller en Irlande, il suffit de regarder autour de nous" ! C'est vrai, parfois c'est honteux, c'est sûr que c'est pas dans le *Réplo* [*Le Républicain lorrain*, le quotidien régional du Grand Est] qu'on est au courant de ce qui se passe » (assistante maternelle, 65 ans, Bazoncourt).

La forme domestique de l'échange et la place qu'elle donne à l'inspiration personnelle, à l'expression du « ressenti » personnel – il ne s'agit pas d'une séquence de formation ou d'un débat public où chacun est obligé de s'exprimer – rassurent, une fois passée la gêne du premier contact, les personnes timides ou peu sûres d'elles. Le dispositif ne force pas la prise de parole puisqu'il permet de ne participer que par l'attention et par l'écoute, mais il la facilite en n'accordant pas de valeur particulière à l'érudition littéraire ou à l'élocution :

> « J'avais aussi un peu peur de ne pas être à la hauteur, entre guillemets, ou de ne rien avoir à dire et d'être jugée. Finalement, c'était enrichissant, Myriam est très érudite et, si je ne dis rien, ce n'est pas grave » (institutrice, 45 ans, Bazoncourt).

La familiarité des échanges dynamise, par là même, la lecture personnelle puisqu'elle augmente le plaisir de la convivialité :

> « Au début, je me sentais gênée, un peu inférieure, elles devaient savoir beaucoup de choses ! Et depuis que je suis dans ce groupe, j'ai beaucoup lu. Ce n'est pas du tout guindé, c'est très convivial » (institutrice retraitée, 58 ans, Creutzwald).

La convivialité du groupe de lecture constitue, en ce sens, le secret de sa longévité. L'animatrice de Creutzwald est au départ une grande lectrice. Elle a découvert la formule du groupe de lecture dans le sud-est de la France, où vit sa fille, a participé là-bas aux réunions d'un cercle local, puis a décidé

de monter une structure semblable chez elle, à Creutzwald. Une démarche identique s'est faite à Bazoncourt si l'on en croit l'animatrice :

> « Mme C., institutrice à Magny, a débarqué un jour en plein hiver, elle avait vu dans le journal qu'il y avait un club de lecture. Elle est venue pendant deux à trois ans et puis elle a fondé un groupe de lecture à Magny. »

La découverte personnelle de la formule du groupe de lecture et de sa convivialité stimule la personne qu'elle satisfait particulièrement à créer « son » propre groupe de lecture pour en faire profiter les personnes de son voisinage intéressées par ce loisir littéraire.

Les cafés littéraires, qui se développent aussi en Lorraine, nous confrontent à un processus un peu différent, du fait de la signification civique que les individus confèrent à son organisation et à la fonction culturelle qu'ils lui assignent.

Le café littéraire

Les cafés littéraires représentent en effet un autre type d'organisation de la sociabilité littéraire. Leur principe consiste à offrir régulièrement, dans le cadre d'un café, des événements littéraires – le plus souvent la présentation d'un ouvrage – à un public mobilisé par voie de presse. Ces manifestations exigent une déclaration juridique, qui prend la forme d'une association loi de 1901, et imposent une gestion financière car elles ont un certain coût[20]. Cette formule associative du café littéraire se distingue par là de sa formule commerciale, celle du café à thème ou « néo-café », très à la mode aujourd'hui, comme permettent de le vérifier de nombreux guides parisiens. Le guide *À chacun son café*, par exemple, note le succès de ces commerces qui « attirent de plus en plus de convives » et qui peuvent prendre des formes très diverses, de l'établissement qui offre à sa clientèle une

20. En Moselle, du fait de la persistance du droit local, la formule est celle de l'« association loi de 1908 ». Au titre de leur utilité publique, ces associations bénéficient du financement des collectivités locales et du soutien des commerçants.

bibliothèque gratuite à celui qui organise régulièrement pour une clientèle « intellectuelle » des soirées littéraires. Dans ce dernier cas, cependant, la visée commerciale est parfois difficile à séparer du projet associatif. Ainsi, aux Marronniers, café parisien réputé du Marais, c'est la revue littéraire *Perpendiculaire* qui assure l'organisation de soirées destinées à toucher le public et à l'intéresser à la littérature[21]. La multiplication de ces événements culturels s'explique en effet par le bénéfice qu'en tirent à la fois le commerçant – auquel l'échange littéraire garantit pendant un certain temps une clientèle importante et régulière – et l'association – qui peut utiliser un espace confortable, bien placé et adapté à l'échange littéraire sans le louer et sans demander au public de contribution pécuniaire.

Le militantisme motivant la création et le fonctionnement d'un café littéraire, et le distinguant d'un simple cercle littéraire, est bien visible dans le cas des cafés littéraires de Metz et de Falck, par exemple, qui se singularisent par une volonté manifeste d'intervenir dans l'espace public pour intéresser la population à la lecture.

Une forme militante

Le café littéraire de Falck est la création d'un groupe d'amis. Après avoir présenté sans succès une liste aux élections municipales en 2002[22], ils ont conservé la volonté d'être présents dans la vie culturelle de la ville. Ils ont donc monté une association, Falckois d'neuf, qui organise des sorties culturelles et anime un café littéraire. Il ne s'agit donc pas de la simple cristallisation d'un désir de sociabilité littéraire, comme c'est le cas à Creutzwald, mais d'une dynamique de politisation de l'échange littéraire mis au service de l'entretien d'une citoyenneté locale.

Comme Creutzwald, Falck vivait des houillères et il ne reste maintenant, dans cette petite ville de 2 500 habitants, que quelques artisans. Le café littéraire bimestriel (à l'exception de la période estivale depuis 2002) se

21. Safia Amor, *À chacun son café*, Paris, Parigramme, 1998, p. 18-23.
22. Sans étiquette mais plutôt clairement à gauche, avec la volonté d'intervenir au niveau culturel.

déroule au café de la gare de Falck (Chez Ève), dans la salle du fond, le vendredi soir à 20 heures. Il est animé par trois personnes, deux femmes et un homme d'une cinquantaine d'années, tous fonctionnaires de l'Éducation nationale – Mme K., 50 ans, documentaliste, Mme B., sa collègue, et M. R., professeur d'histoire. L'accès du café littéraire est libre, la publicité est assurée par distribution de prospectus, mais c'est surtout le bouche-à-oreille qui fait circuler l'information. Le public est en fait un auditoire car les animateurs lisent des extraits de livres sélectionnés par leurs soins selon un thème donné. Ils invitent également des auteurs, en choisissant des thèmes qu'ils jugent particulièrement proches des préoccupations de leur auditoire, le polar ou le roman régionaliste par exemple. Le café littéraire de Falck répond avant tout, en effet, à une volonté d'intéresser le tout-venant à la lecture, en créant des moments où puisse se communiquer le plaisir de lire.

Le café littéraire de Metz [23], quant à lui, existe depuis 1997. Une notabilité locale, Jean Laurain, ancien ministre des Anciens Combattants, l'a créé avec le soutien bénévole de Jean-Luc et Marie-Hélène F. d'A., tous deux la cinquantaine, par ailleurs membres de l'association Plumes à connaître, qui rassemble des passionnés de l'art d'écrire (auteurs et lecteurs critiques) [24]. Le café littéraire de Metz se présente comme la résurrection d'une institution culturelle qui fit autrefois la réputation nationale de la ville [25] et répond au souci de « promouvoir la culture sous toutes ses formes ». Tous les premiers samedis du mois, ses animateurs organisent dans un café du centre-ville un rendez-vous « ouvert à tous », autour d'un thème et d'une personnalité de l'actualité littéraire. La formule qui s'est imposée avec le temps est une formule généraliste, celle de la présentation, à raison d'un ou de plusieurs livres par séance, d'un choix très varié de livres de tous genres, livres généralement tirés de l'actualité littéraire. Elle propose, selon ses animateurs, une alternative aux « conférences trop sérieuses » de la librairie Géronimo,

23. La description de ce café littéraire repose sur l'observation participante réalisée par Nicolas Antenat de novembre 2003 à mai 2004. Les propos cités et les portraits sont tirés de son journal de bord.
24. L'association possède un site internet dont cette présentation est extraite.
25. Selon Marie-Hélène F. d'A., « c'était un moyen de retrouver l'esprit des anciens cafés littéraires de Metz, tels que René Bourg en parle dans son *Histoire de Metz*, par exemple ». Jean Laurain est un promoteur de la sociabilité de cercle. Il a créé également un café philosophique et fondé, dans les années 1990, un Institut européen du loisir qui édite régulièrement une feuille d'informations.

librairie très réputée du centre-ville, ou de l'académie de Metz, ainsi qu'aux colloques universitaires qui ne s'adressent qu'aux « intellectuels poussiéreux ». Il s'agit en même temps « de ne pas faire la même chose que les libraires, de ne pas empiéter sur leur territoire, présentation, promotion des livres, etc. ». L'objectif est de renforcer le goût de lire :

> « Ce qui compte, c'est notre public, son amour de la lecture, ce que nous pouvons lui transmettre, ce qu'il peut nous apporter, bref l'échange désintéressé » (Marie-Hélène F. d'A.).

Lecture publique, mise en scène du livre et culture du geste

Pour Jean-Luc et Marie-Hélène, qui se définissent avant tout comme de très gros lecteurs[26], le café littéraire de Metz cherche avant tout à sensibiliser le grand public à la pratique de la lecture. Il s'agit, dans les termes de la politique culturelle qui l'inspire et justifie son existence, d'un « dispositif public d'activation » du geste de lire, dispositif porté par les bénévoles. Cette opération « publicitaire » au sens de Jürgen Habermas – la « publicité » culturelle désignant, à l'opposé de la réclame, la possibilité offerte au citoyen de participer à l'échange culturel – vise à gagner des citoyens à la lecture par la dynamique de l'échange verbal. Elle se veut, toujours dans les termes de la politique culturelle, un « dispositif à bas seuil », ouvert au tout-venant puisqu'il n'exige aucun effort particulier, ni aucune disposition culturelle particulière de la part de celui qui veut participer à l'échange, et s'efforce de normaliser une conduite que sa sacralisation rend rebutante pour les personnes non initiées. Le café se prête particulièrement à la matérialisation de ce type d'échange littéraire. Espace intermédiaire entre l'espace privé et l'espace public, il est en même temps un lieu ouvert aux passants, le prix modique d'une consommation permettant d'y trouver un repos passager, de s'y rencontrer et de s'y détendre.

---

26. « Née dans les livres », Marie-Hélène F. d'A. a lu de A à Z tous les classiques de la bibliothèque de ses grands-parents instituteurs. Lectrice assidue (elle peut lire jusqu'à 30 livres par mois, qu'elle achète, emprunte ou reçoit désormais des services de presse), elle pratique beaucoup l'écriture et a même été membre du jury du « prix littéraire » de *Côté femme*. Passionnée par les fictions, nouvelles et romans français, elle affirme, pour sa part, que tout est lisible et mérite attention (« Harlequin, et même les livres "porno", par curiosité »).

Le souci de démocratiser la sociabilité littéraire, de « promouvoir l'amour, la curiosité des livres plutôt que de travailler sur des sujets pointus destinés à quelques personnes » se traduit dans la mise en forme de l'échange par les organisateurs.

L'auditoire varie, du fait de la particularité de la forme, d'une séance à l'autre. À Falck, il réunissait en moyenne, en 2002, 25 personnes par séance (avec un pic à 60, pour la venue de l'auteur Élise Fichet, une romancière régionaliste). Composé aux trois quarts de femmes, il mélange de rares adolescents, des personnes mûres encore en activité (ouvrier forestier, cheminot, employé, beaucoup d'enseignants) et quelques retraités. La moyenne d'âge y est d'environ 50 ans. À la même période, les séances du café littéraire de Metz attirent environ 60 à 80 personnes dont la moyenne d'âge est relativement élevée, ce qui rapproche le café d'un club de lecture du troisième âge. Par ailleurs, l'auditoire, à Metz, est majoritairement féminin, à plus des deux tiers en général, ces femmes venant généralement « entre copines ». La plupart des participants se présentent, par leur habillement et par leur expression verbale, comme des membres des classes moyennes (enseignants, cadres, etc.).

La séance est conçue comme un dispositif d'intéressement du grand public à l'échange littéraire. Rendre l'espace chaleureux et l'événement attrayant, en mobilisant si possible des comédiens et des musiciens[27], subvertir la forme conventionnelle de présentation du livre en assumant le bruit du café[28] est un moyen de redonner au geste physique de la lecture sa primauté sur le discours institutionnel. Le désir de mettre en valeur la consistance charnelle de la lecture tout en tenant compte de l'extériorité du public eu égard à l'ouvrage présenté explique la priorité donnée à la lecture à haute voix d'extraits sur le discours[29].

À Metz, une fois le public installé et tandis que le mouvement du café continue autour d'eux, l'animatrice – toujours Marie-Hélène F. d'A. – rappelle

27. La présentation du café littéraire à sa naissance en décembre 1996 souligne cette préparation : « Des groupes de travail se sont constitués, un pour choisir des thèmes et des textes, un autre pour le décor de chaque séance, un troisième pour le contact avec comédiens et musiciens, un dernier chargé d'inviter les auteurs », *Le Républicain lorrain*, 21 décembre 1996.

28. Lors de la séance consacrée aux « médias en folie », par exemple, l'invité, Pascal Lainé, alors que le téléphone du café sonnait assez fortement, demanda : « Ça veut dire qu'il faut que je m'arrête ? » L'animatrice répondit : « Non, ça veut dire que nous sommes dans un café ! »

29. À la différence de celui de Falck, le café littéraire de Metz continue à s'appuyer sur la culture écrite. Au début de chaque séance, l'animatrice dispose sur les tables des documents relatifs au café littéraire (programmes, bulletins d'adhésion) ainsi qu'un certain nombre de textes, de citations (parfois choisis avec l'invité) et/ou une bibliographie et un petit texte de l'auteur.

la vocation du café littéraire avant de présenter l'invité et son livre qu'elle résume rapidement, en faisant un effort particulier de vulgarisation. Elle lit ensuite quelques extraits. S'engage alors une courte discussion informelle (vingt minutes en moyenne) entre elle et l'invité. Les personnes présentes reçoivent enfin la parole pour exprimer ce qu'elles ressentent, ce qui oblige très fréquemment l'animatrice à recentrer la discussion pour éviter les débordements et les digressions.

Le café littéraire de Falck fonctionne sur un mode équivalent, la moindre fréquentation de ce café d'habitués rendant néanmoins plus confortable la lecture à haute voix. Reposant essentiellement sur le dévouement de trois bénévoles, collègues de travail, qui donnent de leur personne pour l'animer, en lisant au public les livres qu'ils aiment, le café littéraire de Falck privilégie le discours affectif du « cœur » sur le discours militant de la « cause » :

> « C'est un petit moment de partage de la lecture assez sympa, c'est une petite musique, même si l'on ne lit pas le livre. Quand je présente un livre, je me renseigne peu sur l'auteur, ce qui compte, c'est le livre. On s'est rarement forcés à lire des livres, on fonctionne au coup de cœur » (M. R., animateur).

Alors que l'animatrice de Metz souligne qu'elle sacrifie certains de ses goûts personnels en fonction du public qu'il faut savoir intéresser, les animateurs de Falck affirment leur plaisir de se faire les porte-parole du livre qu'ils aiment auprès du public. Dans les deux cas, cependant, c'est l'intéressement du public au geste de lire qui constitue le but de la séance. À Falck comme à Metz, la lecture à haute voix est le moyen de médiation utilisé pour toucher l'assistance.

La compétence professionnelle des animateurs, le fait d'être à l'aise à l'oral leur permettant de « parler fort » et de « lire avec le ton » donnent à cette lecture une qualité particulière, à laquelle les habitués sont sensibles, comme le montre la scène caractéristique qui suit.

Au cours de la présentation de *C'est ainsi que les hommes vivent* (Paris, Denoël, 2003), ouvrage de Pierre Pélot sur la Première Guerre mondiale, un monsieur d'environ 65 ans intervient. Il semble avoir exercé un métier manuel et n'est pas d'accord sur le lieu où l'animatrice situe l'action : « J'ai

lu le livre avec la carte sous les yeux », annonce-t-il. Alors qu'il se prépare à lire un passage pour défendre son point de vue, il se ravise et demande à l'animatrice de le faire : « Vous lisez mieux que moi[30] ! »

Une certaine théâtralisation de la lecture à haute voix, accentuée par la disposition de l'auditoire – les trois animateurs alignés à une table font face au public réparti en U dans le reste de la pièce – et par la motivation des lecteurs, qui veulent communiquer leur plaisir, renforce l'efficacité de l'action :

> « C'est intéressant de transmettre cette envie de lire, c'est très bien fait. Ça donne envie » (soudeur, 46 ans).
>
> « C'est très convivial. Ça peut encourager à lire des livres à son tour » (secrétaire aux houillères, retraitée, 75 ans).
>
> « C'est convivial, et puis le fait d'avoir des lectures que je ne connaissais pas, c'est bien. En plus, ce sont de bons lecteurs » (agent SNCF, 42 ans).
>
> « Le plaisir d'entendre des extraits, voir comment ils font pour nous transmettre ce qui leur a plu. Là, c'est le regard du professionnel » (documentaliste, 45 ans).

La lecture à haute voix peut donc convaincre autrui de lire ce que l'on aime ou, plus simplement, de lui montrer que lire « vaut le coup ». La promotion de la lecture comme geste, comme corps à corps avec le texte, comme incorporation de la voix du narrateur est ce qui motive tant l'investissement dans l'association culturelle que la forme de l'événement littéraire qu'elle propose au public. Le café littéraire associatif se rapproche en ce sens de la fameuse « société des amis du texte » rêvée par Roland Barthes, une société d'amoureux de la lecture de romans qui soient indifférents aux *diktats* de

30. Clotilde Ast, extrait du journal de bord (9 janvier 2004).

la critique littéraire et aux critères de distinction sociale, de passionnés du roman qui « n'auraient rien en commun (car il n'y a pas d'accord sur les textes de plaisir), sinon leurs ennemis : casse-pieds de toute sorte qui décrètent la forclusion du texte et de son plaisir[31]… ».

Le noyau des amateurs dont la présence régulière assure, dans les deux cas, la pérennisation du café littéraire est exemplaire de cette promotion de la culture du plaisir qu'autorise la lecture.

Café littéraire et devenir-lecteur

Le « devenir-amateur », dont le café littéraire assure la promotion, est ce qui motive les personnes à s'y attacher, indépendamment de l'importance de leur consommation personnelle et de leur carrière antérieure de lecteur. Participer régulièrement à un café littéraire offre au lecteur l'opportunité de manifester publiquement, en effet, non seulement le plaisir qu'il prend à lire, mais aussi son désir de cultiver ce plaisir. Cette expérience de sociabilité littéraire apporte, en même temps, la possibilité de le faire. L'amour de la littérature désigne en ce sens un devenir, un passage au lieu d'un état, un changement inattendu dans sa propre vie dont on veut apporter le témoignage à autrui, plutôt qu'une qualité qui nous sépare de lui. Ce passage transforme notre vie en roman, la rend digne d'être racontée, telle celle de Lucienne D., 57 ans, éducatrice spécialisée, fille de « mineurs et paysans », qui devait lire en cachette car « il y avait autre *chose à faire* » et qui a été, dans le dos de ses parents, initiée par un oncle qui adorait lire de la science-fiction. Bref, le devenir-amateur est cet *agency*, cet engagement personnel par lequel l'individu donne du prix à son loisir.

Le devenir-lecteur signifie, pour tous les membres des groupes de lecture, un sacrifice d'argent – « se ruiner en bouquins » – et d'espace personnel – « je ne sais plus où les mettre » –, de temps utile – « traîner dans les salons pour rencontrer les auteurs » – et de temps consacré à d'autres plaisirs – « je préfère

31. Roland Barthes, *Le Plaisir du texte*, Paris, Seuil, 1973, p. 26.

largement cela même à un bon film ». Culture du plaisir littéraire, c'est-à-dire recherche permanente d'occasions inconnues ou inédites de plaisir, il est culture de soi, et donc une conduite nécessairement singulière, à l'opposé de la conformation à la mode ou de la soumission à l'opinion d'un critique professionnel. Par exemple, Hélène, 70 ans (Metz), a des goûts très éclectiques et choisit souvent un livre sur une impulsion : « Quand je vais dans les librairies, ce sont les livres qui s'accrochent à moi. » Elle aime « fouiner » dans les rayons, « acheter par coups de cœur » sans se laisser aucunement influencer par « les critiques littéraires ou autres magazines ». Il en va de même pour Cécile, plus jeune, 40 ans, professeure d'espagnol (Metz) au collège qui « fonctionne par impulsion : mes choix ne sont pas raisonnés, je lis la quatrième de couverture le plus souvent et si le livre correspond à ce qui m'intéresse à ce moment-là, alors je peux l'acheter ».

La passion de la lecture, en tant que culture de soi, repose sur deux modalités du plaisir, qui correspondent à deux moments successifs, à deux formes de régime corporel de l'échange :

– un régime « égoïste » et hédoniste de la lecture, le plaisir du corps à corps avec le livre – « si plaisir il n'y avait pas, je ne lirais pas » – qui fait qu'on entretient avec lui un « rapport charnel » : reconnaissant que la lecture est essentiellement pour elle « un plaisir solitaire », qu'elle « fonctionne à la sensibilité », Jacqueline souligne qu'« un livre vaut le coup quand il entre en résonance avec cette sensibilité ou qu'il [la] perturbe » ;

– un régime « altruiste » et convivial de la lecture, la lecture apportant le plaisir de communiquer avec autrui, à commencer évidemment par l'auteur ; rencontrer les auteurs, c'est rencontrer, d'une certaine manière, le livre en personne, se laisser toucher par lui :

> « Je ne raterais jamais une séance du café littéraire. C'est très important pour moi de rencontrer les auteurs, de les voir, de leur parler ; c'est comme pour les enfants, après on a moins peur de lire » (Cécile, 40 ans, Metz).

Le plaisir de la lecture, dans ce régime convivial, est inséparable du plaisir du rapprochement qu'il produit avec d'autres personnes, auteurs et lecteurs, dans tous les moments d'échange littéraire ritualisé. Ces moments sont, en tant qu'ils réunissent des amoureux de littérature, des supports du

devenir-amateur. Celui qui se déclare comme amateur et avec la parole duquel nous sympathisons, que cette parole nous soit adressée personnellement ou en tant que membre d'un public, contribue à notre devenir-amateur en nous rendant désirable ce dont « cet amateur » parle. Jacqueline souligne que depuis la disparition de l'émission de Bernard Pivot, elle a beaucoup de mal à choisir ses lectures, d'où, à ses yeux, la façon dont elle s'investit dans le café littéraire. La « convivialité durable » qu'elle y a trouvée la stimule à lire :

> « J'achète pas mal de livres des invités, cela me fait découvrir et m'ouvrir à des domaines très diversifiés tout en me permettant de rester fidèle à des formes traditionnelles d'écriture et de lecture. » (Jacqueline, 58 ans, Metz).

La notion de *devenir* permet donc de résoudre la tension inhérente à la définition du goût comme un état. Le passionné de littérature se voit attribuer, en effet, deux caractéristiques apparemment contradictoires : d'un côté, l'effort d'individualisation et de ritualisation de sa conduite qui particularise le goût de l'amateur, effort que souligne la sociologie de la « distinction »[32] ; de l'autre, le sacrifice qu'il fait de sa personnalité, sa perte d'autocontrôle de sa conduite due à sa fusion affective avec tous ceux qui partagent son goût et son intégration dans une communauté esthétique, que décrit la sociologie des « mondes de l'art »[33]. Cette contradiction apparente se résout pratiquement dans le fait que le goût n'est pas figé, mais évolue à travers l'échange avec d'autres lecteurs. Le devenir-lecteur désigne l'effort du consommateur pour s'approprier le savoir que possèdent d'autres consommateurs d'objets susceptibles de le satisfaire. Le lien qu'il entretient avec d'autres amateurs lui permet de développer son goût, en intensifiant ses sensations, en améliorant, par l'échange, sa sensibilité à l'action des choses qu'il aime. Mais cet échange lui sert aussi à défendre son goût, en ne s'attachant qu'aux choses qui méritent

32. Pierre Bourdieu (*La Distinction*, Paris, Minuit, 1979) montre que l'échange sur la lecture est souvent un moyen de valoriser sa culture littéraire.
33. Howard Becker (*Les Mondes de l'art*, Paris, Flammarion, 1988) rend compte des formes de rapprochement affectif entre des étrangers que génère la passion pour un art.

d'être consommées, en sélectionnant parmi les nouveautés littéraires celles qui sont susceptibles de lui plaire, de satisfaire ses exigences.

Amateurisme et consumérisme

La passion du roman, en effet, ne signifie pas la perte de tout sens du jugement, mais l'inverse : la boulimie littéraire se fonde sur le plaisir d'élargir son expérience et de varier les plaisirs littéraires. Savoir reconnaître à chaque production littéraire ses mérites propres et la juger à l'aune de son genre sont en effet le propre de l'amateurisme, comme le souligne Yvette, 73 ans, institutrice, Metz :

> « Je lis de tout : romans historiques (je m'amuse à vérifier les dates), romans policiers, les livres d'art, les auteurs classiques (je viens de relire Beaumarchais) et contemporains[34]. »

Cet éclectisme ne signifie pas l'absence d'exigences littéraires ni de jugement stylistique, au contraire :

> « Quelle que soit la diversité de mes lectures, ce qui fait qu'un livre vaut le coup pour moi, c'est bien sûr l'histoire, mais avant tout le style. »

Ne pas se limiter aux auteurs, mais s'ouvrir à tous les genres de nouveautés littéraires ne veut pas dire consommer les yeux fermés, mais rechercher la qualité littéraire :

> « C'est cette exigence que j'essaie de transmettre dans les ateliers d'écriture de la maison de la culture auxquels je participe et que j'anime parfois aussi. »

Un contresens très répandu en France, dans la presse quotidienne comme dans le discours savant, assimile le consumérisme à une forme pathologique

34. Elle se déclare « issue d'un milieu très modeste ».

de consommation aveugle, compulsive et irraisonnée. Ce terme désigne, au contraire, l'effort fait par le consommateur pour s'assurer de la qualité des produits qui lui sont proposés, en recherchant toutes les informations qui lui permettent de fonder son choix[35]. Cette attitude consumériste est inséparable de l'amateurisme, dès lors que celui-ci fournit à l'individu les moyens d'apprécier la qualité, c'est-à-dire tout à la fois de la goûter et de l'évaluer. À la suite d'Yvette, Cécile décrit bien ce savoir de la qualité qui permet de vérifier que le geste de l'achat était opportun et qui justifie le temps consacré à la lecture :

> « Mon ou mes plaisirs de la lecture sont dans la qualité apportée à l'écriture, au style. Il faut vraiment une très bonne histoire pour aller jusqu'au bout d'un livre qui est mal écrit ; moi je ne me force jamais à aller jusqu'au bout d'un livre qui ne me plaît pas, un livre vaut le coup quand j'arrive à le terminer » (Cécile, 40 ans, Metz).

La lecture étant elle-même une occasion de formation de jugement, ses exigences ont évolué et se sont accrues :

> « Plus je vieillis et plus je suis attentive à l'écriture, à la construction, à la composition, à l'organisation et moins à l'histoire ; mais bon ! j'ai quand même lu Barbara Cartland, je suis curieuse. »

Cette curiosité de l'amateur pour ce qu'il ne connaît pas explique partiellement le contresens souvent commis sur le terme de consumérisme. Ne négliger aucune occasion de plaisir, être à la recherche permanente d'occasions inédites revient à refuser que soient posées des limites à la consommation et donc à ne plus fonder sa conduite d'achat sur le strict calcul rationnel de ses besoins. Jacqueline, 58 ans, professeure de mathématiques à la retraite

35. *Le Petit Robert* 2002 met l'accent sur la dimension associative du consumérisme en le définissant comme la « protection des intérêts des consommateurs par des associations ».

(Metz), souligne ce qui peut apparaître, de l'extérieur, comme une attitude irrationnelle au regard d'une économie domestique bien comprise :

> « J'aime les livres. D'ailleurs, il y en a partout dans la maison, je ne sais plus où les mettre et je ne peux pas m'en débarrasser. »

En tant qu'effort de consommation, de suivi de l'actualité littéraire et de découverte de nouveaux auteurs, cette conduite d'achat est, cependant, très rationalisée. Elle est exemplaire de ce que Max Weber étudie sous le terme de *Wertrationalität*, de la soumission de sa conduite à la croyance en une valeur, pour la distinguer de la *Zwekrationalität*, du calcul rationnel des moyens nécessaires à la réalisation d'un but. Comme on l'a vu, participer à un groupe de lecture constitue pour certains le moyen de s'obliger à lire plus qu'ils ne le font et de s'informer des dernières parutions. Yvette utilise ainsi le café littéraire comme un instrument d'information pour guider ses achats. Ses choix de lecture s'opèrent, par ailleurs, grâce à la lecture des rubriques « livres » des journaux (*Le Républicain lorrain* principalement), du magazine *Télérama* et de la revue *Lire*. Elle est abonnée au Club du livre du mois et au Club Nouvelles Clés pour leur sélection de livres de qualité, ce qui lui permet de mieux assurer ses choix. Elle ne fréquente pas du tout les bibliothèques car elle est « trop attachée à l'objet livre pour seulement l'emprunter ».

Cette réflexivité de la conduite d'achat ne correspond pas nécessairement à un effort pour lire beaucoup ou pour lire plus. Dans le cas de Cécile, par exemple, la rationalisation signifie accepter de lire moins, pour préserver le plaisir de lire :

> « Je lis pendant les vacances, quand je n'ai rien d'autre à penser, quand je ne suis pas préoccupée ; il faut maintenant qu'un livre me passionne ou que je sois sûre d'y trouver un intérêt culturel pour que je m'y plonge. »

Le choix du livre est, en ce sens, un geste important, qui ouvre un rituel d'appropriation. Il s'agit d'un geste de personnalisation de la lecture, auquel le cadre de la librairie convient mieux que celui de la bibliothèque publique. Cécile, bien qu'habituée du café littéraire de Metz, ne s'inscrit ainsi dans aucun circuit de prêt (amis, collègues, etc.) et ne fréquente pas la bibliothè-

que publique. Son accès au livre passe uniquement et volontairement par le commerce de librairie. L'achat donne un caractère « fatal », en effet, au choix du livre, caractère que renforce l'achat d'impulsion :

> « En librairie, j'aime me promener, déambuler dans les rayons, mais il y a trop de choses, c'est terrible. Alors je fonctionne par impulsion, mes choix ne sont pas raisonnés. »

Cette conduite prive la critique littéraire de son utilité :

> « Il arrive que ce choix se fasse suite à une émission de radio [généralement France Culture] ou de télévision, mais c'est assez rare. »

Par ailleurs, elle vide de sens l'usage de la bibliothèque publique : « Ce qui me gêne, c'est qu'on ne peut pas garder les livres. »

Cécile entretient, en effet, un rapport physique avec les livres :

> « Mon rapport au livre comme objet est important. D'abord je le triture, je souligne, fais des marques, ça me facilite la lecture. »

Cette appropriation physique fait que Cécile s'attache aux livres qu'elle lit et qu'elle a incorporés à son territoire personnel :

> « Un livre, c'est comme une construction de moi-même, je me construis à travers les livres. C'est pourquoi j'aime les garder. C'est comme si je me sentais tellement vide que j'ai besoin de preuves, de me prouver que, à travers eux, je me suis rempli la tête […]. Je me suis rendu compte, une fois, en déménageant, que je ne m'étais jamais débarrassée d'aucun livre et le fait d'avoir acheté une vraie bibliothèque a été pour moi une manière de me poser. C'est mon histoire que j'ai devant moi. »

Cette personnalisation du livre fait de la lecture un plaisir intime, dont l'expression publique peut paraître complaisante. C'est ce qui explique sa difficulté à participer à des échanges littéraires, bien qu'elle en ait eu l'occasion :

> « Je ne suis pas trop habituée à ce genre de manifestations ; il y a longtemps, des collègues ont organisé des soirées littéraires entre filles. On apportait un livre que l'on avait aimé et on en lisait un extrait devant les autres. Mais l'expérience fut brève car mon mec de l'époque trouvait ça ridicule, alors j'ai arrêté. Ce qu'on peut être bête parfois ! »

Cécile conserve de cette expérience une conscience claire de l'utilité à la fois intellectuelle et affective, pour un amateur de littérature, de ce type d'échange organisé :

> « J'avais bien aimé pourtant, ça changeait, c'était intelligent ; une façon peut-être d'enclencher des relations avec des gens moins superficiels, d'élargir ma culture et de construire un réseau. »

Le discours de Cécile montre bien comment le devenir-lecteur, en même temps qu'il crée des lieux de sociabilité pour un « loisir intelligent », comme celui professé par les participants de Vouliagmeni, peut se soutenir de la seule force des liens faibles qu'autorise la librairie. En tant que marchandise, le livre est par lui-même un instrument d'échange, une occasion d'action réciproque avec ceux qui fréquentent l'espace de vente. C'est ce qui explique l'investissement personnel de certains libraires dans l'organisation d'événements qui permettent de faire parler le livre et ce qui renforce le désir de l'acheter.

Comme on l'a déjà relevé, le développement de la sociabilité littéraire est inséparable, en effet, du lieu marchand.

Le lieu marchand

Le commerce du livre est un vecteur fondamental de l'échange littéraire. Il donne du prix au livre et fournit donc une mesure de ce qui est « sans prix », le chef-d'œuvre, et de ce qui est « hors de prix », le livre qui n'en vaut pas la peine. Mais, à travers l'information sur ce qui se vend bien, ce qui fait un « tabac », il incite également à de nouvelles lectures. L'achat du succès éprouvé et celui de la nouveauté littéraire constituent en effet deux motivations fondamentales de la consommation littéraire pour les individus. De ce fait, en même temps

qu'ils permettent d'éprouver la chaleur de la communauté, les collectifs de lecteurs jouent un rôle d'intermédiaire entre le commerce de librairie et les individus qu'ils réunissent ou qu'ils touchent. On l'a vu, l'organisation d'un circuit de prêt n'offre pas tant le moyen de limiter ses achats de livres que de satisfaire un désir de lire plus de nouveautés ou de les lire dès leur parution, à un moindre coût financier pour chacun. En consommateurs compétents, les membres du circuit mélangent donc deux sources d'approvisionnement, la bibliothèque publique et l'achat personnel en librairie ou sur Internet. Dans les deux cas, le circuit permet une domestication collective du marché du livre, au sens d'un meilleur usage du marché pour satisfaire une passion personnelle. Il entretient le goût du livre d'un certain genre, en socialisant la consommation littéraire tout en limitant la dépendance du consommateur à un budget et à la sélection offerte par le commerce local.

Cercles littéraires ou cafés littéraires contribuent également à cette domestication du marché, mais en respectant le cadre de la consommation individuelle. La discussion collective du livre permet, en effet, d'éprouver la valeur de l'achat, la qualité du roman et le fait qu'il convienne au lecteur. Cette expertise peut être utilisée par la bibliothèque publique, qui y trouve le moyen d'assurer par ses acquisitions la satisfaction de ses usagers. Qu'elle s'effectue entre les membres des cercles ou avec le public assistant aux cafés littéraires, cette expertise contribue, de fait, au développement d'une sociabilité marchande, d'un compromis entre la diffusion commerciale et la formation littéraire du public.

Elle facilite, en effet, la connaissance de l'actualité littéraire et l'accès à la nouveauté, la conciliation d'un souci de la qualité littéraire – enseigné par l'école et la bibliothèque publique du fait qu'elles ont pour mission de diffuser le patrimoine littéraire – et d'une recherche de la détente, du divertissement, du plaisir de lire instrumentés par le marché. L'observation des assemblées de lecteurs apporte une contribution, sous cet angle, à une pragmatique de la consommation littéraire. La discussion collective permet de traiter le caractère problématique, dans une économie de marché, du choix du livre pour les individus. Ce choix est problématique tout à la fois d'un point de vue personnel, psychologique, et d'un point de vue collectif, économique. Sur le personnel, la discussion permet au consommateur de réduire, en prenant un avant-goût du livre, la tension interne au moment psychologi-

que de la décision d'achat d'un livre, tension entre effort de découverte et goût du familier. D'un point de vue collectif, elle résout la contradiction objective entre une offre pléthorique de livres (régulièrement dénoncée par les spécialistes de rentrée littéraire) et le nombre limité d'ouvrages mis à la disposition de chacun par le commerce local et accessibles compte tenu du pouvoir d'achat. En apportant le supplément d'information qui permet au lecteur d'être autonome par rapport au choix du libraire, à la publicité commerciale et au critique professionnel, le collectif de lecteurs rend donc visible l'effort personnel de réflexivité que l'amateur de romans va s'imposer pour maîtriser son commerce personnel avec le livre.

La domestication du marché

Dans ce domaine, l'aide apportée par les collectifs de lecteurs prend plusieurs formes complémentaires.

• À un premier niveau, la présélection opérée par le groupe offre à ses membres ou à ses visiteurs une liste d'œuvres de qualité, dignes d'être lues collectivement et discutées.

La programmation 2003-2004 du café littéraire de Metz extrait ainsi de l'actualité littéraire dix livres « à lire », dont deux biographies, l'une de Bossuet, l'autre de Raymond Mondon (ancien maire de Metz), un essai sur la télévision, un dictionnaire, un livre de photographies sur les graffitis politiques, une histoire de la littérature. L'attention portée à l'ancrage de l'achat dans la vie quotidienne et à la personnalisation de la sélection est manifeste. Les quatre textes littéraires *stricto sensu* sont une fiction historique, une autobiographie et deux romans régionaux. Plus de la moitié des dix auteurs invités cette année-là – Jean Laurain, Francis Kochert, Henriette et Daniel Bernier, Gaëtan Avanzato, Michel Caffier – sont lorrains, et cinq des récits présentés sont ancrés totalement ou partiellement dans la région, Bossuet ayant été chanoine à Metz.

L'élargissement du nombre de lecteurs, la volonté de convertir au plaisir de lire justifient cette programmation qui fait du groupe de lecture un intermédiaire entre les maisons d'édition nationales et régionales :

> « C'est aussi une raison pour laquelle nous choisissons ensemble des thèmes variés. Déjà, nous avons un public régional, nous portons donc un intérêt

> à la culture régionale. Normalement, nous choisissons les thèmes avant les invités. Nous recevons, par exemple, de chez Fayard, la liste des livres qui sortent ; en fonction du thème choisi, nous cherchons des auteurs. À partir de là, le réseau des amis (conteurs, musiciens, etc.) vient se greffer pour permettre un élargissement de plus en plus grand du thème » (Marie-Hélène F. d'A.).

L'action du groupe fait donc communiquer le marché littéraire et le public local, en sensibilisant ce public à l'existence de livres qu'il prendra du plaisir à lire car ils parlent de choses qui le touchent. Ce service rendu au public – la *publizität* – s'oppose à la *reclam*[36] récusée par les organisateurs :

> « Mais attention, si parfois nous décidons d'inviter un auteur, nous refusons de faire de la promotion et de la publicité, nous ne sommes pas là pour cela ; nous ne voulons pas faire la même chose que les libraires, empiéter sur leurs plates-bandes. Il arrive que certains auteurs viennent nous démarcher en quelque sorte, nous refusons. Nous avons la volonté de rester indépendants, de ne dépendre de personne, y compris de la ville de Metz. Toutes nos manifestations, à part les voyages organisés, sont gratuites, nous sommes pour une culture non payante ; d'ailleurs, les auteurs que nous invitons ne paient rien (nous leur payons le train, le repas et la chambre) mais ils ne sont pas payés » (Marie-Hélène F. d'A.).

De fait, les visiteurs réguliers du café littéraire se déclarent à la recherche d'aiguillons et de guides pour le choix de leurs futures lectures.

• Le deuxième niveau est celui de la production d'un avis personnel sur les livres susceptibles d'intéresser le public local, du fait de leur nouveauté ou, à l'inverse, de leur pérennité éditoriale.

---

36. Jürgen Habermas, *L'Espace public*, *op. cit.*

Les nouveautés littéraires relayées par la presse spécialisée ou féminine se mélangent ainsi, à Creutzwald, avec les succès français ou étrangers éprouvés des vingt dernières années, les romans inusables (tel *Autant en emporte le vent*) et les classiques publiés en collection de poche. Les nouveautés littéraires, c'est-à-dire les livres publiés dans l'année, représentaient 20 % de tous les livres discutés pendant l'année 2003-2004. Certains, dont *Rien de grave* de Justine Lévy et *Les Âmes grises* de Philippe Claudel, prix Renaudot 2003, ont été discutés plusieurs fois, ce qui est un indice sûr de l'importance accordée par les membres du groupe à l'échange. Ces deux livres étaient alors encensés par la presse féminine, ce qui conférait une importance particulière, pour la décision d'achat, à l'opinion personnelle d'un lecteur proche et digne de confiance. Cet ancrage de l'échange dans une actualité culturelle qui rend appréciable le conseil de lecture d'une personne proche de nous est confirmé par les stratégies qu'utilisent l'animatrice pour intéresser son public à certains livres :

> « L'animatrice parle aujourd'hui de George Sand et de Colette. C'est d'actualité car le téléfilm sur Colette de Nadine Trintignant passe sur France 2 les 26 et 27 avril. Il y a un rapprochement entre les deux selon l'animatrice car elles ont toutes les deux eu des attitudes scandaleuses [rien que le fait d'écrire et vendre leur livre mais aussi dans leur mode de vie, libres et indépendantes] et ont eu une fin de vie respectable et respectée. Elle a acheté *George Sand, une femme d'aujourd'hui*, de Jean Chalon : lui aussi parle de Colette. Fière de retrouver ce rapprochement qu'elle avait fait elle-même[37]. »

De cette façon, l'actualité littéraire devient une motivation pour découvrir certains auteurs classiques, pour lire des livres de femmes qui parlent des problèmes rencontrés par les femmes, en même temps qu'elle permet à l'animatrice de signaler parmi les livres récents ceux qui valent la peine d'être lus.

---

37. Journal de bord de Clotilde Ast (24 mars 2004).

• Le troisième niveau est celui d'une expertise collective, visée comme telle, de la qualité des dernières parutions littéraires, utile à la gestion des achats.

L'opinion collective du groupe donne la mesure de l'intérêt de cette production pour chacun de ses membres, et par extension pour l'ensemble du public. Le groupe de Creutzwald communique ainsi régulièrement, *via* l'animatrice, une liste de livres à la bibliothécaire pour que celle-ci les achète. Ses membres servent de testeurs pour juger de ce qui, dans une production éditoriale pléthorique où le meilleur côtoie le pire, mérite de figurer dans les rayons de la bibliothèque municipale.

Le groupe de lecture de Bazoncourt offre, quant à lui, le même service dans le domaine de la littérature de jeunesse. Il répond manifestement aux préoccupations des « professionnels de la jeunesse » que sont la plupart des membres du groupe, enseignants ou documentalistes en collège.

La confrontation de leurs impressions de lecture leur permet, en l'occurrence, de mieux conseiller enfants et parents. Les deux lectorats ne peuvent pas, en effet, être séparés, dès lors que les parents sont, comme les membres du groupe, attentifs aux lectures de leurs enfants :

> ANIMATRICE. – Le livre de Robert Cormier est très cruel[38]. Le vocabulaire est très religieux, ça m'a frappé à la fin du bouquin, le vocabulaire. Et puis, en fait, je me suis rendu compte que c'était depuis le début. Je me demande si l'auteur n'est pas protestant, par rapport à la question du Mal. Le titre est une citation d'un poète irlandais. Le poème s'appelle « Les Choses infectes ». Il dit : « Je dois rester tapi au pied de chaque échelle dans l'infecte brocante du cœur. »
> MME P. – C'est l'histoire d'une manipulation, ça m'a fait penser à l'affaire Dills.
> ANIMATRICE. – Oui, moi aussi ça m'y a fait penser. J'ai lu une critique sur Google qui dit que c'est un roman typiquement américain : pression politique, lynchage, pression du temps, bâclage de l'enquête. Moi, ce qui me trouble,

38. *À la brocante du cœur* de Robert CORMIER raconte l'histoire du meurtre d'une petite fille. Un jeune garçon subit un interrogatoire après avoir été accusé à tort de ce meurtre pour des raisons politiques.

c'est : a-t-on le droit d'interroger un môme comme ça ? (Suit une discussion sur les valeurs : tu es ce que tu fais. Elle trouve ce jugement rude, surtout pour un enfant.)
S. – Je ne crois pas qu'il plairait à des adultes. Je n'aurais pas envie de le conseiller.
Mme P. – Ça dépend à qui, à des gens que je connais bien oui… Nous, on a accroché !
S. – Oui, mais en sachant que c'est pour des ados.
Animatrice. – Non, pas spécialement…
Mme B. – Dans cette collection, il y a des livres vachement mieux que ceux qui sortent pour adultes, alors pourquoi ne pas les lire[39] ?

L'École des loisirs et Gallimard Jeunesse, éditions jeunesse privilégiées par le groupe, correspondent à de la littérature jeunesse dans laquelle même un adulte peut trouver son compte[40]. L'évaluation, de ce fait, accorde beaucoup d'importance au style de l'écriture, le roman valant autant pour la capacité du thème à intéresser les adolescents – « c'est un leitmotiv, une façon de rentrer dans le monde des ados, par ce qui les préoccupe » – que pour le plaisir esthétique de ce qui est bien écrit, plaisir que la citation à haute voix permet de partager.

Le souci à la fois éthique et esthétique des parents désireux de faire lire à leurs enfants des ouvrages récents mais de qualité confère un grand intérêt à la discussion approfondie des mérites d'un ouvrage du point de vue de son genre. Ce type d'évaluation littéraire revient, en effet, à tenir compte de l'usager, en l'occurrence le parent acheteur – même si c'est l'enfant ou l'adolescent qui bénéficie de cet usage – et à être particulièrement attentif à ses attentes domestiques spécifiques en matière de consommation littéraire.

Le collectif de lecteurs n'est donc pas qu'un moyen de formation personnelle du lecteur. Il participe, en effet, au contrôle par chacun de la qualité de

39. Clotilde Ast, extrait du journal de bord (24 mars 2004).
40. *Nulle et grande gueule* de Joyce Carol Oates (publié chez Gallimard Jeunesse en 2002), très apprécié lors de sa discussion dans le groupe de Bazoncourt, a, par exemple, été réédité en Poche Folio au mois de juillet 2004. On trouve donc désormais cet ouvrage au rayon adulte.

ses achats. Il constitue, dans le sens spécifique donné par Michel Callon à ce terme, un dispositif de traduction[41]. Il conduit, d'un côté, un public local à s'intéresser à certains livres récents et à s'attacher à leur lecture. De l'autre, il aide certains ouvrages à être consommés par ce public. Dispositif de sélection du livre, il rend sa consommation désirable en permettant d'éprouver sa qualité. C'est de cette manière qu'il satisfait le désir du consommateur.

Groupe de lecture et achat de livres

Le principe marchand est celui d'acheter un livre désirable, et dont le prix correspond à une véritable valeur[42], ouvrage que l'on peut ranger, une fois lu, dans sa bibliothèque car il vaut la peine d'être conservé, ou prêté à d'autres, car il vaut le coup d'être lu. Par conséquent, il importe d'être attentif au prix du livre et d'avoir du recul lorsque l'on achète des ouvrages que l'on ne connaît pas.

Les membres des groupes de lecture ou les habitués d'un café littéraire sont, de ce point de vue, des acheteurs compétents. Tous acquièrent des livres en plus ou moins grande quantité, selon leurs moyens et leur capacité de stockage[43]. Mais l'achat d'un livre recouvre des conduites différentes, qui peuvent coexister chez le même individu.

La première répond au désir de posséder un livre qu'on aime. On achète alors à bon escient. On achète une valeur sûre, un ouvrage qu'on est sûr d'aimer puisqu'on l'a déjà lu, ce qui réduit à néant le risque d'erreur et garantit le plaisir qu'on aura à le relire :

---

41. Michel Callon propose un modèle d'analyse sociologique de la diffusion d'un objet scientifique ou culturel, considéré comme un travail de « traduction », c'est-à-dire de mobilisation des acteurs locaux visant à les intéresser et à les attacher, par un effort d'explication et de conviction, à l'objet que l'on vise à implanter localement. *Cf.* « Éléments pour une sociologie de la traduction. La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc », *L'Année sociologique*, 1986, nº 36, p. 170-207.

42. Sur la logique marchande comme moyen d'établir un juste rapport entre les personnes et les choses, *cf.* Luc Boltanski et Laurent Thévenot, *De la justification*, Paris, Gallimard, 1991.

43. Les personnes rencontrées lors de l'observation sont, dans leur majorité, soit des « acheteurs emprunteurs » (qui achètent plus qu'ils n'empruntent), soit, à l'inverse, des « emprunteurs acheteurs », pour reprendre les catégorisations proposées par François Rouet, « De la concurrence entre les pratiques d'emprunts et l'achat des livres : l'impossible simplicité », dans Bernadette Seibel, *Lire, faire lire : des usages de l'écrit aux politiques de l'écriture*, Paris, Le Monde Éditions, 1995, p. 189 à 224. Cette étude, précieuse en ce qu'elle permet de pondérer l'importance respective de l'achat et de l'emprunt dans la conduite littéraire, ne rend cependant pas compte de l'importance du prêt privé entre proches ou connaissances professionnelles.

> « Les livres neufs c'est trop cher, j'en achète que si je l'aime et que je veux le relire » (soudeur, 46 ans, Falck).

> « J'achète. Parfois on me les prête d'abord et ensuite je les achète. J'aime les avoir chez moi. Quand un livre me plaît, il faut qu'il soit à moi » (institutrice, 45 ans, Bazoncourt).

La seconde est celle d'un acheteur régulier, qui aime fréquenter les librairies, découvrir les dernières publications, parler avec le libraire. Cette conduite se distingue de l'emprunt de livres à une bibliothèque ou à un proche, par l'enjeu financier que constitue l'achat, là où l'emprunt ne fait courir que le risque d'une perte de temps. Et, de fait, la plupart des gens interrogés, même s'ils préfèrent acheter plutôt qu'emprunter, affirment le faire de moins en moins, principalement pour des raisons financières : « acheter des livres, c'est cher », argument qu'avancent surtout des gens qui ont peu de moyens ou ont déjà dépensé beaucoup d'argent en librairie :

> « Les romans j'en achète très peu car c'est très cher » (homme documentaliste, 45 ans, Falck).

> « J'achète en Poche, les autres sont un peu chers (sauf si je veux vraiment les avoir) » (femme au foyer, 50 ans, Creutzwald).

> « Je lis plutôt des livres de poche (pour des raisons financières), ce qui exclut un peu tout ce qui est nouveauté » (institutrice, 54 ans, Bazoncourt).

Autre facteur invoqué qui réduit considérablement le nombre des achats : le problème de place. En effet, au fil des ans, les livres achetés s'accumulent et la bibliothèque ne suit pas toujours. Certains font des tris réguliers mais le nombre d'achats diminue faute d'espace :

> « J'achète certains essais à la librairie de Forbach et des fois à la FNAC. Mais pas très souvent parce que je n'ai plus beaucoup de place. Je garde tous mes livres annotés de jeunesse par nostalgie » (homme documentaliste, 45 ans, Falck).

> « J'en ai acheté pendant vingt ans, j'étais au Grand Livre du Mois et à France Loisirs. Maintenant je ne sais plus où les mettre, alors une fois par an je vais chez le bouquiniste et j'en prends une vingtaine. Question de moyens, le bouquiniste, sinon il m'arrive de prendre un livre de poche à la FNAC ou en grande surface » (professeure de mathématiques, 50 ans, Falck).

> « Parfois j'achète un livre qui m'a plu au club, mais je suis limitée car je n'ai plus beaucoup de place. Alors j'élimine au fur et à mesure ceux qui me plaisent moins ou que je n'ai pas envie de relire, je les mets au vide-greniers » (femme au foyer, 64 ans, Bazoncourt).

Il est notable que la question marchande concerne toutes les personnes interrogées, indépendamment de leur statut socioprofessionnel. Qu'ils soient gros ou petits consommateurs, la cherté du livre entraîne des stratégies pour économiser sur le prix d'achat. Le choix de n'acheter que des Poche, l'achat en grande surface et la fréquentation du bouquiniste sont trois formes d'acquisition à prix réduit qui garantissent en même temps, dans les deux premiers cas, la « lisibilité » de l'ouvrage, le fait qu'il a su intéresser le grand public au-delà du cercle réduit de ses premiers acheteurs, l'équivalent du fameux taux d'audience d'un programme télévisuel. Dans la mesure où ces stratégies impliquent une limitation en choix, elles signifient un certain sacrifice, comme le fait de devoir attendre la publication en poche de nouveautés qu'on désirerait lire immédiatement. Les bibliothèques visent justement à compenser cela. Cependant, même si la plupart fréquentent au moins une bibliothèque, certains sont récalcitrants :

> « J'aime bien avoir les livres. Je les achète chez le libraire à Creutzwald ou bien chez Géronimo[44]. Je n'emprunte pas en bibliothèque, ce sont plutôt

44. Cette librairie de Metz est la seule à ne pas être librairie-papeterie.

des amis qui me prêtent des livres. Si j'avais une médiathèque peut-être, mais on est un peu loin ici » (agent SNCF, 42 ans, Falck).

« J'aime pas emprunter, je préfère les acheter, même en poche. En plus, à proximité de Falck, on a un bouquiniste. Je vais parfois à la FNAC, si je suis à Metz, ou en grande surface. Le bouquiniste est un ancien instituteur, il nous conseille bien » (ouvrière retraitée, 69 ans, Falck).

« Achats, je les achète dans les hypers Leclerc. C'est avantageux, un peu moins cher je crois. Mme K. m'en a prêté un mais il faut que je connaisse la personne pour emprunter un livre. J'aime pas la bibliothèque, on est trop lié » (employée de bureau à la retraite, 52 ans, Falck).

L'appropriation marchande du livre semble donc être, indépendamment du statut socioprofessionnel, une obligation *rituelle* pour les lecteurs confirmés, une condition du plaisir pris à la lecture, la dépense financière consentie renforçant la satisfaction de la prise de possession physique du récit que constitue la lecture. L'affaire, au sens de l'épreuve qui permet d'extirper de la masse indistincte des nouveaux livres offerts aux consommateurs la chose susceptible d'intéresser, est une dimension du plaisir qu'apporte l'incorporation d'un bon livre. De ce fait, le choix de l'endroit où on l'achète importe aussi rituellement, entre dans la construction de la satisfaction esthétique apportée par la lecture. Pour l'acheteur régulier, ce choix s'effectue sur la base de l'expérience du marché local du livre et du service rendu, ce qui le conduit souvent à s'émanciper de l'étiquetage sociologique. On peut observer de ce point de vue un décalage entre un pragmatisme d'habitué et un souci affirmé de défense de la « librairie », qui revient de fait à une défense du marché du livre. Affirmer sa préférence pour l'achat dans les vraies « librairies » plutôt que dans les supermarchés, voire sa volonté de boycotter les grandes surfaces, ne signifie pas restreindre pour autant la palette de ses choix. Dans la mesure où le mot « librairie » définit, en effet, le lieu où l'on réalise son désir d'acheter, il désigne aussi bien la petite librairie, la FNAC, que le rayon livres d'une grande surface dès lors que ces commerces offrent un choix conséquent. Comme le montrent les entretiens, on pourra alors, selon les situations, considérer la FNAC comme

le « supermarché du livre » ou, au contraire, comme une « librairie », réduire Leclerc à une grande surface ou prendre en compte l'« espace culturel » qu'il renferme, ces oppositions n'interdisant pas d'aller là où l'on trouve le meilleur choix. Ce sont les gens plus jeunes, encore en activité et exerçant des professions intellectuelles qui valorisent le plus ce jeu de la concurrence (tout en fixant des limites, la « paresse », à une pratique coûteuse en temps et en déplacement), les personnes plus âgées privilégiant plutôt la qualité d'un accueil qui leur permet de faire leur choix en toute tranquillité :

> « J'achète de moins en moins à Creutzwald, le Leclerc étant envahi par la littérature de gare. Je vais à Metz chez Géronimo ou parfois sur Internet à la FNAC » (animateur de Falck, 48 ans, professeur d'histoire).
>
> « Je fais beaucoup d'achats à la FNAC et à l'espace culturel du Leclerc, quoique j'aie tendance à plus le boycotter maintenant au profit des librairies. Je vais chez Géronimo » (animatrice de Falck, 55 ans, documentaliste).
>
> « J'achète à la FNAC, le supermarché du livre, quand je suis paresseuse. Sinon je vais chez Géronimo ou chez le bouquiniste, Le Seuil du Jardin. Je vais aussi de temps en temps chez Lire et Chiner à Colmar, c'est une super librairie » (animatrice de Bazoncourt, professeure de religion, 52 ans).
>
> « J'achète à la FNAC quand mon petit-fils m'emmène à Metz, ou bien je commande au Leclerc. Je vais au Leclerc quand je sais quel livre acheter car c'est très serré, on ne peut pas choisir un livre alors qu'à la FNAC c'est plus facile, c'est moins serré » (secrétaire retraitée, 75 ans, Falck).
>
> « Des achats, j'en fais de moins en moins car je n'ai pas le temps de lire autant avec la bibliothèque. Je vais plutôt dans les grandes surfaces. J'adore le Virgin, très bon contact avec les vendeurs, ils sont fort sympathiques. Even, c'est froid. Avant le Virgin, j'allais plus à la FNAC » (femme contrôleur du Trésor à la retraite, 67 ans, Bazoncourt).

Dans ce rapport marchand à la lecture, le groupe de lecture vient se positionner comme un soutien ou une alternative. D'une part, pour les gens qui

ne peuvent pas se permettre d'acheter beaucoup de livres, le groupe permet d'effectuer un repérage et d'être plus efficace dans ses achats :

> « Je suis les conseils du groupe. C'était un moyen pour moi parce que je me sentais brimée dans les FNAC de ne pas savoir quoi acheter. Je n'osais pas acheter (parce que c'est cher) et j'avais envie qu'on m'apporte d'autres auteurs » (femme fleuriste, 44 ans, Bazoncourt).

D'autre part, pour les gens qui ne fréquentent pas les bibliothèques, le groupe permet de développer des rapports privilégiés avec d'autres lecteurs et de constituer un réseau parallèle d'échanges :

> « Je fais des achats parce qu'aller dans les bibliothèques, ce n'est pas facile au niveau des horaires. Je viens plutôt à Metz ; je fonctionne au coup de cœur. Je vais chez Géronimo ou alors à la FNAC. Je chine et j'achète au coup de cœur ou pour le club de lecture. Parfois on m'en prête par l'intermédiaire du club de lecture, ou une amie, mais avant le club, je ne faisais quasi que des achats » (institutrice, 54 ans, Bazoncourt).

Le groupe de Creutzwald nous confronte, quant à lui, à un troisième cas de figure car le groupe est directement lié à la bibliothèque publique dans laquelle il se réunit. Le groupe apporte à ses membres la possibilité d'intégrer les acquisitions de la bibliothèque à leur consommation personnelle, d'élargir ainsi leur capacité d'achat. Les membres du groupe (qui achètent régulièrement leurs livres) peuvent, en effet, en acheter indirectement par le biais de la bibliothèque puisqu'elles y déposent régulièrement des listes de livres à acquérir. C'est donc comme si le club de lecture représentait une association de consommateurs permettant de contrôler le service rendu par un équipement public et de le mettre au service du désir d'achat de ses membres.

Dans les trois cas, le groupe est un réseau de personnes qui constitue une ressource marchande, indirecte lorsqu'il s'agit de conseils utiles à l'achat et d'une liste d'ouvrages qu'il serait judicieux que la bibliothèque publique acquière, et directe dès lors qu'il fait circuler entre ses membres des livres achetés par certains d'entre eux ou par la bibliothèque publique.

Comme on l'a constaté au détour de certains entretiens, Internet est une ressource également mobilisée par des membres de ces groupes pour tirer le meilleur profit possible du marché. Avec le développement d'Internet, des sites de vente en ligne et des groupes virtuels, on assiste, en effet, au développement de l'échange littéraire par l'intermédiaire de la numérisation de l'écriture et de l'image. Quelle place cet échange prend-il dans la sociabilité littéraire locale ?

Amour du livre et rapport au numérique

De façon prévisible, le rôle d'Internet dans la sociabilité littéraire locale est d'autant plus limité que les personnes sont âgées et n'ont pas bénéficié d'une initiation professionnelle ou bien familiale, par l'intermédiaire de leurs enfants. Ce qui le restreint également, c'est l'inadéquation qui existe entre un échange numérique et un échange littéraire « incarné » apportant à ses participants le sentiment de s'intégrer à une communauté esthétique. Si le fait d'appartenir à un réseau d'échange littéraire de proximité, réseau de voisinage ou réseau professionnel, facilite l'équipement et l'usage individuel d'Internet pour satisfaire sa passion littéraire, Internet ne constitue pas, en ce sens, une menace pour la sociabilité littéraire de proximité, mais un moyen de la renforcer.

À Creutzwald, qui fonctionne, on l'a vu, comme un groupe de personnes du troisième âge, une seule personne dispose d'Internet, la plus jeune du groupe (50 ans). Une autre dame aimerait l'avoir – « J'aimerais bien, ça me manque. Qui sait, peut-être qu'un jour… » – et elle n'a « que » 58 ans. D'ailleurs une des autres dames, bien plus âgée (72 ans), lui fait remarquer : « Moi, Internet c'est du chinois ! Oui, vous êtes encore jeune. »

D'autres encore se trouvent « trop vieilles pour s'y mettre », bien qu'elles aient une maîtrise professionnelle de la dactylographie :

> « Je dis toujours : si j'avais dix ans de moins, j'en prendrais un, mais maintenant c'est trop tard » (secrétaire retraitée, 78 ans).

> « On a déjà du mal avec les portables… peut-être avec quinze ans de moins » (femme au foyer, 75 ans).

De par son rôle dans la préparation des réunions, l'animatrice de Creutzwald, bien que très âgée, est plus sensible à l'utilité d'Internet. Elle en est familière, même si elle ne sait pas s'en servir, car son fils, qui vit chez elle, est équipé et elle lui demande parfois de faire des recherches :

> « Je trouve ça très intéressant. Une fois je cherchais des livres d'un auteur et je n'arrivais pas à trouver. J'ai demandé à mon fils… hé bien ! il m'a sorti toute une liste. Il faudrait que je m'y mette… »

Du fait de leur âge, la plupart des membres du groupe n'ont pas intégré Internet à leur conduite de consommation littéraire. Mme B., la plus jeune, qui a suivi à Creutzwald un cours pour débutants afin d'apprendre à se servir d'Internet, l'utilise cependant couramment, en priorité pour des recherches sur les auteurs et les nouveautés littéraires. Elle se sert du moteur de recherche Google pour cet usage dans lequel Internet fait fonction de dictionnaire. Elle fréquente le site amazon.fr mais n'a jamais fait d'achats en ligne. Elle visite aussi les sites qui sont indiqués sur les revues ou magazines, mais ne les fréquente pas régulièrement.

Dans les autres collectifs, la pratique d'Internet est beaucoup plus généralisée car la population est plus jeune. À Bazoncourt, la moitié du groupe possède Internet à la maison et en fait un usage privé : ce sont les femmes les plus jeunes, celles encore en activité. À Falck, environ les deux tiers des gens interviewés disposent d'une connexion. Ceux qui n'en ont pas, là encore, sont les plus âgés ou les personnes aux revenus modestes. Le fait de vivre en milieu rural ne semble donc pas avoir d'incidence sur la décision malgré l'absence d'accès au haut débit à certains endroits. En revanche, le prix de l'abonnement à Internet constitue parfois un facteur d'exclusion, du fait de l'investissement financier que représente l'achat de l'ordinateur :

> « Ma fille, je crois qu'elle a un ordinateur mais je ne sais pas m'en servir. Peut-être que si j'avais un ordinateur, je m'y mettrais, mais c'est vraiment trop cher » (employée de bureau à la retraite, 52 ans).

L'activité professionnelle, outre l'âge, semble donc avoir une influence. On note, en effet, que la quasi-totalité des personnes encore en activité

pratiquent Internet, alors que presque toutes les personnes à la retraite ne possèdent pas d'ordinateur et n'ont pas de pratique d'Internet. Cette observation confirme le processus de normalisation de l'usage d'Internet.

Cependant, cette normalisation concerne surtout, dans tous les groupes observés, l'utilisation d'Internet comme un moyen de correspondance, un outil de recherche d'informations et un moyen d'achat à distance.

Le mél

La pratique du mél semble la plus uniformément répandue, sans doute du fait de son caractère « naturel », cet usage d'Internet ne requérant, le cas échéant, que l'apprentissage de l'utilisation du clavier et constituant un geste parfaitement équivalent à celui de l'entretien d'une correspondance manuscrite, la quasi-immédiateté de la délivrance en plus. Les mêmes règles s'appliquent, de fait, à la gestion du courrier électronique et à la correspondance écrite, la rapidité de la délivrance n'entraînant pas, par exemple, l'obligation de répondre rapidement. Des différences significatives, en revanche, apparaissent dans l'utilisation des possibilités d'information et de documentation offertes par Internet.

La recherche d'informations

Si l'usage de Google semble, comme l'utilisation du mél, une pratique familière – même si elle n'est pas nécessairement régulière – pour l'ensemble des personnes interrogées, très peu d'entre elles font un usage intensif et systématique d'Internet pour rechercher des informations. Une seule des personnes rencontrées est abonnée à une liste de diffusion et, qui plus est, dans le cadre de son activité professionnelle :

> « Et puis je suis abonnée à une liste de diffusion dont seuls sont membres des documentalistes : c'est une liste académique qui s'appelle Infodoc, on reçoit des infos sur la lecture, les concours… On peut aussi envoyer un message à toute la liste pour avoir des infos sur un bouquin ou si on a des questions d'ordre administratif. Je suis aussi sur une autre liste, nationale mais il y a plus de messages, c'est trop, je ne les regarde même plus » (femme documentaliste, 48 ans, Bazoncourt).

De fait, le niveau d'usage documentaire d'Internet dépend prioritairement de l'activité professionnelle. Outre l'utilisation de Google, les trois seules personnes qui fréquentent régulièrement des sites de lecture sont trois documentalistes. Deux d'entre elles, de plus, ne consultent que les sites de littérature jeunesse, en relation avec leurs préoccupations professionnelles :

> « À la maison c'est surtout utilitaire : les courriels, la recherche d'informations sur les spectacles, la SNCF…, au travail je vais sur des sites de littérature jeunesse : ricochet, citrouille, lamarmitte » (femme documentaliste, 48 ans, Bazoncourt).

> « Je ne fréquente pas de sites littéraires à la maison mais pour le travail beaucoup de sites de littérature jeunesse : lecafepedagogique.com ou litteraturejeunesse.com, des noms comme ça. Je fais aussi beaucoup de recherches sur Google » (homme documentaliste, 48 ans, Falck).

Dans ce contexte, Mme K., l'animatrice du café littéraire de Falck, se distingue par l'intensité et la valeur personnelle qu'elle attribue à son usage d'Internet. Elle visite régulièrement ses sites littéraires « favoris » et en explore d'autres. Son discours témoigne de son souci de suivre l'actualité littéraire en général, en rapport direct avec sa fonction d'animation du groupe de Falck :

> « Je vais pas mal sur les sites littéraires mais je ne pourrais pas vous dire les titres. Je sais qu'il y a le site de la revue *Lire*. Puis, quand je tombe sur un site qui me plaît, je le mets dans les favoris, donc je n'ai pas besoin de le rechercher. Il y en a pas mal qui étaient en lien sous la rubrique "livres" sur le site de France Culture » (animatrice de Falck, documentaliste, 55 ans).

Aucun membre des trois groupes observés ne déclare participer à des groupes de lecture en ligne, ni même fréquenter des forums de discussion, à l'exception d'une seule personne. Celle-ci ne le fait pas, du reste, au titre de son activité de lecture, mais en raison de son intérêt pour le patchwork. Elle participe à un groupe de patchwork, à Falck, et s'est inscrite dans ce cadre à trois groupes français (*quiltenfrance, broderiemachine et broderieauruban*) et à un groupe anglais :

> « Je reçois des messages tous les jours. On fait des échanges sur des livres qui viennent de sortir (sur le patchwork), on se donne des adresses : par exemple, je suis allée à Paris et j'ai envoyé un message au groupe et il y en a qui m'ont indiqué telle mercerie ou tel magasin et ainsi j'ai pu me faire un parcours. Et puis ce sont des rencontres avec des gens que je ne connais que virtuellement » (professeure de mathématiques, 50 ans, Falck).

Il s'agit d'un cas de sociabilité littéraire numérique puisque des livres sont discutés, des conseils de lectures et des adresses de librairies sont échangés, mais pour satisfaire un autre plaisir que celui procuré par le livre. Son intérêt tient particulièrement au fait que l'on ne trouve pas, chez la personne interrogée, l'idée d'utiliser Internet pour cultiver sa passion de la littérature, alors qu'elle le fait pour le patchwork.

D'ailleurs, l'idée d'utiliser Internet dans ce sens déplaît, lorsqu'elle est évoquée, à la plupart des membres des groupes. Le fait que la communication écrite fait disparaître la facilité propre à l'échange en face à face est l'argument qui surgit spontanément :

> « J'ai du mal avec les forums, a priori ça ne m'intéresse pas, je préfère parler avec les gens en face » (animateur de Falck).

Pour tous les participants d'un groupe de lecture, l'obligation d'en passer par l'écriture exclut la possibilité d'assimiler l'échange par Internet à la sociabilité vécue du groupe de lecture car disparaît alors le rapport physique aux autres et aux livres qui fait tout l'intérêt de la communication au sein du groupe de lecture :

> « Je n'ai pas encore ressenti le besoin d'un groupe de lecture numérique ; je crois que c'est une question de support » (professeure de mathématiques, 50 ans, Falck).

Ce refus ne renvoie pas cependant à la perception d'une antinomie, mais à l'affirmation d'un plaisir supérieur du groupe de lecture offline, qui permet de « voir des gens », alors que le groupe de lecture online ne nous confronte qu'à leur écriture. De ce point de vue, le groupe de lecture virtuel est plus

contraignant – il oblige à écrire – et moins attrayant – on reste seul devant la machine – que le groupe réel. On retrouve cette différenciation dans les jugements sur l'achat en ligne.

L'achat en ligne

L'achat en ligne est critiqué par de nombreux membres de groupes de lecture qui voient dans ce comportement une attitude contraire au rapport marchand.

D'une part, en effet, l'achat en ligne supprime la rencontre avec le vendeur, la négociation en tête à tête qui garantit son intérêt, grâce à la prise en compte par le vendeur du désir effectif[45], service que ne peut rendre Internet :

> « J'aime tailler le bout de gras avec le libraire. Avoir des contacts avec des humains. Même dans les banques, il y a de moins en moins d'humains, on est obligé d'aller aux machines » (institutrice, 45 ans, Bazoncourt).
> « Non j'aime bien aller dans les boutiques, même si j'avais une connexion internet performante, je ne crois pas que j'achèterais en ligne » (employé SNCF, 42 ans, Falck).

D'autre part, pour tous ceux qui n'en ont pas fait l'expérience, la librairie virtuelle ne se prête apparemment pas à l'achat d'impulsion, favorisé par la flânerie dans les rayons des librairies. Ils ignorent, ce faisant, les modes de visualisation et les liens imaginés par les librairies en ligne pour encourager ce type d'achat. Il leur semble donc qu'Internet impose la nécessité d'un calcul rationnel, qui supprime la possibilité de choisir au hasard, de se laisser surprendre, d'agir sous le coup de l'inspiration.

> « Pour moi, c'est facile de me déplacer dans un magasin. Je préfère acheter au feeling plutôt que de le faire par thème. J'ai l'impression que ça me guiderait, il faut qu'il y ait un fil conducteur sur Internet. Ça empêche

45. Luc Boltanski et Laurent Thévenot, *De la justification*, *op. cit.*, p. 251. La transaction entre le vendeur et l'acheteur « permet de prendre en compte la réalité du désir de l'acheteur pour l'objet […]. Être dans une affaire qui se tient exige des personnes qui se rencontrent souvent face à face pour négocier en tête à tête, loin de l'influence des autres ».

la spontanéité. Je flâne pas pareil » (chargée de mission en formation professionnelle, 35 ans, Falck).

La valorisation du rapport physique, tactile, à l'objet livre fait partie de cette conduite inspirée qui interdit de concevoir, au-delà de l'achat en ligne, l'usage du livre virtuel, qu'il s'agisse du e-book ou du livre téléchargé. Dans ce cas, l'ordinateur est assimilé à un objet technique, une machine de travail (au sens étymologique de souffrance) qui se substitue au livre qu'on tient en main et dont le seul contact physique et visuel est source de plaisir. De ce point de vue, la numérisation dénature l'échange marchand car elle propose un ersatz en lieu et place du produit authentique :

> « J'ai travaillé toute ma vie sur un ordi… et puis j'ai besoin de toucher le papier. Je vais vous dire, pour être tout à fait honnête, j'adore Actes Sud. J'aime toucher le papier, la texture. J'en ai à la maison, même si je pouvais les trouver à la bibliothèque. J'ai aussi des vieux livres, par exemple certains de Jean Robinet (qui fait encore des chroniques dans le *Réplo*), qu'il fallait ouvrir soi-même vous savez. J'adore aussi le papier bible » (femme au foyer, 54 ans, Falck).

> « L'écran, c'est froid, j'ai besoin du papier. L'écran c'est un outil de travail (pendant un temps j'étais photocomposeuse, je tapais des textes), un livre c'est du loisir » (femme fleuriste, 44 ans, Bazoncourt).

Ou, plus simplement, la lecture sur Internet ne permet pas de prendre la juste mesure de la qualité marchande du livre :

> « Non, j'ai besoin du papier, je préfère le lire et me l'approprier. À la limite je pourrais lire un extrait et puis après je l'achète. Même les longs textes je les imprime pour les lire, je ne suis pas à l'aise à l'écran. J'aime avoir un crayon en main quand je lis (sauf les beaux livres, ceux-là je ne les annote pas) » (professeure de mathématiques, 50 ans, Falck).

Ces critiques n'empêchent pas certains membres des groupes de lecture d'effectuer régulièrement des achats en ligne. On constate incontestable-

ment un phénomène de normalisation de cette pratique. Si quelques rares personnes s'interdisent encore l'achat en ligne pour des raisons de sécurité bancaire, tous ceux qui achètent en ligne occasionnellement ou régulièrement – à peu près une personne connectée sur deux – ont intégré la librairie virtuelle comme une librairie supplémentaire et complémentaire du libraire de la localité, « dont ils ne pourraient de toute façon pas se passer ».

Les caractéristiques de l'achat en ligne sont, en effet, spécifiques. Il s'agit d'acheter des ouvrages que l'on ne peut identifier que par le Net ou qui ne sont pas accessibles ailleurs :

> « Oui, j'achète des livres rares. Par exemple, j'ai trouvé le premier bouquin écrit par un Juif sur Jésus (Joseph Klausner, *Jésus de Nazareth*) » (animatrice, 40 ans, Bazoncourt).

Il peut aussi être question de réaliser des achats précis, dans lesquels le livre à acheter est parfaitement identifié à l'avance, et où l'acquisition par Internet représente un gain d'argent ou de temps :

> « Oui, quand je n'ai pas envie de me déplacer ou que c'est un bouquin trop précis. J'en ai déjà acheté entre trente et cinquante comme ça. Sinon, je préfère aller dans une librairie. Je sais qu'il existe d'autres librairies en ligne mais je n'en ai pas besoin, le site de la FNAC est bien fait » (animateur, Falck).

Le caractère technique de l'ouvrage – il s'agit d'un ouvrage qui n'est distribué que dans des librairies spécialisées, donc difficile d'accès pour quiconque vit en province –, justifie fréquemment l'achat en ligne :

> « Oui, si par exemple on ne trouve pas un livre à la FNAC mais qu'on sait qu'il existe. Mais c'est très spécifique, ce sont des livres techniques sur l'art ou les photos. C'est arrivé plusieurs fois mais je ne pourrais pas vous dire quoi. Je crois qu'on en a commandé un en Suisse. Je ne connais pas les librairies en ligne » (femme au foyer, 54 ans, Falck).

> « J'ai acheté quelques livres en ligne mais uniquement pour les livres de patchwork. J'en ai acheté quelques-uns sur alapage.com ou amazon.com.

C'est quelqu'un qui me l'a indiqué grâce au groupe de patchwork, sur un forum » (professeure de mathématiques, 50 ans, Falck).

Mais l'achat en ligne peut également être motivé par le désir d'entrer en possession d'un livre qui vient de sortir et dont on anticipe le plaisir que sa lecture va procurer :

> « Je fais quelques achats en ligne quand c'est impulsif, mais c'est cher, alors pas trop. Par exemple, après *La Jeune Fille à la perle* de Tracy Chevalier, j'ai acheté *Le Récital des anges*. Quand je veux un livre tout de suite et que je ne veux pas courir jusqu'à Metz, je me le fais envoyer, mais je veux garder un rapport au libraire[46] » (animatrice Falck).

L'achat en ligne, comme l'atteste son utilisation par un public que son âge éloigne d'une incorporation profonde d'Internet à sa vie quotidienne, est une pratique qui se stabilise comme un segment du marché du livre. Les noms de sites les plus cités par les membres des groupes de lecture – alapage.com, chapitre.com, lafnac.com, amazon.fr – sont aujourd'hui des noms familiers pour les consommateurs.

C'est l'indicateur de nouvelles habitudes de consommation culturelle rendues possibles par Internet qui permet de combiner dans le même espace, en comparant les prix, l'achat de produits culturels à moindre coût, et l'obtention et la consultation gratuites, à l'aide du moteur de recherche Google, d'informations sur ces produits et des instruments de mesure de leur qualité.

On observe l'émergence de ces nouvelles habitudes dans les collectifs de lecteurs mosellans. Ils contribuent eux-mêmes à la normalisation d'Internet, les plus jeunes l'utilisant comme un moyen d'information et de publicité pour les réunions du groupe.

---

46. Cette personne est cliente de nombreuses librairies en ligne : alapage.com, fnac.com, la-breche.com. De façon cohérente, elle fréquente de nombreuses revues littéraires : avoir-alire.com (critiques, informations), terresdecrivains.com (balades, voyages, maisons d'écrivains).

Le site associatif

De façon cohérente avec la formule associative, l'âge et l'activité professionnelle de leurs membres fondateurs, la modicité du coût et la facilité de création d'un site pour une personne expérimentée, la plupart des cafés littéraires se dotent d'un site.

Les deux cafés littéraires observés promeuvent leur activité sur Internet. Le café littéraire de Falck possède une rubrique dans le cadre du site de Falckoisd'neuf, l'association qui assure son organisation. Ouvert en 2002, le site n'a pas été actualisé depuis, en raison, sans doute, du manque d'efficacité reconnu à ce mode de communication local.

Depuis 2003, le café littéraire de Metz possède, lui aussi, une adresse électronique et un site internet. Créé par « un ami » de l'association, qui en assure le fonctionnement, le site est régulièrement mis à jour. Il est pour le moment purement informatif : programme des séances à venir, archives, informations sur les invités.

> « C'est un moyen pour nous d'essayer de toucher de nouveaux publics, plus jeunes, de faire venir de nouveaux adhérents, qui ne viennent habituellement que parce qu'ils ont lu les annonces dans le journal ou par le bouche-à-oreille des réseaux d'amis » (J.-L. F. d'A.).

Selon Jean-Luc F. d'A., en effet, le « réseau d'habitués » du café littéraire ne possède que rarement le genre d'équipement requis pour Internet : il « n'est pas familier avec ce genre de pratique. S'ils viennent ici, c'est pour partager de vive voix leur goût pour la culture, leurs émotions, etc. » Le site vient de passer son millième visiteur, et s'est avéré souvent utile pour « les personnes de la région qui voulaient obtenir des renseignements sur l'association, qu'elles ne connaissaient pas encore mais dont elles avaient entendu parler[47] ». Les contacts réalisés par son intermédiaire avec des personnes étrangères à la région restent rares :

47. Jean-Luc F. d'A. dans *La lettre de Pégase*, n° 25 (juin 2003).

> « Nous avons eu néanmoins deux contacts, l'un avec un auteur canadien qui avait fait une thèse sur Philippe de Vigneulles, l'autre avec un Polonais qui nous a demandé de lui envoyer un exemplaire de la revue *Pégase* car il est collectionneur. »

La page qui permet aux visiteurs du site ou du café littéraire de poser des questions ou de formuler un commentaire n'a donné lieu, pour le moment, à aucune réaction. Malgré les efforts de modernisation de ses animateurs, donc, l'échange littéraire reste confiné dans le lieu physique du café où se déroulent les séances.

Ce constat nous permet de préciser les conditions de l'articulation de la sociabilité littéraire locale et de la sociabilité numérique.

Sociabilité littéraire locale et sociabilité numérique

En dépit d'un taux d'équipement important et d'un usage fréquent, chez certains, des services littéraires proposés par Internet, on remarque que, pour les membres des collectifs de lecteurs observés, la conversation littéraire est clairement séparée du réseau, comme si Internet ne pouvait servir qu'à la recherche d'information à l'achat, mais pas à la discussion.

Les conditions de l'observation ne sont pas étrangères à ce constat. Face à l'observateur, les membres des groupes de lecture mosellans se rejoignent, en effet, pour promouvoir la qualité de la sociabilité littéraire locale, valorisant le rôle fondamental qu'y joue la présence physique et le prix qu'elle confère à l'échange.

C'est une histoire collective, une intimité conquise entre des étrangers, qui se sont investis pour faire exister un lieu de sociabilité où ils se sentent bien, une communauté affective qu'ils mettent en balance avec la facilité et la pauvreté immédiate d'un échange à distance anonyme et éphémère. L'exercice intellectuel de la comparaison offre de plus l'occasion aux personnes interrogées d'éprouver par la pensée l'importance de l'« expérience de l'œil » dans la conversation et le problème que pose la numérisation, dès lors qu'elle prive de ses moyens ordinaires pour décrypter les émotions de la personne qui parle de ce qu'elle aime.

La réticence à l'égard de la sociabilité numérique est, de ce point de vue,

cohérente avec la valorisation du corps à corps inhérente à la culture artistique contemporaine. L'importance accordée à la présentation par l'auteur de son livre dans la construction de l'événement littéraire local répond à celle que l'on accorde de nos jours à une certaine familiarité avec l'auteur dans l'évaluation de la fiction littéraire ou cinématographique :

> « C'est comme au cinéma, pour moi c'est les films d'auteur, il faut que le metteur en scène me convienne » (contrôleure du Trésor retraitée, 67 ans, Bazoncourt).

Mais le désir de faire exister un espace public, d'échapper au repli sur soi conjugal ou familial, pousse également à mettre à distance une forme de sociabilité littéraire qui nous attacherait encore plus au domicile, et nous priverait du plaisir de rencontrer des personnes en même temps que des livres. Du même coup, l'ordinateur, quand il n'est pas assimilé à un outil de travail, est souvent comparé, par contraste avec la sociabilité littéraire locale, à la télévision, la télévision qui détourne de la lecture, qui divertit au sens étymologique du terme et dont il faut se méfier car elle est chronophage et nous enferme au logis :

> « On n'est pas équipés, heureusement parce qu'on perd déjà beaucoup de temps avec la télé… » (femme au foyer, 64 ans, Bazoncourt).

La sociabilité numérique se voit attribuer, dans cette démonstration, la fatalité inhérente à l'espace domestique de désacralisation de l'objet culturel.

Inversement, le fait de participer à un lieu extérieur à l'espace domestique, et séparé de lui, un lieu où le rapport au livre est ritualisé et la lecture personnelle prise au sérieux, apparaît comme une réhabilitation conjointe de la personne et du livre. Cette affirmation corrobore le fait que le livre, à l'instar du cinéma, nous parle et nous pousse à parler, à échanger, à entrer dans l'espace public. Alors que des objets comme une télévision ou un ordinateur sont des équipements domestiques qui nous séparent des autres et produisent des événements superficiels, le livre et le film sont, selon cette distinction, des choses productrices d'émotions authentiques et qui contribuent à notre développement personnel :

> « La télé, c'est épidermique, ça ne rentre pas sous la surface de la peau, alors que la lecture c'est bien plus profond. C'est actif et intérieur. Le cinéma, c'est pareil » (animatrice, Bazoncourt).

La mise en tension de la sociabilité numérique et de la sociabilité littéraire authentique promeut ainsi la sortie hors du foyer qui confère à l'échange sa valeur en même temps que la satisfaction esthétique que procure la conversation en face à face. Elle valorise le plaisir procuré par l'expérience du groupe de lecture, en soulignant son efficacité esthétique sur le public. Ce discours militant méconnaît, ce faisant, la possibilité qu'offre Internet de sortir du foyer, pour ceux qui en sont prisonniers physiquement ou socialement, et les moyens d'esthétisation de l'échange et d'implication émotionnelle du destinataire que le réseau met à disposition des usagers. Elle méconnaît également le moyen de promotion qu'offre Internet, et que les organisateurs des cafés littéraires eux-mêmes s'efforcent d'utiliser, afin d'établir une communication avec ceux qui, bien que proches, restent extérieurs à leur réseau de sociabilité locale, et avec ceux qui, bien qu'éloignés, désirent s'y relier. C'est cette sociabilité littéraire indirecte, mais réelle, qu'autorise Internet qu'il convient maintenant d'étudier.

Dans cet échange sur Internet, comme on va le voir, l'implication émotionnelle du lecteur permet d'attester, comme dans la conversation en face à face, l'efficacité esthétique du livre. L'échange est alors l'occasion d'éprouver l'esprit de coopération dont font preuve les participants, en injectant de façon incessante des objets littéraires dans la conversation, en s'imposant de se traduire réciproquement ce qu'ils ont ressenti à leur lecture, et en se mettant d'accord sur le lien de parenté physique qui les unit à chaque objet qu'ils visitent. Son propre corps devient alors, pour chacun, un indicateur de la valeur esthétique de l'objet de la discussion en même temps que de la grandeur culturelle du groupe que la conversation fait exister[46], et l'exhi-

46. Jean-Marc Leveratto, *Introduction à l'anthropologie du spectacle,* Paris, La Dispute, 2006.

bition à autrui de son intimité trouve sa justification dans son exemplarité pour le public.

C'est dire que l'observation des échanges littéraires sur Internet permet de réintroduire dans l'analyse sociologique tout à la fois la signification personnelle de l'expérience littéraire et la visée éthique de la communication esthétique, qui interdisent de réduire la littérature à une affaire de professionnels.

Chapitre III. Sociabilité littéraire et communication numérique

L'observation sociologique de la communication numérique pose un problème d'angle d'attaque : selon qu'il privilégie la singularité technique de l'échange ou l'appartenance sociale de l'usager, le sociologue propose une vision différente d'Internet. Perçu, dans le premier cas, comme le support d'un nouveau type d'échange social et de rapport à autrui, Internet sera, dans le second cas, traité comme un simple équipement technique, utilisable ou non par les individus, selon les ressources sociales et culturelles dont ils disposent.

Étudier la sociabilité littéraire sur Internet consiste, en ce sens, à passer de l'étude de la « communauté virtuelle » *per se* à l'observation de la « sociabilité de réseau [1] », à voir comment celle-ci s'articule avec les formes de sociabilité déjà existantes ou bien les concurrence. Internet est un instrument de « fabrication de réseaux [2] ». Nous voulons l'appréhender comme un équipement de sociabilité littéraire et étudier de quelle manière la Toile rapproche les personnes et comment les personnes utilisent ce pouvoir de rapprochement pour entretenir des liens déjà existants, ou nouer de nouveaux liens, à travers des *événements de sociabilité littéraire*.

De ce point de vue, Internet constitue en effet tout autant un *équipement culturel*, puisqu'il est un moyen de discuter de livres choisis avec des personnes qui les connaissent, un *équipement de sociabilité*, puisqu'il permet de « sympathiser », d'éprouver une commune sensibilité avec les personnes rencontrées, qu'une *occasion de parler en son nom propre*, un instrument de mise à l'épreuve de sa propre identité.

Il est, en effet, tout autant le moyen d'incorporer un lien que de le rendre public. Le dispositif sociotechnique d'Internet n'apporte pas seulement un degré d'interactivité plus fort entre l'acteur et le spectateur que la télévision ; il autorise aussi une réversibilité technique de l'acteur et du spectateur. Il ne permet pas seulement de recevoir des messages littéraires, mais également d'en produire soi-même, de représenter individuellement ou collectivement

1. Andreas Wittel, « Toward a network sociality », *Theory, Culture and Society*, 2001, vol. 18, nº 6, p. 51-76.
2. *Ibid.*

son opinion sur un livre, de s'exprimer en personne et de faire reconnaître sa compétence culturelle. L'observation de la sociabilité littéraire sur Internet confirme l'importance, pour les individus, de cette réversibilité.

Internet, innovation technique et sociabilité littéraire

La sociologie de l'interaction est l'outil privilégié d'analyse de la sociabilité littéraire sur Internet. Elle nous fournit à la fois les catégories d'observation ethnographique de la conversation en public – cet « objet fluctuant et souvent évanescent qui se signale par des arrivées et s'efface au moment du départ des participants[3] » – et les outils d'interprétation de ce qui se passe, en fonction des relations structurelles, des rapports catégoriels et des positions personnelles dont la conversation est l'occasion[4].

Dans le vocabulaire de cette sociologie, Internet constitue un nouveau cadre de l'expérience, c'est-à-dire une forme inédite d'organisation collective de l'expérience[5]. La participation à ce nouveau cadre d'échange social impose la remodalisation[6] d'activités de communication qui se déroulaient dans des cadres de coprésence physique, qu'il s'agisse de la conversation littéraire dans les lieux privés, dans les lieux publics ou dans les lieux marchands.

Cette remodalisation suppose une initiation technique, et un effort de mobilisation de soi qui est fonction de l'intensité et de la qualité de l'échange littéraire que l'on désire développer. Comme on l'a vu précédemment, la

3. Erving Goffman, *Façons de parler*, Paris, Éditions de Minuit, 1981.
4. Geneviève-Dominique de Salins (*Une introduction à l'ethnographie de la communication*, Paris, Didier, 1982) rappelle ainsi la nécessité de distinguer, dans l'observation des situations d'échange, « les relations *structurelles* (c'est-à-dire les relations symétriques entre participants de même statut et les relations asymétriques entre participants de statuts différents) des relations *catégorielles* (qui tiennent compte du sexe, de l'âge, des fonctions des participants) et des relations *personnelles* observées en contexte » (p. 14).
5. Erving Goffman, *Les Cadres de l'expérience*, Paris, Éditions de Minuit, 1982. Le terme de « cadres » désigne, dans une interaction sociale, les « principes d'organisation qui structurent les événements – du moins ceux qui ont un caractère social – et notre propre engagement subjectif » (p. 19).
6. La modalisation désigne, selon *Les Cadres de l'expérience*, le « processus de transcription » d'une activité qui la fait passer d'un cadre à un autre, par exemple le match et le match télévisé ou la réunion et son compte rendu. Le mode désigne « l'ensemble des conventions par lesquelles une activité donnée, déjà pourvue de sens par l'application d'un cadre primaire se transforme en une autre activité qui prend la première pour modèle, mais que les participants considèrent comme sensiblement différente ». La conversation sur Internet, dans les termes de Goffman, représente précisément la remodalisation d'une conversation littéraire en face à face (p. 52-53).

recherche d'information et l'achat de livres récents ou rares par Internet sont des conduites faciles à intégrer, y compris par un public âgé et inexpérimenté, du fait de leur continuité avec des gestes familiers : « se renseigner » sur l'actualité culturelle (par le bouche-à-oreille et la lecture de journaux) et « commander » ce qui m'intéresse particulièrement (la vente par correspondance et la réservation par téléphone). En revanche, la participation à un salon sur Internet est une conduite à la fois technique et sociale dont l'appropriation suppose une formation personnelle, comme nous le rappellent les rubriques pratiques des journaux et magazines consacrées aux règles de courtoisie sur Internet[7]. Une anticipation négative de l'expérience, en termes de confort de l'échange ou d'intercompréhension, peut facilement détourner, comme on l'a vu, les personnes âgées de son exploration. Inversement, l'incorporation précoce de l'usage d'Internet facilite l'appropriation d'une conduite qui donne accès à un lieu de sociabilité adapté à sa personnalité propre.

L'analyse de la sociabilité littéraire sur Internet est inséparable d'une réflexion sur la « raison graphique[8] ». Pour le moment, en effet, la communication sur Internet passe par l'écriture. L'analyse doit tenir compte, du même coup, des deux aspects de l'efficacité de l'écriture sur Internet : celui de la représentation de soi dans un lieu de sociabilité littéraire et celui de la production publique de son propre jugement littéraire. Ces deux aspects sont indissociables. Leur différence ne résulte, en effet, que de l'accent mis par la situation tantôt sur la présentation de soi, à travers la production d'un discours personnel sur le livre, tantôt sur la proposition au public d'une opinion personnelle, à travers la « publicisation » de cette production. Le lieu de sociabilité fondé sur l'écriture, lieu que je peux habiter, est en même temps un espace de publication d'un discours individuel ou collectif, un moyen d'agir sur le public en le mobilisant.

La production de la présence personnelle à distance est, du fait de son caractère « magique », l'aspect de l'efficacité de l'écriture numérique qui a été le plus valorisé. Elle montre, en effet, que l'identité personnelle est attachée à

7. *Cf.*, par exemple, Laurent Chasset, « sms, mails, chat… Restons polis ! » dans *Femme Actuelle*, nº 1157, 27-30 décembre 2006, p. 68. L'auteur conseille d'éviter, sur Internet, le « transfert systématique des blagues », les « mails écrits en langage texto », d'utiliser la fonction « envoyer en copies cachées » (pour préserver l'intimité des correspondants) et de contrôler soigneusement la fonction « répondre à tous » (pour la même raison), de ne pas diffuser le mél personnel de ses amis, d'éviter l'usage excessif des émoticones (ou *smileys*) qui « polluent » les messages.
8. Jack Goody, *La Raison graphique : la domestication de la pensée sauvage*, Paris, Minuit, 1986.

la situation et non à l'individu, et met en lumière la capacité des individus à se créer de nouvelles relations sociales. La mobilisation du public par l'écriture reste, à l'inverse, une évidence sociologique souvent oubliée en raison de son caractère désenchanteur, du fait de la distinction prévisible, dans la future société des réseaux, entre ceux qui interagissent et ceux qui sont interagis.

La construction d'une relation de sociabilité littéraire sur Internet est la résultante, cependant, de ces deux types d'efficacité. Et les formes de sociabilité littéraire vont varier en fonction, à la fois, de l'importance de la mobilisation de soi requise par la communication numérique et du mode de mobilisation d'autrui qu'elle représente. En première analyse, la sociabilité littéraire sera d'autant plus intense qu'elle impose un travail de présentation de soi plus important et parvient, ce faisant, à justifier l'attention du public visé et, le cas échéant, sa contribution.

La présence du public que l'usage d'Internet permet à chacun de mobiliser ne doit donc pas être oubliée lorsque l'on s'intéresse à la sociabilité littéraire sur Internet. Il est des situations de sociabilité littéraire qui ne prennent pas la forme de la conversation convergente, mais – comme nous l'avons vu à travers le cas du bouche-à-oreille –, celle de la simple communication d'informations littéraires de consommateurs à consommateurs. La fréquentation des salons littéraires n'est donc pas la seule forme de sociabilité littéraire sur Internet, même si elle en constitue une réalisation exemplaire. Pour mieux comprendre cette diversité, nous commencerons par examiner le moyen de sociabilité que constitue le mél. Il nous permettra de préciser l'innovation technique que représente Internet et la manière dont elle peut bénéficier à la sociabilité littéraire.

Présence à distance et mobilisation sociale : mél et sociabilité littéraire

Le mél offre à tout individu connecté le moyen d'entretenir à distance d'anciens liens ou d'établir de nouvelles relations au sein des différentes communautés sociales auxquelles il appartient. Je peux ainsi conserver à distance une relation de proximité affective – par exemple, communiquer régulièrement avec mon épouse et mes enfants depuis l'étranger – ou nouer un lien professionnel avec un inconnu, en prenant contact avec un collègue étranger que je n'ai jamais rencontré.

Le mél peut compléter ponctuellement des conversations en face à face, comme c'est le cas dans nombre d'entreprises aujourd'hui. Il pourra, au con-

traire, constituer une forme d'échange *per se*, permettant de faire l'économie totale d'une relation de face à face, coûteuse en temps et en argent. Dans tous les cas, le mél possède, en tant que situation d'interaction, une double dimension. L'engagement personnel dans l'échange lui confère une fonction rituelle et une valeur affective. En même temps, l'écriture du mél constitue une action pratique, un moyen de mobiliser l'attention de celui auquel on s'adresse et d'obtenir sa coopération.

Ce pouvoir se trouve renforcé par la possibilité qu'offrent les messageries d'expédier concomitamment le même message à plusieurs destinataires et, ainsi, d'impliquer ceux-ci dans cet échange interindividuel. Cette reproductibilité, au sens de Walter Benjamin[9], du mél procure la capacité de toucher, avec le même message et au même moment, des personnes différentes dans des lieux différents. En adressant à plusieurs personnes ce que l'on écrit à quelqu'un, on fait participer à la discussion toutes les personnes de son carnet d'adresses que l'on estime concernées par ce que l'on écrit. On active alors le lien collectif qui nous unit à ces personnes et qui les unit entre elles pour les intéresser à la conversation. L'activation de ce lien, dès lors qu'elle est explicite, et non dissimulée (comme lorsqu'on utilise pour prendre à témoin ces personnes et se prémunir contre un compte rendu inexact ou mensonger de l'échange auquel on les associe), permet de fabriquer une situation d'échange collectif, de faire exister une assemblée convoquée au titre du lien social qui unit les individus et en raison de l'intérêt général de l'objet de l'échange.

Ce sont ces deux formes d'activation d'un lien social qu'autorise le courrier électronique, celle d'un lien porté par les personnes et incorporé par l'expérience (la connaissance mutuelle), et celle d'un lien porté par l'objet technique, inscrit dans la machine, enregistré (le carnet d'adresses). Les deux s'articulent dès lors que l'on connaît bien la personne dont on utilise l'adresse électronique. Dans ce cas, lorsque l'on communique par messagerie électronique avec un ou des individus proches, notre message constitue une confirmation rituelle et une

9. Le débat philosophique sur les risques de barbarie inhérents à l'expansion de la « technique » a troublé la compréhension de cette notion de Walter Benjamin. La reproductibilité désigne la configuration technique particulière qui permet d'associer l'authenticité de l'expérience (puisque la vision de l'original – manuscrit du roman, négatif de la photographie ou copie de travail du film – n'est pas ce dont il est question), l'ubiquité de l'objet et l'accessibilité sociale d'une forme de consommation culturelle.

traduction technique du lien noué offline entre « nous ». En même temps, que l'on ait déjà rencontré physiquement ou non les personnes auxquelles on s'adresse par Internet, l'activation du lien électronique est le moyen de sa concrétisation sociale puisque l'on s'adresse à elles, à « toi » et à « lui » et que l'on enclenche une situation d'échange.

Mél et production de la présence : l'exemple de Katell

Le message électronique peut donc contribuer à l'entretien d'une sociabilité littéraire en prolongeant la conversation qui s'est établie offline. Le groupe de lecture *Voix au chapitre* offre un bon terrain d'observation de cette pratique. Le groupe, qui s'est doté en 2000 d'un site internet, rassemble une vingtaine de personnes, essentiellement des femmes, le webmestre du site étant cependant un homme, un participant de longue date.

Claire, l'une des fondatrices du groupe de lecture et son animatrice – même si elle refuse cette appellation –, héberge les réunions dans son appartement depuis 1987. C'est elle qui recopie et met en forme les minutes tenues lors de la séance par un des membres, différent à chaque fois, minutes qui seront ensuite publiées sur le site.

Internet constitue un moyen d'échange entre les membres du groupe mais aussi avec les visiteurs du site, qui peuvent suivre à distance les discussions et même y participer en adressant leurs propres critiques des livres discutés. Les avis expédiés par mél sont intégrés dans le déroulement de la réunion puisqu'ils sont lus aux membres présents. L'absent(e) coopère ainsi réellement à l'évaluation collective du livre. La participation à distance conserve cependant un statut différent de la participation directe : les avis délivrés par message électronique sont entendus, mais ne sont pas débattus, l'auteur de l'avis ne pouvant pas répondre en direct. Cela serait en effet contraire au « respect » du participant, notion à laquelle les membres du groupe sont très sensibles, et qui désigne à la fois la considération à laquelle la personne a droit – critiquer son opinion sur un livre revient à l'attaquer en son absence – et l'attention à l'équité de l'échange – il est facile de critiquer un discours que son auteur n'a pas la possibilité de défendre.

Grâce au mél, la participation à distance n'est pas « virtuelle » puisqu'elle est matérialisée et authentifiée par la lecture à haute voix et l'écoute collective de l'avis expédié par la personne absente. Symétriquement, la familiarité qui s'est

nouée au fur et à mesure des séances permet au membre éloigné de s'impliquer à distance dans le déroulement de la séance et de ressentir physiquement, outre le plaisir de prendre connaissance de l'opinion de chacun, le plaisir de retrouver, par la médiation de l'écrit, l'accent et le style de jugement propres à chacun. L'interview de Katell, 38 ans, membre de longue date de *Voix au chapitre*, illustre ce phénomène :

> « Ah ! oui, ça aussi, il faut que je raconte, c'est un peu mon aventure personnelle, comme je ne peux pas venir j'envoie mon avis le vendredi, je sais que dans la journée il faut forcément que j'écrive mon avis, j'en suis très contente, je me prends un temps pour travailler un peu, et alors le samedi matin ou le dimanche matin j'allume mon ordinateur et je guette si Claire a travaillé et elle envoie tout. Mais ça c'est un pur plaisir, surtout le dimanche matin, je prends mon petit déjeuner avec café et je découvre dans la boîte mél tous les avis, quand j'ai ça je suis supercontente, c'est comme lire des lettres d'amis, c'est comme autrefois dans les familles aristocratiques : le matin, ils avaient leur courrier, leurs journaux, c'est le même plaisir. Devant mon ordinateur, le matin, avoir les messages de Claire, les avis, les lire et moi-même je me marre, je connais les gens et je vois comment ils ont dit les choses et j'adore… » (24 avril 2004).

Le message électronique constitue ici un moyen d'échange littéraire efficace et commode, un geste plus aisé que la lettre du fait de sa rapidité et d'une forme moins contraignante, tout en étant rituellement consistant puisqu'il combine le sérieux de l'écrit et du discours élaboré, et assure à la parole de Katell la dignité de l'opinion réfléchie. Le mél lu par une personne présente se rapproche, de ce point de vue, de la chronique téléphonée en direct à la radio. Katell y trouve donc la possibilité de réparer son absence physique. Le message électronique lui permet également de prendre connaissance en différé, mais dans un laps de temps très court, de tout ce qui s'est dit sur le livre en son absence et donc de tirer plaisir de la présence des autres grâce au mode de fonctionnement du groupe, qui prévoit d'enregistrer par écrit les discussions et de les mettre en ligne.

L'efficacité émotionnelle de l'interaction ne tient pas seulement au désir de Katell de participer, et à sa familiarité personnelle avec les gens dont elle anticipe, puis reconnaît, le style affectif. Du point de vue de la jeune femme,

la sociabilité littéraire à distance est authentifiée par le cadre rituel – « c'est comme lire des lettres d'amis, c'est comme autrefois dans les familles aristocratiques : le matin, ils avaient leur courrier, leurs journaux, c'est le même plaisir » – dans lequel elle insère la lecture de la minute de la réunion à laquelle elle n'a pas pu participer, et par la façon dont elle incorpore ce qu'elle lit – « avoir les messages de Claire [la fondatrice du groupe], les avis, les lire, et moi-même je me marre, je connais les gens et je vois comment ils ont dit les choses et j'adore ». Du point de vue du groupe de lecture, cette authentification s'effectue par la lecture à haute voix de l'avis de Katell, l'écoute collective de cet avis et son intégration dans la minute de la réunion qui sera ensuite numérisée et communiquée. La numérisation, en autorisant à jouer avec le temps (la rapidité de la transmission) et l'espace (la reproductibilité de la minute), permet donc à une forme de sociabilité littéraire organisée et régulière – les membres de *Voix au chapitre* se réunissent tous les quinze jours pour discuter d'un livre – de dépasser les frontières physiques dans lesquelles elle était enfermée jusqu'alors.

Bien entendu, l'ubiquité de Katell d'un côté, et celle du groupe de lecture de l'autre, dépend tout autant de l'expérience partagée des membres du groupe que de l'efficacité technique d'Internet. La familiarité qui s'est nouée au fur et à mesure des séances permet au membre momentanément éloigné, bien qu'il soit absent, d'être écouté par le groupe, et à l'absent de ressentir physiquement, bien qu'il soit éloigné et que la réunion ait déjà eu lieu, le plaisir de participer à l'événement.

Voix au chapitre fournit un bon exemple de la façon dont le mél contribue au fonctionnement d'un « système d'activité situé[10] » en permettant à des personnes d'y tenir par procuration un rôle auquel elles sont attachées affectivement. La constitution, au sein de *Voix au chapitre*, d'un statut de « membre en ligne » confirme cette effectivité de la communication et le rôle qu'y joue Internet. Ce statut hybride est confirmé dès la page d'accueil du site, où il est précisé que,

10. C'est-à-dire « un circuit d'actions interdépendantes, relativement fermé, contrôlant de lui-même son équilibre et sa clôture », dans Erving Goffman, *Encounters. Two Studies in the Sociology of Interaction*, Indianapolis-New York, Bobbs-Merill Company Inc., 1961, p. 95-96.

parmi les membres, « quelques-uns vivent provisoirement ou non en province ou à l'étranger et continuent de participer par courrier électronique ». Une « mère de deux enfants » installée loin de Paris, un responsable de « formations en communication après vingt années de réalisation audiovisuelle » retiré en province, une « Irlandaise, 30 ans, enseignante à Dublin » se signalent ainsi à l'attention du visiteur du site, confirmant leur statut de « membre activement passif » et leur participation à distance, grâce à Internet et à leur familiarité avec les membres du groupe, à l'échange qui se déroule en leur absence.

On voit bien, dans leur cas, que le mél permet à ces internautes de bénéficier de la parole d'un groupe qu'ils ne rencontrent plus depuis longtemps, de neutraliser la distance pour continuer à profiter de ce qui se dit. Chaque « membre en ligne » peut ainsi continuer à bénéficier des ressources de critique littéraire que le groupe d'amis met à sa disposition. Leur situation permet de prendre la mesure de l'utilité culturelle du message électronique alors que le discours de Katell valorise surtout son efficacité affective.

L'observation d'une liste de diffusion (*mailing list*) professionnelle va nous permettre de préciser cette utilité culturelle à travers sa fonction de documentation.

Mél et mobilisation sociale : le cas de *Dramatica*

La liste de diffusion est d'abord une liste d'adresses électroniques regroupées sous un seul nom, ce qui permet d'adresser le même message au groupe de destinataires identifiés sous ce nom. C'est un objet aujourd'hui facile à manipuler, puisque les carnets d'adresses des systèmes de messagerie intègrent une rubrique « groupe ».

Il faut cependant distinguer cette liste personnelle d'adresses, constituée par un usager pour ses besoins propres, de la liste de diffusion à laquelle l'internaute peut s'abonner en expédiant son adresse électronique à un serveur, en s'inscrivant donc sur une liste de destinataires gérée par un groupement[11].

11. Alors que les dictionnaires français ne retiennent que la dimension collective et l'usage spécialisé de la liste de diffusion, la lettre d'information, les dictionnaires anglais reconnaissent sa dualité pragmatique, son usage individuel (e-mail client) et collectif (*group of users*) : « Quand un e-mail est envoyé à un nom de la mailing list, il est automatiquement adressé à l'ensemble des abonnés de la liste. La plupart des utilisateurs d'e-mail entretiennent des mailing lists, qui leur permettent d'expédier des messages à un groupe déterminé. Il existe, par ailleurs, des serveurs de mailing-list qui gérent des mailings centralisés pour des groupes d'usagers » (*Dictionnaire Webopedia*, http://www.webopedia.com/TERM/m/mailing_list.htm).

Dans ce cas, il s'agit d'un service, généralement appelé « lettre d'information » (*newsletter*), qui permet à l'abonné de recevoir dans sa boîte aux lettres électronique de l'information ciblée sur un centre d'intérêt particulier. Ce service d'information, gratuit ou payant, peut se doubler également de la possibilité pour chaque abonné d'utiliser la liste de diffusion pour poster des messages à destination de tous les autres abonnés, et de contribuer par les informations qu'il apporte à la réalisation du service.

Dramatica est un service gratuit, accessible par le simple renvoi d'un mél d'inscription. La présentation, dans l'ordre de leur réception, d'une suite de messages reçus par les abonnés permet de reconnaître le type d'échange de savoirs littéraires que cette liste de diffusion cherche à développer.

Objet : [Dramatica] Parodie de reconnaissance
Date : dimanche 5 septembre 2004, 02:43
De : T. P.
« Chers collègues,
Je me permets de faire appel à votre science de la chose théâtrale.
Je suis à la recherche de transgressions de l'*anagnorisis* aristotélicienne (*Poétique*, chap. X, 52a29), comme les retrouvailles insolites de Monsieur et Madame Martin dans *La Cantatrice chauve* d'Eugène Ionesco (scène 4).
Avez-vous connaissance de textes antérieurs à 1950 qui parodieraient le *topos* comique de la reconnaissance de deux personnages ignorant les liens qui les unissent ?
D'avance merci de vos suggestions.
Cordialement. »

Date : dimanche 5 septembre 2004, 12:07
De : H O.
« Je pense à Molière, dans *Les Fourberies de Scapin*, qui parodie par la surenchère la facilité dramatique de ces "agnitions".
Bonne rentrée. »

Date : dimanche 5 septembre 2004, 21:28
De : J. B.
« Il me semble que la scène 16 de l'acte III du *Mariage de Figaro* (Figaro y

découvre l'identité de ses deux parents) offre un matériau de travail intéressant… Parodie ou traitement comique de la scène de reconnaissance, on est en tout cas en plein dans le *topos*…
Bonnes recherches. »

« Liste de discussion pour les études théâtrales », *Dramatica* est un bon exemple de création d'un réseau impersonnel grâce à l'activation d'un lien social autour de textes partagés par l'ensemble des abonnés. Le message électronique n'est pas ici un moyen de prolonger une relation interpersonnelle nouée dans le cadre d'une communauté offline, mais de créer *ex nihilo* un lieu d'échange online intéressant des chercheurs professionnels et des étudiants – les « études théâtrales » sont un domaine d'enseignement et de recherche universitaire – qui, dans leur grande majorité, ne se sont jamais rencontrés, ne se connaissent pas, mais dont l'abonnement à la liste certifie qu'ils partagent le même intérêt pour la littérature théâtrale. Cette communauté d'intérêt, de même que la demande initiatrice de la série de méls citée[12], a été générée historiquement par la lecture de la *Poétique* d'Aristote, à partir de sa redécouverte par des érudits au XVII^e^ siècle. Ce texte, qui constitue le fondement traditionnel de la conversation lettrée sur le texte dramatique, sert, dans notre exemple, de critère de mobilisation des destinataires (qui sont supposés connaître le texte de référence) et de dispositif d'intéressement à la conversation. Il s'agit, en effet, de trouver des parodies de l'*anagnorisis*, ce qui suppose, outre une familiarité avec le texte d'Aristote, une connaissance intime des textes dramatiques que la réponse sur Internet est l'occasion de démontrer. La capacité à manier la « langue spéciale » – les termes grecs (*anagnorisis*) et les expressions savantes (« agnition » ou « en plein dans le *topos* ») – donne la mesure de la nature ésotérique et de la valeur culturelle de l'échange.

Ici, le lien établi avec le texte dramatique est la raison suffisante d'une communication susceptible d'augmenter la capacité de chacun à le domestiquer. En

12. L'intérêt particulier de l'échange observé est qu'il est initié par le créateur de la liste.

tant que lieu commun, il justifie le rapprochement à l'aveugle, la coopération entre des inconnus et le développement d'une économie du don. En offrant des informations difficiles d'accès à autrui, le rédacteur du message peut recevoir des informations précieuses pour lui. Cette mise à disposition gratuite par chacun d'un savoir littéraire coûteux à accumuler sert en même temps l'intérêt du texte dramatique lui-même, en contribuant à la reconnaissance de sa valeur collective.

L'usage du courrier électronique par Katell prolonge les relations de face à face qu'elle a nouées avec des personnes qu'elle appelle par leur prénom. Il se fonde sur son intégration à une communauté « en chair et en os » à laquelle elle est attachée, une communauté affective constituée de personnes qui se sont choisies mutuellement, et dont elle retrouve, grâce au mél, le visage familier. Le courrier électronique, dans le cas de *Dramatica*, est le créateur d'une communauté numérique entre des individus qui, pour la plupart, ne se connaissent pas, mais que le message électronique met automatiquement en rapport. En choisissant de s'abonner à la liste de diffusion, ils ont choisi de communiquer personnellement, si « ce qui se passe » le justifie. La fonction officielle de la liste et les indices apportés par les locuteurs permettent facilement d'identifier leur statut professionnel, comme en témoignent, par exemple, les termes courtois de « bonne rentrée » ou « bonnes recherches » qui concluent rituellement de nombreuses contributions. De fait, cependant, le principe générateur de l'échange en question n'est pas la personne mais l'objet littéraire ; c'est lui qui définit le cadre participationnel. Dans le premier cas, l'échange s'ancre dans la parole de Katell qu'il transporte et relie à d'autres paroles. Dans le cas de *Dramatica*, il s'ancre dans l'objet et permet de le relier à d'autres objets.

La confrontation de l'exemple de Katell et du cas de *Dramatica* nous montre la double dimension de l'apport d'Internet à la sociabilité littéraire. D'un côté, le groupe intègre la communication numérique à ses échanges littéraires. De l'autre, l'individu s'approprie Internet en l'intégrant à sa conduite littéraire. L'expérience de la sociabilité numérique ne peut être séparée du même coup ni des relations sociales, ni des techniques de communication, ni du lien social que la personne active au moyen de l'objet technique, ni de la liaison entre les objets techniques (le livre et Internet) que permet d'établir la relation sociale. C'est ce qui explique la difficulté à faire la part de ce qui

est technique et de ce qui est social dans la communication numérique. Avec *Dramatica*, par exemple, le texte dramatique est tout autant que le mél une condition de la communication numérique. Dans l'exemple de Katell, le message électronique est tout autant un objet technique (un « non-humain ») qu'un acteur social, puisqu'il peut réparer l'absence.

C'est donc l'ancrage dans des réseaux sociotechniques que les individus effectuent en activant des liens les unissant à des choses et à des personnes qui fixe à la fois la valeur rituelle de l'échange et son utilité culturelle pour ces individus. Caractériser cet échange indépendamment de cette opération d'ancrage social conduit en effet à méconnaître soit la dimension affective – « personnelle », « sociale » ou « rituelle » – de la sociabilité littéraire observée, soit sa dimension rationnelle – « technique », « utilitaire », « culturelle », en opposant, par exemple, sociabilité affective et sociabilité professionnelle. Comme on a pu le constater, on ne peut séparer la sociabilité littéraire d'Internet de l'implication de soi aussi bien dans la situation de communication que dans l'objet dont on parle. Son intensité affective et sa consistance sociale varieront, évidemment, en fonction de la *position* que l'individu va adopter dans le cadre d'Internet[13], compte tenu du tissu de relations et d'affiliations qui constituent son monde vécu.

La position de l'usager : affiliation, absorption et engagement personnel

L'écriture peut être utilisée comme un simple « signe du lien », un moyen de concrétiser un état de parole et un désir de communiquer avec autrui. Le caractère ludique de la communication, le caractère peu *absorbant* de l'activité, l'absence d'*affiliation* à une communauté numérique, s'accompagnent alors d'un faible engagement personnel et d'un certain détachement par rapport aux conséquences de l'écriture. De manière plus sérieuse, la com-

13. Le terme de position désigne ici « très grossièrement », selon Goffman, « la posture, l'attitude, la disposition, le moi projeté » des participants à un échange. Erving Goffman, « La position » (*footing*), dans *Façons de parler*, *op. cit.*, p. 137.

munication offre l'opportunité de s'informer mutuellement sur des objets qui nous intéressent particulièrement et constitue une ressource cognitive. L'absorption dans cette activité produit alors un sentiment d'affiliation, même si le degré d'engagement personnel est faible. L'écriture sur Internet, enfin, peut nous impliquer personnellement en révélant notre intimité.

Observer la conversation littéraire sur Internet revient donc à analyser une configuration dont la signification varie selon l'implication personnelle de chacun en fonction de son degré d'immobilisation physique, de son attention à l'échange, de l'intensité de sa concentration, des objets personnels qu'il injecte dans la conversation et du contrôle qu'il exerce sur l'expression de son affectivité, par le moyen de l'écriture. La conversation littéraire sur Internet entremêle ainsi trois types d'efficacité : l'efficacité sociale du groupe qui nous demande de parler, l'efficacité technique de l'écriture qui nous permet de parler et l'efficacité esthétique de l'objet qui nous fait parler.

La communication ludique : l'écriture comme signe du lien

Les témoignages d'adolescents qui suivent, rapportés par une journaliste[14], fournissent un exemple intéressant d'utilisation de la messagerie instantanée.

« Les trucs importants, c'est quand on se voit. »

> « Je préfère la messagerie instantanée au téléphone parce qu'on peut parler à plusieurs, et je peux en même temps jouer à un jeu sur mon ordi ou sur le Web. On se raconte la journée, ce qu'on n'a pas eu trop le temps de se dire au lycée. Entre mecs, on parle de foot, de trucs comme ça. Et avec les filles, c'est moins intimidant que le téléphone, parce qu'il n'y a pas de blancs, tu as le temps de réfléchir à ce que tu veux dire. Mais, de toute façon, on n'y a que des conversations légères, assez superficielles. msn, c'est fait pour délirer.

14. Il s'agit d'un article de Vanessa Franklin intitulé « Ces ados techno addicts », paru dans *Elle* le 5 septembre 2005. Tout comme le feuilleton télévisé, le magazine féminin apporte un témoignage intéressant puisqu'il participe à la domestication de l'usage d'Internet et à sa mise en forme culturelle. Cet article, par exemple, contribue à constituer une expertise éducative en présentant des témoignages d'experts.

Lorsqu'on a des trucs importants à se dire, on le fait par le téléphone ou quand on se voit. Quand au chat avec des anonymes, c'est plutôt quand on a 14-15 ans. C'est complètement bidon, tout le monde se crée un personnage. À en croire les descriptions des chatteurs, ils mesureraient tous 1,80 m et seraient tous supermusclés » (Félix, 17 ans).

« Je peux communiquer facilement avec mes copains ou mes cousins. »

« Mon téléphone, je ne l'emporte pas à l'école, il me sert pour mes loisirs ou pour le soir. Mais je préfère msn. J'ai l'accès internet depuis peu de temps dans ma chambre et je chatte tous les jours en rentrant du collège, au lieu de regarder la télé. Ça va de trois heures à beaucoup plus… parfois le soir. Ce qui me plaît, c'est que je peux communiquer facilement avec mes copains ou mes cousins. On y parle un peu de tout. Les jours où on n'a pas cours, on se demande ce qu'on a fait, on parle de nos jeux vidéo. »

L'écriture sur Internet permet alors d'établir, du fait de sa particularité technique, un « état de parole » plaisant entre des adolescents prisonniers de leur foyer et de leur travail scolaire. L'interaction est « divergente », elle dépend de la présence à éclipses de chacun, de sa réaction au gré de son humeur et de sa disponibilité. La « raison graphique », telle qu'elle a été analysée par Jack Goody[15] – le contrôle qu'autorise la visualisation, par le moyen de l'écriture, de mon expression verbale –, se met ainsi, en temps réel, au service de la « culture du sentiment » et de l'exploration ludique des rapports de sexe. L'écriture permet à la fois de stabiliser un échange verbal et de neutraliser la communication non verbale, la stabilisation autorisant une gestion désinvolte de l'interaction, la neutralisation offrant la possibilité de mieux maîtriser sa présentation de soi dans la rencontre avec l'autre sexe. En dédramatisant tant la prise de contact que l'échange entre

15. Jack Goody, *La Raison graphique…*, *op. cit.*

les sexes, et en débarrassant chacun des obligations rituelles inhérentes à la conversation verbale, Internet donne l'opportunité d'importer, au sein du foyer, des conversations amicales et de les y prolonger, tout en facilitant le contact avec des personnes que l'on connaît mal.

Cette dépense de temps sur Internet pour le plaisir de parler de tout et de rien est un loisir acceptable tant qu'il reste compatible avec la discipline du travail scolaire et le respect d'une certaine hygiène de vie. L'investissement personnel devient anormal lorsque le « territoire du moi » se trouve en permanence ouvert à autrui.

« Il m'est arrivé d'y passer mes nuits. »

> « Au début, quand tu vas sur MSN, que tu as dix contacts, c'est nouveau, génial, excitant. Il m'est arrivé d'y passer mes nuits. Je pouvais attendre des heures que quelqu'un se connecte, tout en faisant autre chose. Je dépassais les bornes… Mes parents ont dit "stop" et aujourd'hui je me suis calmée. MSN, c'est plus facile que de se parler en face et, en même temps, ça fausse un peu les rapports. Pourtant il m'est arrivé de chatter avec des gens à qui je n'ai jamais parlé au lycée, qui sont devenus des amis » (Johanna, 16 ans) [16].

Ces témoignages lycéens confirment l'importance de l'« analyse des cadres de l'expérience[17] » pour comprendre la sociabilité numérique. Il existe bien une facilité de la conversation sur Internet, due à la médiation de l'écriture, qui autorise du même coup, d'un côté, un détachement social réservé normalement aux échanges entre familiers et, de l'autre, une attitude intrusive à l'égard de l'espace personnel d'autrui, habituellement impossible entre des inconnus[18].

Par là même, Internet se prête au « délire » collégien, à un échange dans lequel les participants refusent de prendre les choses au sérieux, ou à la

16. Vanessa Franklin, « Ces ados techno addicts », *op. cit.*
17. Erving Goffman appelle « analyse des cadres » (*frame analysis*) la compétence de l'individu qui lui permet de s'ajuster à la situation et à son évolution, en tenant compte des présupposés des cadres activés par les autres participants (*Les Cadres de l'expérience*, *op. cit.*).
18. Sur ces questions, *cf.* Erving Goffman sur la conversation et sur les rites d'interaction.

« drague » adulte, conversation où chacun accepte de prêter sa personne au jeu de la séduction. Cette forme de communication interpersonnelle, où l'écriture concrétise le lien et où elle représente les personnes, se distingue significativement d'autres formes de communication où l'écriture représente des objets qui justifient la participation à la conversation avec des inconnus. De ce point de vue, Internet offre aux individus la possibilité, au seul motif de leur intimité avec des objets, de converser sur ces objets – littéraires, musicaux, cinématographiques – auxquels ils sont personnellement attachés, et d'éprouver la valeur collective de cet attachement personnel.

La communication utile : l'écriture comme ressource cognitive

La liste de diffusion de *Dramatica* est un bon exemple, on l'a vu, d'échange d'informations médiatisé et modernisé par Internet. La liste touche une communauté universitaire et suppose un certain sérieux de la part de ses adhérents, tant en ce qui regarde le but poursuivi (il s'agit de capitaliser un savoir difficile d'accès et coûteux à constituer) qu'en ce qui concerne la conduite à adopter pour participer à l'échange.

L'inscription, qui s'effectue en envoyant un message à dramatica-suscribe@fabula.org, correspond en fait à une décision d'affiliation. Cette affiliation à une communauté intéressée par le texte dramatique, dans sa dimension matérielle (type d'édition, localisation, mode de consultation, etc.) et immatérielle (attribution, signification, fonction, filiation, parenté, etc.) est ratifiée lorsque l'abonné intervient dans le débat. Il remplit ainsi l'engagement à coopérer qu'il avait implicitement souscrit en s'abonnant.

L'abonné reçoit tous les messages adressés à la liste dans sa boîte aux lettres, questions sur un texte ou réponses aux questions :

> « Les membres de la liste pourraient-ils me donner des orientations bibliographiques à propos de l'utilisation politique qui a été faite au XIX^e^ siècle de Tartuffe ? Je vous remercie » (16 décembre 2002, Chr. C.-S., université Paul-Sabatier).

> « Je me tourne vers vous pour une allusion des plus obscures à ce qui semble bien être une pièce de théâtre. Elle se trouve dans une correspondance de Paul Valéry […] : "Il y a là dedans une pièce *La Momie de mon grand-père*

qui, outre la farce énorme, est un prototype de la conversation avec une momie." Poe lisait beaucoup le XVIII[e] français » (16 décembre 2002, P. M., University of Sheffield).

L'envoi d'un message est donc ici un geste de publication à l'intention des membres de la communauté, qui équivaut à l'affichage d'une petite annonce sur un tableau. Le caractère utilitaire de l'échange et la désinvolture autorisée par son caractère collectif ne permettent pas pour autant de faire l'économie de l'implication personnelle qui est au principe de la lecture comme de l'écriture. En dehors du fait que la spécialisation de l'information recherchée incite à décliner son identité personnelle (« Chr. C.-S., université Paul-Sabatier »), en gage de qualité professionnelle, un certain degré d'incorporation personnelle du texte dramatique justifie, comme on l'on vu, la dépense de temps requise par la participation à la liste. Un *habitus* de lecteur d'œuvres littéraires et théâtrales – au sens d'une habitude de lecture de ces textes, de la capitalisation du savoir apporté par cette expérience et du plaisir particulier qu'elle procure – est le présupposé de la situation de communication et la condition de sa réussite. Il est probable en effet qu'un excès de questions naïves, révélatrices de l'ignorance de certains interlocuteurs, menacerait l'existence même de la liste en provoquant la désaffection des vrais connaisseurs. C'est bien le débat autour de questions savantes, occasion pour ces experts d'éprouver la réalité de leur savoir et d'acquérir de nouvelles connaissances, qui constitue la véritable motivation de leur investissement, en leur procurant un plaisir du même ordre que celui offert, dans un autre domaine, par les jeux télévisés.

On voit, par exemple, un usager de *Dramatica* intervenir pour dénoncer l'intrusion de personnes incompétentes, telles que des lycéens désireux d'obtenir à bon compte des informations utiles à leurs besoins scolaires.

De : P. M.
Date : vendredi 2 juillet 2004, 23:29
Objet : [Dramatica] théâtre japonais
« Bonsoir,
Connaissez-vous des théoriciens du théâtre ou des dramaturges, mis à part Claudel et Brecht, qui se sont intéressés au théâtre japonais, notamment au *nô ?* Merci. »

De : F. B.
Date : samedi 3 juillet 2004, 07:07
Objet : Re: [Dramatica] théâtre japonais
« Mon propre engagement théâtral fait que je ne saurais me passer de la liste *Dramatica*.
Mais la naïveté ou l'inculture de telles demandes font qu'on se passerait bien de les recevoir dans sa boîte aux lettres.
Et merci à T. P. [le créateur et gestionnaire de la liste] d'avoir proposé qu'on réponde directement aux demandeurs, moyennant engagement de ceux-ci de présenter une synthèse des réponses à la liste. Ne pourrait-on généraliser ? »

La protestation de cet usager valorise son implication subjective dans un réseau sociotechnique – « mon propre engagement théâtral » – pour objectiver le lien objectif et la motivation subjective qui l'attachent – « je ne saurais m'en passer » – à *Dramatica*. Il confirme ainsi, en mobilisant des « aspects de soi-même pertinents pour l'activité en cours », la dimension affective de cette communication numérique, malgré les limites imposées à l'expression personnelle de chacun. Un autocontrôle est exigible de chacun, afin d'éviter que « le rôle laisse place à la personne[19] », d'être attentif, par exemple, à ne pas envoyer une réflexion intime à tous les abonnés, en croyant s'adresser parmi eux à la personne que l'on connaît depuis longtemps. Le statut de membre du public limite ainsi l'expression de l'intimité en la subordonnant à l'enjeu collectif que constitue la capitalisation de savoirs sur le texte dramatique.

La familiarité personnelle avec les textes dramatiques conditionne donc la félicité de la situation. L'attention portée à la demande d'autrui favorise des transferts de compétence entre participants ; la mise en commun de l'érudition nécessairement limitée de chacun augmente ainsi la capacité cognitive de tous et permet, par exemple, d'opérer des liens *inédits* entre les

19. Erving Goffman, *Les Cadres de l'expérience*, *op. cit.*, 1992, p. 266.

textes. Le plaisir familier que me procure le texte dramatique s'augmente alors de la satisfaction que je tire de la lecture régulière de la liste de diffusion et des découvertes que j'y fait, ce qui légitime le sentiment d'appartenir à une même communauté et suscite le désir d'une rencontre en chair et en os. Il en va ainsi de F. B., l'amateur de théâtre soucieux de préserver, on l'a vu, la qualité de l'échange dont *Dramatica* lui offre l'occasion :

> « Merci et bonnes vacances, et mettez un badge Dramatica si on se croise en Avignon ! »

La communication esthétique : l'écriture comme expression de soi

Le Yahoo group *We read diaries* nous offre un exemple de niveau d'engagement personnel dans la conversation beaucoup plus élevé que celui observé sur la liste *Dramatica*. Il s'agit d'un groupe de lecture anglophone, dont les participants choisissent chaque mois un texte autobiographique pour en débattre en ligne. Le choix du texte s'effectue par vote. Pour adhérer au groupe (*join in*), il faut s'inscrire en ligne, remplir une fiche d'identification, recevoir un numéro d'identification attribué par l'opérateur Yahoo et se doter d'un mot de passe. Il est possible de découvrir le site sans être membre, mais non de participer à la discussion[20].

Le groupe de lecture initial, fondé en 1997, fonctionnait sur la base de réunions régulières à Middletown, dans le Connecticut. La création du Yahoo group en octobre 2001 a mis fin à ces séances au profit de la discussion en ligne. La page d'accueil du site, à l'image d'un site commercial, présente les différents services proposés. Le plus immédiatement accessible sans adhésion est celui intitulé *Most recent messages* qui permet d'avoir un aperçu, à travers la lecture des derniers courriers, du sens et du style de l'échange. En dehors des messages concernant la vie du site, on y trouve les commentaires des différents participants sur le livre en cours

20. http://groups.yahoo.com/group/We_Read_Diaries/

de discussion et leurs réactions aux commentaires des autres membres. La forme rédactionnelle des messages, qui intègrent tous des citations, donne la mesure du degré d'approfondissement de la lecture :

« Ce mois-ci (août-septembre) nous lirons et discuterons *Alors, arriva la sorcière : un journal des années 1960* d'Helen Bevington.
Laurie modérera la discussion.
L'emploi du temps de la discussion est le suivant :
27-8-2005 : discussion jusqu'à la page 74 : 1960-1962.
5-9-2005 : pages 75-150 : 1963-1965.
12-9-2005 : pages 151-223 : 1966-1969.
19 au 23 septembre 2005 : discussion jusqu'à la fin. »

Connaître intimement le texte discuté est, on le voit, la motivation et la condition de félicité technique de l'échange. L'inscription présuppose du même coup un goût particulier pour le genre de textes lus, c'est-à-dire un attachement personnel à l'autobiographie, voire, au-delà, à un type de relation intime :

> « Je préfère aussi les journaux de femmes aux journaux d'hommes, mais c'est encore parce que je peux plus facilement me relier à eux » (2 novembre 2002).

Le niveau de lecture requis entraîne un certain coût personnel pour les participants. Il impose un degré d'investissement élevé et un effort de domestication du texte, qui peuvent, dans certains cas, sembler excessifs. La fondatrice du groupe de lecture initial et du site, Hollie Rose, rend bien compte de cette situation :

> « Jessica voulait commencer à diriger le débat sur Virginia Woolf, mais cela paraît tombé à l'eau. Virginia Woolf est un auteur de journaux très durs à lire et à discuter, pleins de références à des personnages historiques, et ça peut être une corvée que de lire toutes ces annotations. Je me bats encore avec le premier volume de ses journaux que j'espère terminer pendant cet été (il ne me reste plus que 70 ou 80 pages !).

> "Jessica, où en es-tu ? J'ai eu peur que tu ne te sois découragée suite à mon silence et celui de tout le monde ! Il y a tout simplement des livres qui ne se prêtent pas à discussion facilement." »

L'échange, compte tenu du niveau d'engagement qu'il requiert, exige du même coup un effort de *coordination des affects* des participants :

> « On a peut-être besoin de lire des livres qui ne sont pas tellement denses. Je me demandais s'il ne fallait pas lire *Go Ask Alice* ("Demande à Alice") ? Tout comme Jan, j'avais lu ça, quand j'étais ado. Des commentaires ? Cela ferait une sacrée différence par rapport à Virginia Woolf. Est-ce que quelqu'un d'autre aurait des idées de journaux intimes qui se prêteraient à une discussion intéressante ? Par rapport au style de l'auteur ou à l'époque à laquelle l'auteur a vécu ? »

> « Je projette d'avancer les journaux intimes de Virginia Woolf doucement mais solidement – je pense que le groupe devrait peut-être choisir de la mettre de côté et essayer quelque chose de plus léger en tant que lecture principale. Qu'en pensent ceux et celles qui sont présent-e-s et y font attention ? »

Cet effort de coordination des affects explique que la lecture de prédilection du groupe soit devenue « naturellement » non plus simplement le journal intime, mais principalement le journal intime féminin.

L'écriture du commentaire, l'effort de formulation par chacun des impressions ressenties à la lecture, constitue en effet une écriture de soi. La nature des textes lus, des journaux intimes, favorise la mise en relation par chacun de ce qu'il lit avec ce qu'il vit. L'écriture du message établit ainsi un lien entre le monde du texte et celui de l'expérience quotidienne de chacune. Ce désir d'ancrer l'échange dans le quotidien, qui tient peut-être à la composition féminine du groupe, n'est pas sans répercussion sur le choix des textes lus, majoritairement de langue anglaise et sélectionnés avec une grande liberté par rapport au statut littéraire de l'auteur, le texte retenu pouvant être celui d'un auteur consacré, Virginia Woolf ou Sylvia Plath, ou d'un écrivain peu connu.

L'investissement de soi dans l'échange est donc le moyen d'articuler un régime de plaisir et un régime d'apprentissage :

> « J'AIME l'approche personnelle inédite – LA CHOSE que les gens choisissent d'enregistrer et la manière dont ils la présentent à eux-mêmes » (2 novembre 2002).

> « J'ai aimé *A Trial Through the Leaves*. Je n'avais jamais pensé à ajouter des dessins dans mon journal intime avant. J'aime dessiner, ce n'est pas dans le but de dessiner, mais pour mieux voir. Et ce journal intime est plein d'idées à propos de comment voir et faire attention au détail. Je le recommande vivement à tous les auteurs » (Barbara, 10 février 2004).

En participant à l'échange, les membres de *We read diaries* écrivent donc leur vie, dans le double sens où ils écrivent sur le journal intime qu'ils sont en train de lire et où ils tiennent eux-mêmes souvent un journal[21]. Le sens de l'échange est donc celui d'un « travail sur soi » qui permet à la fois de penser la technique de l'écriture littéraire et de dialoguer avec soi-même, d'interroger son propre vécu, de faire le point sur sa propre vie, et du rôle qu'y joue la littérature. L'enchâssement de l'échange dans la vie privée confère du même coup au livre lu la fonction d'un instrument de mesure de son propre développement personnel, apprécié à la fois en termes de technique d'écriture de ses émotions et de capacité à s'assumer soi-même en public, à devenir ce que l'on est.

> « J'écris à propos de mes succès, de mes frustrations, de mes coups d'intuition, de mes réflexions, à propos des livres qui me plaisent ou d'autres choses qui m'excitent ou qui me hantent » (Barbara, 26 février 2004).

C'est ainsi que Hollie Rose, la fondatrice, exprime le soulagement qui suit la découverte du caractère fictionnel des journaux intimes d'Anaïs Nin :

> « Je dois dire que lorsque je les ai lus, c'était la SEULE fois où je me suis

21. C'est ce que beaucoup déclarent, dans le cadre de leur présentation, lors de leur arrivée dans le groupe.

> sentie réprimée dans mon écriture à moi. En voyant qu'elle était tellement forte, elle m'a étouffée et je ne pouvais plus me porter moi-même dans l'acte d'écrire. J'ai juré de ne plus la lire. Ensuite, j'ai découvert qu'ils étaient romancés et je me suis sentie soulagée que personne ne puisse être tellement fort de par sa tête seulement.
> Il se peut que j'essaie à nouveau à la lumière de ce savoir.
> Diaristes, dites-nous les raisons pour lesquelles vous les aimez tant !
> Elle est toujours très appréciée et aimée grâce à ses journaux (je crois néanmoins qu'elle a dû mettre en colère certains types de femmes de pouvoir lorsqu'elles ont appris qu'elle les avait déçues).
> Un de ces quatre, je vais peut-être essayer de lire des bouts de sa littérature. Ses textes érotiques sont délicieux… » (20 avril 2002).

La contribution de Hollie explicite l'accord tacite qui règle au sein du groupe tant le rapport des membres entre eux que leur rapport à la littérature. Elle rappelle que c'est le goût pour le genre autobiographique, c'est-à-dire des textes écrits « spontanément », sans éléments fictionnels, en respectant la « réalité » des faits narrés[22], qui rapproche les membres du groupe ; elle signale également que l'authenticité de l'expression de soi est une préoccupation qu'ils poursuivent à travers leurs lectures et leur échange[23].

Le fonctionnement de *We read diaries* se rapproche par là même de celui d'un groupe de parole réunissant des spécialistes d'un genre littéraire, d'un séminaire où chacun peut rendre compte de ses lectures en cours et du bénéfice qu'il en tire pour son travail d'écriture personnel.

> « J'ai fini de lire le livre. Malgré le fait que c'est un livre auquel je me référerai à nouveau, j'ai l'impression que ce n'est pas terminé pour moi. J'ai trouvé que les chapitres étaient à la fois utiles et pas tellement utiles. Utile : le parcours personnel de Hannah. Pas tellement utile : à la fin il n'y

22. *Cf.* à ce sujet H. Porter Abbott, *Diary Fiction: Writing as Action*, Ithaca, Cornell University Press, 1984.
23. À propos du projet de vérité, *cf.* W. L. Howarth, « Some principles of autobiography », *New Literary History,* vol. V, n° 2, 1972, p. 363-381, B. J. Mandell, « Full of life now », dans J. Olney (éd.), *Autobiography: Essays Theoretical and Critical,* Princeton, Princeton University Press, 1980, p. 49-72.

> avait pas autant de suggestions sur la façon d'être créatif qu'au début et au milieu. J'ai besoin de suggestions/directions/instructions plus spécifiques » (Laurie, 23 février 2004).

L'ambiguïté du propos, pour quelqu'un d'extérieur à la situation – utilité du point de vue du savoir-faire littéraire ou du point de vue de la « technique de soi » ? –, résulte de l'incorporation du discours littéraire qu'autorise l'écriture sur Internet. Moyen de partager son expérience intime d'un texte avec d'autres, l'écriture sur Internet est tout à la fois une façon de s'approprier un texte et de trouver sa voie. La position du lecteur devient alors celle d'un auteur, le cercle constitué par les autres usagers lui permettant de passer de la lecture de la vie des autres à l'écriture de sa propre vie. *We read diaries* est ainsi un lieu de sociabilité exemplaire des conséquences de la reproductibilité dans un contexte de démocratisation de l'échange culturel, conséquences analysées par Walter Benjamin dès les années 1930 :

> « Pendant des siècles, un petit nombre d'écrivains se trouvaient confrontés à plusieurs milliers de lecteurs. Cette situation a commencé à changer à la fin du siècle dernier […]. La chose commença lorsque les journaux ouvrirent leurs colonnes à un "courrier des lecteurs" et il n'existe guère d'Européen qui, tant qu'il garde sa place dans le processus de travail, ne soit assuré en principe de trouver quand il le veut une tribune pour raconter son expérience professionnelle, pour exposer ses doléances, pour publier un reportage ou autre texte du même genre. Entre l'auteur et le public, la différence est en voie, par conséquent, de devenir de moins en moins fondamentale. Elle n'est plus que fonctionnelle et peut varier d'un cas à l'autre. À tout moment, le lecteur est prêt à devenir écrivain […]. La compétence littéraire ne repose plus sur une compétence spécialisée, mais sur une formation polytechnique, et elle devient, de la sorte, un bien commun[24]. »

24. Walter Benjamin, « L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique (dernière version) », dans *Œuvres*, Paris, Folio, 2000, t. III, p. 296-297.

Internet, plaisir de lire et technique du corps

Appréhendé du point de vue de l'engagement personnel, l'échange littéraire sur Internet dépend donc tout à la fois d'un attachement à des lectures et d'un degré d'absorption dans l'échange qui garantit le sérieux de l'investissement et justifie la réciprocité qu'exige, comme toute conversation, la communication numérique. L'observation ethnographique révèle le double sens, de ce point de vue, de l'incorporation de la lecture au principe de la sociabilité littéraire numérique.

Dans un premier sens, en effet, valorisé par Pierre Bourdieu, l'incorporation de la lecture désigne l'instauration d'une habitude de consommation littéraire, telle qu'elle entraîne une dépendance à l'égard de certains objets et d'une tendance à les consommer. Le terme d'« incorporation » est alors utilisé pour désigner le modelage affectif, l'empreinte laissée par certains livres, qui va orienter les choix de l'individu et le pousser à communiquer avec ceux chez lesquels il reconnaît les mêmes choix.

Dans un second sens, l'incorporation désigne précisément le geste conscient d'intériorisation par le lecteur de ce dont parle le livre. Ce lecteur fait l'effort de ressentir ce qui est dit, de prêter son corps aux personnages, d'éprouver les émotions décrites par l'auteur en les rapprochant de celles qu'il a lui-même éprouvées. Dans ce second sens, ce geste d'incorporation est la construction d'une « expérience par procuration » qui donne un sens personnel à la lecture du livre et pousse à la communiquer à autrui.

C'est ce geste d'incorporation que l'écriture sur Internet permet de renforcer, en lui offrant des occasions de stimulation cognitive (à l'exemple de *Dramatica*) et des lieux de conversation littéraire (à l'exemple de *We read diaries)*. La médiation de l'écriture renforce l'efficacité esthétique de la lecture, la mise en forme littéraire par chacun de ses émotions faisant de la transmission du plaisir littéraire un moyen d'expression de soi et une occasion d'interroger sa propre sensibilité.

La lecture d'un roman considérée d'un point de vue anthropologique est un fait social total, qui repose sur une « technique du corps ». Tout loisir culturel est, en tant que plaisir à la fois naturel et artificiel, fondé sur « une manière de savoir se servir de son corps », selon la formule

de Marcel Mauss[25]. Cet usage du terme de « techniques du corps » est parfaitement légitime puisque le terme sert à rendre compte de la transmission, par le moyen de l'éducation et de l'apprentissage pratique, de savoirs du corps ayant une importance collective pour les individus, de « rites traditionnels efficaces ». Il n'est pas fréquent, les commentateurs ayant privilégié une interprétation sémiologique (les techniques du corps comme langage du corps) plutôt qu'écologique.

C'est l'engagement corporel dont le livre est l'occasion qui authentifie, pour les membres de *We read diaries*, le sérieux de la conversation qu'ils tiennent et la force du lien qui les unit. Le travail de lecture et d'écriture exigé de chacun est inséparable du plaisir qu'il procure de cultiver sa sensibilité esthétique. Le cadre de la communication et l'effort de mise en forme de son vécu qu'il impose, une fois qu'on l'a intériorisé, augmentent l'efficacité de la technique de soi que constitue toute lecture de roman dès lors que le lecteur s'implique sérieusement dans cette activité ludique. Dans ce cas, loin de signifier « l'invasion du royaume du jeu par le travail[26] », la numérisation contribue plutôt à faire ressentir la lecture comme un « lieu de l'action » et à augmenter sa valeur d'« expérience par procuration[27] ».

Construction de l'usage d'Internet et consommation littéraire

Nous avons abordé l'usage littéraire d'Internet du point de vue de l'investissement personnel de l'individu dans une relation de sociabilité littéraire. Il convient, maintenant, de nous intéresser aux cadres de sociabilité littéraire offerts par le réseau et à la manière dont ils sollicitent l'expression de l'individu.

Ainsi que nous l'avons vu dans le chapitre précédent, la consommation littéraire est un cadre sociocognitif particulièrement structurant pour la construction d'un usage d'Internet. Parmi les lecteurs interviewés au sein

25. *Cf.* Marcel Mauss, « Les techniques du corps », dans *Sociologie et anthropologie*, Paris, puf, 1964.
26. Andreas Wittel, "Toward a network sociability", *op. cit.*, p. 69.
27. *Cf.* Erving Goffman, « Le lieu de l'action », dans *Les Rites d'interaction*, Paris, Minuit, 1974.

des cercles littéraires, par exemple, nombreux sont ceux qui ont intégré l'achat de livres en ligne, prolongement « naturel » de la commande par correspondance, alors même qu'ils résistent à la discussion littéraire sur Internet, voire la refusent par principe.

Mais la structuration de l'usage individuel d'Internet opérée par le commerce ne se borne pas à la facilitation de l'achat. Elle s'effectue également par le biais de l'activation de la parole du consommateur, facilement observable au travers de l'usage qu'en font les sites littéraires commerciaux. Le « bouche-à-oreille » d'Amazon constitue ainsi, nous l'avons vu, tout à la fois un instrument de fidélisation de celui qui écrit et un dispositif d'intéressement des acheteurs potentiels qui visitent le site. Télévisions, radios, journaux et périodiques nationaux entretiennent eux aussi des sites afin de renforcer l'étendue de leur audience et l'intérêt du public pour les services qu'ils proposent.

Du courrier des lecteurs au lieu d'expression des usagers

En dehors de la possibilité de diffuser sous forme numérique l'information sur l'actualité littéraire, ces médias trouvent dans le site internet un moyen d'intéressement de leurs usagers par l'intégration de compléments d'information graphique ou audiovisuelle, mais aussi, à l'instar des librairies en ligne, par l'ouverture au public d'espaces d'expression personnelle. Ainsi que l'observe Andreas Wittel, la « nouvelle industrie du média » utilise Internet pour construire des « relations très étroites avec leurs clients », pouvant aller jusqu'à une « réelle collaboration[28] ».

Le site internet telerama.fr est un exemple intéressant de ce phénomène. Comme la version papier, qui reste payante, ce site d'accès gratuit présente, commente et évalue au bénéfice du public la qualité de productions musicales, cinématographiques, littéraires, télévisuelles récentes, sélectionnées au sein du marché (livres, disques, DVD…) ou des événements culturels[29].

Télérama est la figure exemplaire du consumérisme culturel français. Il est

28. Andreas Wittel, "Toward a network sociability", *op. cit.*, p. 65.

29. Selon Médiamétrie-eStat, qui mesure la fréquentation d'environ 750 sites, *Télérama* occupait en 2004 la 38e place dans le classement des 55 sites cybereStat, qui regroupe la plupart des sites ouverts par les grands journaux et magazines nationaux, avec près d'un million de visites en moyenne par mois et une durée moyenne de visite de 4 min 45 sec (à titre de comparaison, *Le Nouvel Observateur*, avec la 16e place, approche les 3 millions et demi de visites par mois, avec une durée moyenne de 14 min 38 sec). La durée moyenne des visites sur l'ensemble des sites est de 10 min.

en effet l'aboutissement contemporain d'une organisation des consommateurs français, organisation dont l'initiative revient à des militants catholiques désireux de contrôler la qualité du loisir cinématographique. Émanation de *La Vie catholique*, liée à la Centrale catholique du cinéma, la revue a été créée en 1950 (sous le nom de *Radio-Télévision-Cinéma*) pour mettre à disposition des ménages un guide des loisirs hebdomadaires, sorties au cinéma et émissions de radio d'abord, des soirées télévisées ensuite. Si la laïcisation de l'hebdomadaire a entraîné la rupture avec l'ancrage confessionnel, elle a confirmé en revanche son utilité sociale, au point de caractériser un type de consommation culturelle, qui est en même temps un style de discours critique, produit par l'affiliation aux « lecteurs de *Télérama* ».

Sous sa forme actuelle, la revue s'adresse à deux types d'usagers différents, bien qu'ils soient liés : les parents des classes moyennes d'un côté, et la jeunesse lycéenne et universitaire engagée dans des études « littéraires » de l'autre, laquelle y trouve des outils d'intégration professionnelle (la rubrique « Talents », qui propose essentiellement des emplois culturels).

L'ouverture du site s'inscrit dans la continuité du processus engagé dans les années 1980, en poursuivant l'« effort de modernisation […] entrepris pour gommer l'aspect vieillot et austère qui donnait à *Télérama* l'image d'un magazine sérieux et triste[30] ». La proposition d'un code-barres permettant de programmer le magnétoscope familial par lecture optique, considérée à l'époque comme révolutionnaire, témoigne de ce souci de s'attacher le lecteur en intégrant rapidement les possibilités offertes par les nouvelles technologies de l'information et de la communication.

Outil indispensable, au départ, « à tous ceux qui sélectionnent soigneusement leurs émissions et leurs sorties », *Télérama* est devenu progressivement un magazine culturel, proposant, au-delà du cinéma, des sélections commerciales de disques et de livres, ainsi que d'événements culturels, théâtre et arts plastiques notamment.

30. *Le Guide de la presse*, OFUP, édition 1990, p. 1082.

Une première exploration du site fait apparaître trois différences significatives pour le consommateur entre l'édition papier et l'offre numérique : les liens commerciaux, le multimédia et les forums.

– Le lien commercial : il permet aux lecteurs de passer de la découverte de l'actualité littéraire à l'achat d'ouvrages en ligne, grâce au signet « Acheter des livres ».

– Le multimédia : la rubrique « Flash-back » du site exploite les nouvelles possibilités sonores et visuelles offertes par la *computer-mediated communication* (CMC) permettant d'entrer en contact physique avec l'auteur, à travers des entretiens sonores réalisés par l'équipe de *Télérama* (Nancy Huston, Julia Kristeva, John Le Carré, Salman Rushdie… par exemple). Il est possible d'approfondir cette personnalisation du rapport à l'auteur grâce à des liens avec des documents visuels (photographies, films) et des sites de lecteurs passionnés par l'écrivain.

La mise à disposition d'outils biographiques (dates, lieux, biographie de l'interviewé) et pédagogiques (dossiers), intéressant au-delà des consommateurs tous les intermédiaires culturels (enseignants, libraires, chargés de communication, critiques), s'associe ici à la proposition d'un guide d'achat et d'un espace de vente numérique. Les ouvrages peuvent, là aussi, être commandés par les lecteurs du site. L'exploitation du multimédia permet de valoriser conjointement la « formule esthétique » de l'auteur, le désir d'en savoir plus et d'en parler avec d'autres, et l'achat direct en ligne.

– Les forums : ils constituent un nouveau moyen d'expression offert aux lecteurs, spécifique au site dont il utilise les possibilités techniques.

Dans l'édition papier, les compétences de l'usager, ses capacités d'écriture, d'imagination poétique et littéraire et d'exercice de son jugement critique en matière d'art et de littérature sont prises en compte et valorisées de deux manières : le courrier des lecteurs (« Ça va mieux en le disant ») et les concours. Il s'agit de dispositifs d'intéressement[31] du lecteur, que la numérisation

31. Au sens d'un instrument de mobilisation des acteurs pour les intéresser à une activité ou un objet. *Cf.* la « sociologie de la traduction » proposée par Michel CALLON, « La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc », *op. cit.*

facilite : les lettres, comme les réponses aux concours, peuvent en effet se transmettre par mél. Par rapport à la revue papier, le site se particularise, cependant, en offrant aux lecteurs des lieux permanents d'expression, qui constituent du même coup un espace public de rencontre.

L'espace intitulé « Atelier d'écriture » est un endroit réservé à la rédaction de textes et à la réalisation de projets artistiques (photographies, dessins, peintures…) par les internautes. Les sujets sont définis par les membres du site telerama. À la clôture des ateliers, des prix sont remis aux gagnants des concours (DVD, livres…). Les participations des anciens ateliers et les réalisations sélectionnées par le site sont archivées et consultables.

La rubrique « Forum » donne elle aussi accès aux ateliers mais également aux forums du site. Définis comme des « espaces de discussion et de convivialité », « sur lesquels toutes formes de promotions sont interdites », ils sont classés par genres de loisirs : « Autour des livres », « Ces petits riens », « Politique », « Débats en tous genres », « Musique », « La radio que vous aimez », « Télévision », « Cinéma ».

Ces deux services témoignent de la contribution de *Télérama* à la démocratisation de l'expression littéraire et artistique (l'atelier d'expression), ainsi qu'au développement de l'espace public, au sens d'Habermas, d'un espace où les citoyens peuvent exercer leur droit de parler et de juger des biens culturels : les forums rendent possible, en effet, à la seule condition d'être inscrit sur le site, l'échange d'opinions sur l'actualité artistique et littéraire.

La participation à la dispute littéraire

À la différence de l'écriture d'un avis sur le site d'Amazon, c'est la pratique régulière de la lecture, le « métier » de lecteur, qui constitue le « format de production » de l'énonciation dans les forums de *Télérama*. La communication y prend la forme d'une véritable conversation sur les livres lus, même si cette conversation ne s'effectue pas en temps réel. Elle est, en effet, asynchrone, et chaque tour de parole prend parfois le même temps qu'une réponse épistolaire IRL (*in the real life*). L'étalement dans le temps de la discussion est un signe de sa réussite et du plaisir que les participants anonymes trouvent à confronter leurs opinions personnelles sur les mêmes livres. L'échange suivant, dont on a respecté la présentation initiale (fautes d'orthographe, etc.), en est un bon exemple.

Freddie free jazz, un habitué du forum, ouvre la querelle en exprimant ironiquement son dégoût (« berk !!!!! ») pour les livres de Paulo Coelho. Il reçoit immédiatement le soutien de familiers (2) (3) (4) qui lui confirment la disqualification personnelle (2) et le discrédit institutionnel qu'aurait entraînés aux yeux du groupe la révélation de son attachement à ces livres (3) et (4) :

1. Titre : Paulo Coelho
Auteur : freddie free jazz
« MON AUTEUR PRÉFÉRÉ, la quintessence de la littérature, pas vrai ?
Depuis Flaubert et Stendhal, on n'a pas fait mieux. Écriture limpide, belle.
Et puis il sait raconter. Quel style !!! Magnifique !!!!
Berk !!!!!!
Hé hé. »
Message posté le 24 octobre 2004, 01:17.

2. Auteur : shama19
« OUF ! »
Message posté le 26 octobre 2004, 15:32.

3. Auteur : Le Grand Thô
« Pfffiiiioooooouuuuuu de la part d'un ministre du PFT c'était risqué[32]. »
Message posté le 27 octobre 2004, 13:17.

4. Auteur : rebi
« Tu nous as fait peur, boudiou ! »
Message posté le 28 octobre 2004, 11:00.

4 bis. Auteur : rebi

32. Allusion au Prix des forums de *Télérama* (PFT), dont il sera question au chapitre IV.

« “aS”, scusez ma faute… c’est l’émotion. »
Message posté le 28 octobre 2004, 11:01.

Ce jugement péremptoire est contesté cependant par Clochette (5). Elle lui oppose le réconfort qu’elle a tiré d’un livre de Coelho, et laisse entendre qu’elle juge superficielle et mondaine cette dénonciation sans nuances. Sa défense de l’auteur suscite à son tour des contestations :

5. Auteur : Clochette
« Je vous souhaite juste qu’un livre comme *Veronika décide de mourir* ne vous “parle” jamais…
… parce que s’il vous parle, c’est que vous serez passé par des périodes difficiles. Et ça, on ne peut le souhaiter à personne, et surtout pas à des gens qu’on aime bien, hein ? »
Message posté le 28 octobre 2004, 23:50.

6. Auteur : rebi
« Je l’ai lu, *Véronika décide de mourir*… et deux autres de lui. Indépendamment du contenu, je n’aime pas son écriture à Coelho. Bises Clochette :o) »
Message posté le 29 octobre 2004, 12:53.

7. Auteur : Gafas
« Ne nous moquons pas de Paulo Coelho, c’est l’avant-garde de la littérature brésilienne.
Sa prose est époustouflante malgré la traduction.
Ce passage n’est-il pas digne des plus grands ?
“Le jeune homme sentit un pincement au cœur, en pensant à la fille du commerçant. Dans la ville où elle vivait, il y avait sûrement un marchand de pop-corn.”
Vous ne me contredirez pas si je vous dis que “ça fait réfléchir.” »
Message posté le 29 octobre 2004, 13:08.

8. Auteur : Le Grand Thô
« Je ne suis pas d’accord. On parle de littérature.
Je respecte infiniment le fait que le livre t’ait parlé mais je pense qu’il s’agit

donc de redire encore, et avec plus de vigueur même que ce n'est pas de la littérature… du moins ce que j'en ai lu (peu j'en conviens) et entendu de l'auteur lui-même (trop).
Ainsi, selon ce que l'on a vécu, le petit bouquin que les scientologues m'ont refilé dans la rue pourrait "parler" trop. C'est fait pour.
Je ne crois pas qu'il soit difficile de toucher.
C'est pour ça que je me méfie tant des philosophies du bonheur et des religions en général.
Pour moi Coelho et trop d'autres sont des usurpateurs. »
Message posté le 2 novembre 2004, 10:18.

Une nouvelle personne entre dans la discussion pour contester l'élimination du vécu personnel dans la discussion de la qualité d'un livre, position qui reçoit le soutien d'un sixième arrivant (11), lequel confirme son attachement à Paulo Coehlo.

9. Auteur : la Dame du Lac
« Mais, sans prétention aucune… c'est quoi, d'après toi, la "littérature"?…
Je ne suis pas inconditionnelle de Coelho, mais j'ai aimé certains de ses livres (pas tous) comme par exemple *Sur le bord de la rivière Piedra, je me suis assise…* et j'ai lu d'autres livres qualifiés de chefs-d'œuvre qui m'ont laissé de marbre…
À quoi se mesure donc la qualité d'un livre?…. »
Message posté le 2 novembre 2004, 20:33.

10. Auteur : Le Grand Thô
« C'est une bonne question.
J'aurais dû mieux dire que je ne fais part que de ma seule opinion. »
Message posté le 3 novembre 2004, 13:38.

11. Auteur : gateausec
« Il me semble très difficile de juger de la qualité d'un livre. Peut-être est-ce parce que je suis encore loin d'avoir lu tous les livres que vous allez lus?
En tout cas, je peux vous dire que j'ai adoré *L'Alchimiste*; il m'a mis du

baume au cœur. À la même époque, je devais lire un classique : *Le Vieil Homme et la Mer*; et bien, ce vieil homme et son satané poisson m'ont bien ennuyé. Peut-être que si je relisais ces deux livres maintenant, je trouverais le premier complètement gnangnan et j'apprécierais le second. Bref, pour l'instant j'aime toujours Coelho. »
Message posté le 4 novembre 2004, 09:11.

L'initiateur du débat, freddie free jazz, essaie du coup de retourner la discussion à son avantage en demandant le soutien de Gafas (12) (14), et en exprimant comiquement, sur le modèle des bandes dessinées, son désespoir devant l'obstination de Clochette (13).

12. Auteur : freddie free jazz
« J'aime l'humour de Gafas !
Gafas, toujours là ? »
Message posté le 4 novembre 2004, 13:44.

13. Auteur : Clochette
« J'ai beaucoup aimé *Veronika*…
Le *Manuel du guerrier de la lumière* m'a parlé un temps, puis je n'ai jamais pu remettre le nez dedans – jamais pu le finir.
L'Alchimiste m'a laissée perplexe – perplexe peut-être aussi parce que j'avais du mal à comprendre qu'il ait eu un tel succès.
Mais il m'a quand même laissé des images très finement dessinées, composées et même agencées, et pour ça il faut quand même des phrases bien faites.
Après, littérature ou pas, à l'époque je ne me rendais pas compte si un bouquin était bien écrit ou pas, et puis juger une traduction… »
Message posté le 4 novembre 2004, 22:16.

14. Auteur : freddie free jazz
« GAAAAAAAAAFFFFAAAAAAAAAAAASSSS !!!!!!
Gafas ?
Une autre citation stp !!!!!
Enfin quelqu'un qui est d'accord avec moi ! »
Message posté le 8 novembre 2004, 14:33.

Comme on le voit, un temps important peut s'écouler entre l'envoi de la « bouteille à la mer », le message initial, et les réactions qu'il va susciter, parfois plus de soixante-douze heures. Pourtant, le ton de l'échange est proche de celui d'une conversation en face à face où chacun réagit avec une certaine intensité affective aux prises de position de l'autre. L'intensité, positive ou négative, de l'expérience personnelle du livre ou de l'auteur dont on parle « porte » la conversation, en motivant son ouverture, la réaction d'autres personnes, le constat d'accord ou de désaccord, la relance du débat, etc. L'examen attentif révèle une grande familiarité entre certains participants, qui se reconnaissent et s'interpellent familièrement (« Gaaaaffaaass! »), et jouent avec leur intimité, laquelle permet à freddie free jazz d'exprimer par antiphrase son aversion pour Paolo Coelho, à ses frères en littérature de faire chorus, et à tous de se moquer gentiment de la Dame du Lac qui prend la chose trop au sérieux. Il est intéressant de signaler le plaisir que procure au sociologue lui-même le fait de reconnaître l'auteur du message initial – freddie free jazz – déjà rencontré à propos du livre de Roth, *La Tache*, dans la rubrique « Bouche-à-oreille » d'amazon.fr.

La construction de l'usage dans le forum de *Télérama* est cependant fort différente de celle qui caractérise cette rubrique. Sur Amazon, les lecteurs ne communiquent pas entre eux, ils ne peuvent que se lire et déposer un compte rendu de leur lecture. Ici, chacun contribue à la construction d'une dispute littéraire, par la production d'un jugement qui l'engage personnellement et qui appelle confirmation de ceux qui s'y reconnaissent émotionnellement. Selon Joseph B. Walther, cette forme de CMC (*computer-mediated communication*) asynchrone se caractérise par la création d'un « environnement hypersonnel ». Prenant le contre-pied de chercheurs qui appréhendaient la communication numérique asynchrone comme un médium impersonnel, cet auteur a démontré, en effet, que « les environnements de la communication numérique peuvent être impersonnels, interpersonnels, et hyperpersonnels[33] ». Il distingue

33. Joseph B. Walther, « CMC: impersonal, interpersonal and hyperpersonal interaction », *Communication Research*, 1996, vol. 23, p. 3-43.

ainsi l'interaction « impersonnelle », « principalement orientée vers une tâche et exigeant peu d'interaction sociale », de l'interaction « interpersonnelle », qui correspond à des « échanges socialement orientés entre usagers » ; il crée par ailleurs le néologisme « hyperpersonnel » « pour décrire et approfondir notre compréhension de la profondeur des échanges interpersonnels dans la CMC[34] ». Selon lui, la communication numérique hyperpersonnelle « est le type de CMC le plus désirable, que nous tendons à rechercher en parallèle avec les interactions de face à face ». Elle est favorisée par « quatre caractéristiques de l'environnement médiatisé » :

– une perception idéalisée du récepteur ;
– une présentation de soi optimisée de l'émetteur ;
– des canaux asynchrones favorisant la gestion de l'information ;
– une boucle de feed-back autorisant l'intensification magnifiée d'une interaction à indices minimaux (*intensification magnified in minimal-cue interaction*). En effet, Walther suggère qu'une communication hyperpersonnelle peut survenir au sein d'une CMC basée sur la « construction réciproque et hyperbolique par chacun de l'autre et de la relation qu'ils entretiennent dans un environnement où les indices sont minimaux ».

L'échange des forums littéraires de *Télérama* nous confronte à ce « sens exagéré de la relation » qu'éclaire la « théorie de la désindividuation de l'identité sociale ». La théorie du SIDE (*social identity desindividuation*) « prédit qu'en l'absence d'indices liés à l'interaction de face-à-face et de savoir relationnel antécédent, les indices sociaux présents dans la CMC prennent une valeur particulière et peuvent conduire à une surattribution de similarité[35] ». Walther avance que la CMC est hyperpersonnelle quand « les usagers font l'expérience de la communalité et en sont conscients, physiquement séparés, et communiquant par un canal de communication à faibles indices qui leur permet de sélectionner les éléments de leur présentation de soi et leur expression publique, de construire et de retourner des

34. Jeanine W. TURNER, Jean A. CRUBE et Jennifer MYERS, « Developing an optimal match within online communities: an exploration of CMC support communities and traditional support », *Journal of Communication*, 2001, vol. 51, n° 2, p. 232.
35. *Ibid*, p. 233.

représentations de leurs partenaires et de leurs relations, sans l'interférence de l'environnement réel[36] ».

Le forum littéraire nous confronte donc au paradoxe apparent d'une sociabilité hyperpersonnelle bien qu'anonyme, d'un échange hyperpersonnel parce qu'anonyme. L'inscription sur le forum littéraire et l'anonymat favorisent la construction de disputes littéraires entre étrangers en offrant la possibilité de dire ce que l'on pense sans craindre le regard de l'autre. Le goût pour la littérature constituant le lieu commun qui unit tous les participants, il autorise la réduction de l'autocontrôle et l'expression sans fausse honte de sa sensibilité. Ainsi, la Dame du Lac, affectée par la critique de Paolo Coehlo, réagit conformément à son autoportrait, où elle se présente comme suit :

> « Qui est la Dame du Lac ?.…
> Alors, voilà : J'aime… l'odeur de l'herbe coupée, le sourire craquant de mes bébés quand ils n'avaient pas encore de dents, la voix de Whitney Houston, les romans de Boris Vian, les couchers de soleil du Petit Prince quand je suis triste, le silence des églises, les tableaux de Marie Laurencin, et à la folie, la tarte aux mirabelles… Mettre des draps tout frais lavés et repassés dans le grand lit avant de me coucher, m'allonger dans un hamac avec un livre et ne pas dépasser la page 7, ouvrir en grand toutes les fenêtres pour faire entrer le soleil, me moquer des courants d'air, et éclater de rire pour des bêtises… Penser en rentrant du travail que quelqu'un m'attend à la maison, marcher un peu plus vite pour arriver un peu plus tôt, laisser sur le papier des petites taches de couleur, les trouver belles quelquefois, puis quand les couleurs ne suffisent plus, écrire, écrire des textes pas trop sérieux, joliment insouciants et très tendres… »

La communication qui s'établit ainsi entre égaux permet à chacun d'être soi-même et de s'exprimer sans contrainte sur ce qu'il aime. Cette valori-

36. Joseph B. Walther (1996), "cmc impersonal…", *op. cit.*

sation de soi offerte par un espace où chacun peut exposer sans crainte son intimité rapproche le forum de *Télérama* des groupes d'échange, en face à face ou en ligne, qui permettent à des personnes stigmatisées de se comprendre mutuellement. Par sa gratuité et sa futilité, le forum de *Télérama* se distingue évidemment de ce genre de groupes, même s'il peut rendre éventuellement un service psychologique du même type à celui que son handicap ou son stigmate prive de sociabilité littéraire. Il s'en distingue également par l'incorporation affective de l'objet littéraire qui constitue l'enjeu et l'intérêt de l'échange…

Cette forme démocratique de l'espace public, « cette figure idéale de l'assemblée permettant aux personnes de débattre de leurs désaccords[37] », explique certainement le succès d'un forum intitulé « Au fait vous lisez quoi ?[38] ». De toute évidence, le caractère éclectique et ouvert de l'échange favorise la participation, l'intitulé du forum invitant à parler de tous les genres de livres, sans exclusive.

La rencontre de consommateurs avertis

La conversation numérique offre donc l'occasion de sympathiser avec un interlocuteur dont le désir s'ajuste au sien propre puisque c'est l'objet de notre passion qui nous choisit. Nadine Julie – pseudonyme d'une « forumeuse » du site telerama.fr – exprime parfaitement l'intérêt de cette coordination des affects à l'aveugle qui permet de s'intégrer dans une communauté culturelle dont les relations internes sont purifiées, parce que les personnes sont détachées des enjeux affectifs locaux.

Elle confie qu'elle est une « grande lectrice depuis toujours… J'ai toujours aimé partager mes émotions littéraires, la meilleure façon étant d'offrir ou de prêter. Après, on échange les ressentis et, des fois, c'est très dur : j'ai tellement parlé de ce bouquin que mes amis ont l'impression de l'avoir déjà lu ! Sur les forums, c'est différent, forcément, chacun est disponible quand il lit ou

37. *Cf.* Bruno Latour et Peter Weibel (dir.), *Making Things Public. Atmospheres of Democracy*, Cambridge, Massachusetts, mit Press, zkm Karlsruhe, 2005.
38. Il atteignait 1 286 messages en avril 2004.

écrit ; en plus on est là pour parler de ça, ce sujet qui nous passionne… Mais c'est génial de pouvoir échanger avec toi que je ne connais pas[39] ».

Cette proximité distante avec l'étranger – au sens ordinaire, pour paraphraser Georg Simmel, du visiteur « qui arrive aujourd'hui et qui repartira demain », qui arrive sur le site et en repartira tout à l'heure – favorise la réflexivité, le « retour sur soi », de l'internaute :

> ODEYUS. – On parle de littérature sur ce forum, sous toutes ses formes on s'attache au texte mais j'aimerais parler ici du livre, de l'objet. Qu'est-ce que pour vous un livre, sans référence aucune à son contenu ? À quoi ressemble-t-il et quel sort lui réservez-vous ? Moi, les livres que je possède, je les choisis d'abord pour leur contenu, j'aime les beaux livres. Un beau livre est d'abord pour moi un livre relié, non pas broché, ensuite un livre imprimé avec soin et gainé de cuir noble. J'achète surtout des livres à La Pléiade. Pour les nouveautés, je me penche toujours sur la Blanche de Gallimard.
> LE GRAND THÔ. – Moi, j'achète que des Poche : des Points, des 10/18. D'abord parce que j'ai un budget limité. J'aime qu'un livre soit torturé, il n'est jamais aussi vivant que salopé par vingt-cinq mains… J'aime ne pas hésiter à écrire ou à souligner.
> PÉLAGIE F. – Je suis à l'exact opposé d'Odeyus. J'aime pas le cuir et j'aime pas non plus les livres abîmés mais je tolère un certain degré d'usure, d'usage, devrais-je dire… La possession ne m'intéresse guère, j'emprunte à la bibliothèque. J'achète beaucoup chez les bouquinistes…
> POT DE FLEURS. – J'aimerais moi aussi avoir des livres de La Pléiade pour les raisons que tu as dites, Odeyus. Le problème c'est que le choix est limité aux classiques et aux écrivains pour lesquels Gallimard possède les droits d'auteur…

39. Cet extrait des archives des forums de *Télérama*, comme tous ceux qui suivent, proviennent du rapport d'observation de Thibaut Gorius sur le site de *Télérama* de janvier à juin 2004.

Internet m'entraîne, du fait de l'efficacité technique de l'écriture – elle permet de visualiser ce qui est dit – et sociale – elle permet à autrui de ratifier ce que je dis –, à m'observer moi-même en train de goûter le plaisir de la lecture[40].

Cette « objectivation du rapport à l'objet » fait surgir la figure d'un amateur soucieux de maîtriser son plaisir, d'ajouter au plaisir esthétique que procure la satisfaction d'un besoin de cultiver la conscience de sa relativité.

Internet constitue ainsi l'argument et l'instrument d'une valorisation anthropologique de l'objet-livre sans considérations sociologiques de genre de consommation culturelle. Le débat, dans le forum « Prix des téléranautes », suscite, par exemple, cette prise de position :

> Le Grand Thô. – Je pense qu'il faut absolument éviter de cloisonner. Ce prix n'interdit ni la BD, ni la SF, ni le polar. Chacun met ce qu'il veut sans question de taille, d'actualité, de tarif ou même d'édition. Le tout est de se battre pour que ce petit objet précieux qui a fait battre notre cœur, exploser notre cerveau, sortir nos larmes… (*cf.* à ce sujet le chapitre IV).

Cette vision anthropologique de la lecture comme « acte traditionnel efficace », c'est-à-dire comme transmission rationnelle d'un savoir magique, se traduit « naturellement » dans la promotion du corps comme instrument de mesure. La littérature est ce qui se teste, ce qui s'éprouve méthodiquement avec son corps, et ce qui est une bonne raison de rejeter un livre est aussi une bonne raison d'accepter de le lire. La tension entre tradition et modernité – la fameuse « tradition du nouveau », l'idée de l'obligation pour chacun d'éprouver sa liberté de jugement esthétique – se résout ainsi dans la reconnaissance du sens pratique de la lecture qui n'est pas seulement de choisir le juste, mais de trouver ce qui nous convient[41].

---

40. Confirmant ainsi que le goût est un « faire », selon l'expression d'Antoine Hennion.
41. On paraphrase évidemment ici la leçon qu'Alain Girard tire de son enquête sur *Le Choix du conjoint*, Paris, puf, 1964, p. 19 : « La possibilité du choix implique la possibilité de la rencontre. »

> HERLOCKSHOLMES. – Mais si, c'est vachement bien la littérature contemporaine. Et en plus, il y a autant d'auteurs que de styles différents. Les contemporains ne sont pas plus durs que les classiques, loin de là. Le mieux, c'est de goûter… Faut pas avoir peur, c'est comme tout, si tu aimes, tu continues, si tu n'aimes pas, tu vas ailleurs. Bon, et pour Kundera, c'est pas moi qui vais te dire de ne pas le lire. Bonne lecture !

Internet offre ainsi un moyen de renforcer l'efficacité du bouche-à-oreille, en augmentant significativement les chances d'entendre des consommateurs parler de leurs coups de foudre littéraires, en échappant aux cloisonnements sociaux qu'entraîne nécessairement l'attachement à un certain type d'objet.

Taline nous confie :

> « Oui, je parle de lecture dans le réel et souvent aussi par associations d'idées. Comme ici, une situation me renvoie à un livre. J'ai la chance de partager la responsabilité de la bibliothèque du CE. Il n'y a pas beaucoup de bons livres mais à une époque, quand les grands lecteurs la fréquentaient pour les trouver, je me suis créé un réseau et nous partageons des coups de foudre. J'ai d'ailleurs réussi à faire mordre à l'hameçon plusieurs petits lecteurs et c'est plutôt gratifiant… Mais, dans ce cas, je suis prescripteur et ne découvre pas grand-chose… Le Web offre du temps, fait se rencontrer un public plutôt varié que l'on ne connaîtrait pas forcément… »

Le forum internet offre donc au lecteur passionné un lieu de renouvellement de son goût. L'objectivation de son propre plaisir favorise la découverte et l'ouverture à d'autres types de consommation, le forum constituant l'équivalent d'un banc d'essai puisque l'on peut y observer des personnes qui parlent de leurs propres découvertes. Dans cette situation, comme dans les groupes de lecture offline, chacun peut *voir* en même temps ce que fait dire le livre à la personne, et ce que la personne fait dire au livre. L'internaute devient ainsi capable de conseiller :

> « Je voulais justement te recommander le livre que tu lis !
> – À moi ?

> – Ben oui, à toi… Je commence à connaître les goûts des uns et des autres… C'est marrant ce forum quand même ! On connaît les gens sans les connaître. »

Mais Internet lui donne également la possibilité de choisir des conseils et des conseillers qui conviennent à ses besoins propres. Camaron sollicite ainsi Le Grand Thô :

> Le Grand Thô. – Pourquoi je préfère les Anglo-Saxons aux Français ?
> Oui, pourquoi ? Et aussi les Japonais que j'aime beaucoup. Murakami Ischiguro. Extraordinaire. Je n'arrive plus à lire des romans contemporains français. Pourquoi ?
> Camaron. – Sans doute parce que la plupart des auteurs contemporains français sont recrutés dans un petit cercle surprotégé qui s'autocélèbre et se congratule. Plus de souffle, plus de liberté. La loi du rendement et des supermarchés de la littérature. Nos petites pointures viennent mourir au pied des grandes colères du monde.
> J'ai très envie de découvrir les auteurs japonais que vous citez. Que me conseillez-vous pour commencer[42] ?

Abram De Swaan définit la proto-professionnalisation comme un processus d'acquisition d'une « attitude plus raisonnée, plus prévoyante » accompagnée d'une « certaine distance mentale » à l'égard des relations humaines, capacité qui résulte de la transmission par les professionnels d'« une version du savoir professionnel » à leurs clients ou patients. Ainsi, « les individus s'orientent de plus en plus, dans leur vie quotidienne, vers les notions fondamentales des spécialistes […] et en adoptent les règles de conduite[43] ». L'auteur souligne que cette proto-professionnalisation « s'étend à des cercles toujours plus vastes » car elle est transmise « par les clients des professions libérales, dans

42. La suite de la conversation mêlera plusieurs participants qui présentent des auteurs et des ouvrages japonais qu'ils ont aimés.
43. Abram de Swaan, *Sous l'aile protectrice de l'État*, Paris, puf, 1995, p. 325-327.

le “programme caché” de l’enseignement, et de plus en plus à travers les mass media qui en adoptent les catégories dans leur traitement des problèmes humains[44] ». De ce point de vue, la fréquentation des forums de *Télérama* augmente « le degré de proto-professionnalisation du réseau personnel qui permet à chacun de faciliter son accès aux services adéquats[45] ».

L’observation du forum « Science-fiction » montre bien comment la situation constitue un « dispositif de formation » pour des néophytes qui peuvent s’approprier, à travers le discours d’autrui, l’aptitude à traduire en mots l’expérience du roman, à manipuler les classifications, à opérer des comparaisons en rapprochant les produits contemporains, à produire des interprétations du sens de l’évolution de la technique littéraire par une mise en perspective historique, et finalement à argumenter une opinion personnelle.

Herlocksholmes, qui vient de commencer à lire de la science-fiction, demande à ses camarades où « se situe la frontière entre un roman normal et un roman de science-fiction » :

> ARTHUR SHEPHERD. – Que voilà une question essentielle! Un roman de fiction consiste en un récit imaginaire dont la réalité est plausible, c’est-à-dire que son univers est de l’ordre de l’existant même si les protagonistes et les événements sont imaginés. La littérature fantastique possède un sens plus large qui consiste à accepter comme littérature toutes les fictions, c’est-à-dire les œuvres d’imagination les plus débridées…
> ENEE. – C’est l’idée imaginaire et inexistante dans le temps présent créée par un auteur inventif pour illustrer une réalité à venir ou parallèle avec de la technologie (SF) et de la magie (fantasy).
> SEOMAN. – « La SF, autant que la fantasy, relève du domaine de l’imaginaire. Avant, dans la fantasy dite classique, il y avait du merveilleux. Personnellement, je pense qu’il y a de la SF ou de la fantasy dans tous les bouquins. Avant, de nombreux auteurs contournaient la censure avec l’utilisation de l’imaginaire…

44. *Ibid.*
45. *Ibid.*

Le forum donne la possibilité de s'approprier le savoir qui alimente la dispute artistique, mais aussi le pouvoir de défendre son propre point de vue, à l'image des exercices qui se déroulaient dans les classes de rhétorique des collèges jésuites. Les participants y trouvent l'occasion de se rapprocher des professionnels de la littérature, en appliquant « les positions de base qu'ils attribuent aux professions concernées[46] », comme l'illustre ce débat sur la technique littéraire, qui mobilise savoir littéraire, savoir historique et savoir sociologique :

> CYCLIC. – Pour moi, la littérature est la seule chose qui peut avoir tous les droits ou devrait les avoir. La virtualité de l'écriture permet toutes les possibilités et tous les excès… Oui, la littérature est là comme un jeu dont la règle est de détruire toutes les règles, dont la loi est de détruire toutes les lois, parce qu'elle peut ériger en principe le fait de ne pas en avoir. Il n'y a qu'à lire Sade pour comprendre ce qu'est la littérature.
> DI-ANGELO. – Pour moi, tu confonds littérature et écriture. Tu as le droit d'écrire ce que bon te semble de tes cris intérieurs, ça ne produira pas forcément de la littérature. La littérature, c'est peut-être quand l'écrit de l'un prend valeur d'universel.
> LUCIAN. – La comparaison avec Sade me semble totalement oiseuse… Autre temps, autre contexte. À l'époque, Sade a assumé les responsabilités de ce qu'il écrivait une paire d'années en taule, c'est pas le cas de nos transgressistes d'aujourd'hui !
> CYCLIC. – Poser le problème du temps avec Sade ne semble pas juste : le temps littéraire n'est pas le temps historique, c'est un espace sans lieu ni durée qui est le même à toutes les époques.
> LUCIAN. – Ben il y a le temps du livre qui n'appartient qu'au livre et aussi le temps où l'auteur écrit et à mon sens, c'est dans le second que le premier prend toute sa saveur…

46. *Ibid.*

La proto-professionnalisation du goût littéraire facilite une appropriation de la rhétorique de l'expert, gratifiante pour ceux qui participent à la conversation dans le but d'acquérir une position de lecteur compétent. La culture du goût produit avec le temps des connaisseurs du livre, auxquels Internet offre l'occasion de rencontrer d'autres connaisseurs, des individus capables et disposés, à la différence des parents, des amis et des proches, à converser sérieusement de littérature.

Ce type de sociabilité littéraire sur Internet se situe ainsi au point de rencontre d'une consommation littéraire personnelle et d'une action professionnelle pour capter la parole du consommateur. Parole anonyme qui n'exige pour être légitimée que le plaisir pris au livre dont je parle, lieu public qui n'impose que des passages réguliers et m'offre une sociabilité d'occasion. Dans le forum littéraire, l'expression d'une opinion, sur un titre, sur un auteur, sur un événement littéraire est le prétexte d'une conversation éphémère et à l'aveugle qui n'engage pas ses participants au-delà de l'expression de leur propre opinion. Sur cette base, comme on l'a vu à travers l'exemple du forum de *Télérama*, une familiarité littéraire peut cependant s'établir, des habitudes de rencontre se former et le sentiment d'appartenance à un même groupe se dégager de l'expérience.

Sociabilité numérique et technique de soi

Au-delà des échanges portés par les livres, le rythme des sorties littéraires et les formes rituelles d'admiration propres à un genre de consommation, Internet offre aussi des lieux de sociabilité qui constituent, comme on l'a vu dans le cas de *We read diaries*, des moyens d'explorer et d'analyser sa propre subjectivité. La participation à ce groupe se distingue de celle du forum de *Télérama*, « Au fait vous lisez quoi ? », à la fois par une mobilisation de soi plus importante et par l'organisation de la conversation, sa programmation et le choix de textes autobiographiques qui facilitent la réflexivité du geste de lecture. Le site de *Voix au chapitre* offre également un bel exemple de ce cadre participationnel.

La ritualisation de la lecture

Tout en offrant aux membres de *Voix au chapitre*, comme nous l'avons vu, un nouveau canal de communication, le site est un moyen d'intéressement

du visiteur aux séances du groupe, d'élargissement d'une participation jusqu'alors limitée aux seuls habitués de l'appartement de l'animatrice.

La mise en forme de l'échange avec le visiteur

La page d'accueil du site de voixauchapitre.com indique d'emblée la règle du jeu qui régit le groupe :

Le principe est simple : chacun a lu le même livre […]. La seule règle de fonctionnement est la suivante : chacun prend la parole à son tour ; ensuite, seulement, on parle à bâtons rompus. Il ne s'agit pas de faire une étude littéraire de l'ouvrage, mais de raconter son voyage avec ce livre, d'exprimer et d'analyser ses réactions entièrement subjectives et de découvrir celles des autres.

Ce mode de fonctionnement facilite, par sa simplicité, la participation à distance.

« Amis surfeurs, envoyez-nous votre avis sur le livre en discussion cette semaine. »

Indépendante du statut social de chacun, fondée sur le seul plaisir de lire, la relation écrite, fidèle et sincère de ses impressions suffit à intégrer la personne à part entière dans la discussion, le fonctionnement de l'échange imposant à chacun de n'occuper qu'un seul tour de parole. La position de l'usager à distance est, en ce sens, parfaitement équivalente à celle de la position de membre dans la conversation de face à face[47].

Le site manifeste aussi son ouverture au visiteur à travers la présentation que les membres de l'équipe des lecteurs font d'eux-mêmes[48]. Il s'agit d'un groupe d'amateurs de romans, toujours désireux de prendre connaissance du jugement d'expérience porté par d'autres passionnés, disposés à transformer la conversation littéraire « en *skholé*, situation socialement instituée de loisir studieux dans laquelle on peut jouer sérieusement (*spoudaiôs paizein,* comme disait Platon) et prendre au sérieux des choses ludiques[49] ». Cette mise en scène valorise une attitude exemplaire de l'*illusio* littéraire, au sens

47. Erving Goffman, *Façons de parler*, *op. cit.*, p. 205-271.
48. *Cf.* Erving Goffman, « Les équipes », dans *La Mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Éditions de Minuit, 1973, t. 1, p. 79-103.
49. Pierre Bourdieu, *Les Règles de l'art : genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, 1992, p. 420.

spécifique que Pierre Bourdieu donne à ce terme d'*illusio*, « le fait d'accorder à un jeu social qu'il est important que ce qui s'y passe importe à ceux qui sont engagés, qui en sont […]. C'est le fait d'être investi, d'investir dans les enjeux qui existent dans un certain jeu, […] qui, à l'inverse, apparaissent comme dépourvus d'intérêt du point de vue qui n'est pas pris à ce jeu, et le laissent indifférent[50] ». Le groupe constitue un lieu où l'on prend au sérieux le plaisir littéraire et où l'on respecte la conduite que mérite la lecture.

La ritualisation du plaisir personnel : l'expression obligatoire des émotions

Le site est donc un moyen, dans cette perspective, de partager une conduite de ritualisation, au sens éthologique, du plaisir littéraire. « Éthologiquement, la ritualisation peut être définie comme la formalisation ou la canalisation d'un comportement à motivation émotionnelle. » Elle sert alors, selon l'éthologue, au moins trois buts : « assurer une plus grande efficacité de la fonction d'avertissement », c'est-à-dire d'information d'autrui sur les propres émotions d'un sujet, « fournir des stimulants ou des déclencheurs de schèmes d'action plus efficaces aux autres individus » et « servir de mécanismes de liaison sexuelle ou sociale »[51]. La ritualisation de l'échange, dans le cas de *Voix au chapitre*, en fixant les obligations de comportement de chacun par rapport à autrui et par rapport au livre, permet de canaliser ses émotions et de passer de la conversation informelle à un jeu organisé et formalisé (un phénomène de modalisation bien décrit par Goffman), un signal indiquant le changement du cadre de l'activité[52].

> « Mais concrètement, comment cela se passe-t-il ?
> Ça commence à 20 heures le vendredi, métro Saint-Michel à Paris, cinquième étage… On apporte des cacahuètes, du jus d'orange ou du bordeaux, du chocolat et des olives. Une règle rarement suivie veut que ces amuse-gueules aient un rapport avec le livre (blinis pour Gogol, sushis pour Tanizaki, bière

50. Pierre Bourdieu, *Raisons pratiques*, Paris, Seuil, 1994, p. 151-152.
51. Julian Huxley (dir.), *Le Comportement rituel chez l'homme et l'animal*, Paris, Gallimard, 1971.
52. Rappelons que la notion de modalisation est effectivement empruntée par Erving Goffman à l'observation de Bateson sur les loutres du zoo de Berlin, qui, « dès qu'elles perçoivent un signal », jouent à se battre. Johan Huizinga montre, dans son *Homo ludens* (Paris, Gallimard, 1951), l'utilité de l'approche éthologique pour l'histoire et la sociologie de la culture.

> pour Schnitzler…). Mais on ne mange pas! On grignote en échangeant quelques recommandations concernant films, pièces, expos ou autres livres lus. Au signal, que personne ne donne, on commence[53]… »

L'écriture sur Internet prolonge et conforte cette ritualisation, en transformant en écrit la parole tenue par l'individu en situation. Tout en suscitant chez certains participants la crainte que le désir de séduire le visiteur ne réduise l'authenticité de l'expression personnelle, cette fixation permet au groupe de valoriser le profit à la fois personnel et collectif qu'apporte la participation à ces échanges. La présentation d'autoportraits concrétise sur le site cette efficacité positive de l'échange au sein du groupe et vise à la faire ressentir au visiteur.

L'authentification de la liberté de parole : l'autoportrait

L'autoportrait est la technique utilisée sur le site de *Voix au chapitre* pour combattre la prévention éventuelle du visiteur à l'égard de l'échange littéraire organisé. La liberté de ton des autoportraits de la rubrique « Membres » prouve qu'il est loisible à chacun d'exprimer son ressenti personnel et que le groupe respecte le droit de juger avec sa sensibilité propre le roman en discussion.

> « Moi, c'est très "j'aime, j'aime pas" (rires). Enfin, c'est plutôt "j'ai détesté, j'ai adoré". J'ai beau dire "je vais faire différemment", je trouve qu'il y a tellement de groupes où on ne peut pas dire ce qu'on pense que quand même sur un livre, dans ce cadre-là, si on ne peut pas, ce serait… Ça se voit aussi que je n'ai pas un avis très élaboré, il y en a qui ont des avis fondés, étayés, travaillés, enfin je crois qu'il y en a qui prennent ça très… C'est pas de prendre plus au sérieux, ou moins au sérieux, mais c'est prendre très au sérieux de vouloir que ce soit simplement effectif et fugitif, c'est pas moins sérieux. Mais je n'ai pas envie que ça devienne scolaire. Je ne veux pas que mon avis soit circonstancié,

53. Page d'accueil du site *Voix au chapître*. Une participante commente : « On commence à manger et on échange des nouvelles, des petites nouvelles avec les autres. Et puis en fait, on arrête plus ou moins de manger, pas de boire, mais en tout cas, plus ou moins de manger pendant tout le temps de la discussion. Et puis, quand la discussion se termine, en règle générale, ça se termine, je dirais plutôt vers dix heures, dix heures et quart, après il y a de nouveau… Alors, de nouveau on mange, et là, on discute… Il y a toujours quelqu'un, l'animatrice souvent, pour lancer le débat avec un "qu'est-ce que vous avez vu comme film ?" ou "qu'est-ce que vous avez vu comme pièce de théâtre ?", voilà… »(G., 50 ans, documentaliste).

> je revendique la mauvaise foi la plus absolue, enfin ce que je dis est ce que je pense à ce moment-là » (R., 58 ans, chercheuse) (27 avril 2004).

On trouve ainsi onze autoportraits parfois, mais rarement accompagnés d'une photographie. Leur découverte s'effectue sous une forme ludique. Le dispositif visuel, d'une grande qualité graphique, figure une bibliothèque enfermant des livres reliés et propose au visiteur de faire apparaître les autoportraits que les pages des livres de la bibliothèque sont censées dissimuler, en explorant les étagères à l'aide du curseur (qui tient alors le rôle du doigt lorsqu'on cherche un livre sur les rayons d'une bibliothèque ou d'une librairie). La rédaction est personnalisée, chacun formulant, sur un mode sérieux ou ludique, développé ou succinct, sceptique (« je me demande si j'aime lire ») ou lyrique ses goûts littéraires, célébrant le rôle de la lecture dans sa vie, racontant les circonstances de sa rencontre avec le groupe, etc. L'autoportrait de Madeleine est très caractéristique de la composition esthétique d'un « moi » littéraire qui la détourne de l'usage d'Internet.

> Madeleine. – J'adore quand Don Quichotte part à la recherche du temps perdu avec Gilgamesh, quand la Dame de pique écoute les confessions impudiques d'un roi sans divertissement, quand Oblomov attend Godot sur le rivage des Syrtes, et quand les âmes mortes vont cueillir les Fioretti sur l'herbe, pour faire l'éloge de l'ombre.
> J'adore quand Notre-Dame des Fleurs lit à rebours les notes de chevet de ses liaisons dangereuses à Candide et au Petit Prince, quand l'apiculteur, qui meurt, essaie de prendre son parti des choses, même si la solitude est trop bruyante, surtout dans la maison des autres, et qu'il part en promenade au phare avec quelques récits dans la paume de sa main pour trouver enfin, peut-être, l'usage du monde.
> Mais je n'ai(me) pas Internet.

L'autoportrait de Françoise campe une amoureuse du roman, boulimique et passionnée, et qui ne craint pas d'affirmer sa différence :

> Françoise. – Bonjour, moi c'est Françoise.
> Je suis une petite nouvelle par rapport aux vétérans du groupe.

> Quand un livre m'emballe, je pense que tout le monde va l'aimer et ce n'est jamais le cas, mais finalement c'est génial, ça discute ferme dans le groupe et c'est un vrai ballon d'oxygène!
> Voici en vrac quelques-uns de mes auteurs préférés :
> Cohen, Proust, Cendrars, Conrad, Miller, Primo Levi, Genet, Duras, Yourcenar, Süskind.
> Mais aussi : Styron, Himes, Hammett, Selby, Lawrence (D.H.).
> Mes manques : Joyce, Musil (et d'autres, hélas!).
> Et puis, le succès de certains livres me laisse perplexe, comme *Au-dessous du volcan*, *La Montagne magique*??? Comprends pas… Si quelqu'un voulait m'expliquer…
> Mon dernier coup de cœur : Louis-René des Forêts. Je vous le recommande chaudement.

Dans tous les cas, la présentation de soi consiste à personnifier[54] l'acte de lire, à l'incorporer à son identité personnelle au point de réduire cette présentation de soi à la conduite littéraire, suggérant ainsi au visiteur du site la contamination par les livres manipulés, le phénomène de prise de possession par l'objet possédé, la transformation du lecteur en « homme-livre » : « Tous des fous de lecture, des maniaques de la littérature, des intoxiqués du texte », comme le souligne la page d'accueil.

Cette attitude ne lie aucunement l'accès au loisir littéraire à la condition sociale. Le texte de la page d'accueil n'hésite pas à regretter implicitement l'homogamie sociale et culturelle du groupe qui résulte de sa composition actuelle, puisqu'il réunit des membres de professions intellectuelles, cadres d'entreprise, enseignants, journalistes, plutôt que des travailleurs de services :

> « Nous avons connu dans ce groupe une infirmière qui lisait beaucoup la nuit quand elle était de garde et un employé des postes qui travaillait au

54. *Cf.* Arjun Appadurai, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot, 2005, p. 138-139.

> tri. Actuellement, on manque d'originalité : on bosse dans une entreprise, dans l'Éducation nationale, dans la presse… »

La personnalisation du site par des autoportraits de lecteurs passionnés garantit au visiteur la neutralisation, dans le fonctionnement de l'échange, de tout ce qui n'est pas de l'ordre de l'expérience littéraire et du plaisir qu'elle peut procurer. Elle légitime l'effort qu'exigent le discours sur soi-même, la révélation publique de son intimité, l'expression sincère de ses émotions devant un étranger. Cette parole contrainte prend le sens tout à la fois d'une conquête d'une parole personnelle et de la production d'un témoignage littéraire au profit de la littérature, d'un don de soi en faveur du livre.

Internet permet ainsi, par la proximité distante à l'égard de soi-même qu'autorise le dialogue avec l'étranger, de concilier culture de soi et plaisir de lire, le passage par l'écriture renforçant le sentiment pour l'usager de la conquête d'une attitude à la fois plus littéraire et plus réfléchie.

Sociabilité numérique et renforcement du pouvoir du lecteur

Qu'elle s'inscrive dans le cadre de la librairie numérique, des sites ouverts pour les consommateurs ou des sites portés par les consommateurs, la sociabilité littéraire qui se développe sur Internet doit son succès au fait qu'elle prolonge et qu'elle accentue les vertus de la sociabilité littéraire offline. La numérisation de la conversation littéraire organisée renforce sa capacité à rapprocher les individus par-delà les barrières qu'érigent le foyer et le milieu social, et son pouvoir de formation personnelle, grâce au renforcement qu'elle opère de la capacité de l'individu de juger de ce qui lui convient.

Lieu de prise de parole sur ce qu'on a lu, lieu d'échange d'opinions sur les mêmes livres entre des personnes séparées par des obstacles physiques ou sociaux, Internet est aussi un lieu de publication d'une parole individualisée, qu'exploitent en tant que telle, comme nous l'avons vu, les e-librairies[55].

55. *Cf.* Mary Leontsini et Jean-Marc Leveratto, "Online reading practices and reading pleasure in a transnational context: the reception of Coetzee's *Disgrace* on Amazon sites", dans Anna Guttman, Michel Hockx et George Paizis (eds), *The Global Literary Field*, Cambridge, Cambridge Scholars Press, 2006, p. 163-178.

En lui donnant aux yeux de tous la valeur d'une opinion digne d'être enregistrée, celles-ci confèrent à cette parole une valeur équivalente à celle de la critique journalistique, une valeur d'expertise.

Internet participe donc conjointement à une individualisation du jugement esthétique et à une valorisation de l'expression personnelle du consommateur. En même temps qu'il assure son intégration à la communauté « universelle » des lecteurs, Internet permet à l'individu, comme nous l'avons vu dans le cas de *We read diaries,* de prendre la parole en son nom personnel.

C'est cette conduite qui donne tout son sens au passage à l'acte d'écrire ses critiques sur Internet[56], à l'usage de son pouvoir de lecteur, à l'action de rendre sa critique publique, de s'exprimer en tant que représentant du public.

Il importe donc d'examiner, après avoir considéré les cadres de sociabilité littéraire offerts par Internet, les formes de publication du jugement littéraire profane qu'il autorise. Le plaisir qu'apporte le partage de l'expérience littéraire, la gratification esthétique que procure la sociabilité littéraire ne représentent que la dimension subjective de l'écriture sur Internet. Celui de se donner la parole en tant que lecteur « ordinaire », de transmettre son expérience à autrui et de lui conférer la valeur d'une expertise publique représente sa dimension objective. L'écriture sur Internet qui offre, d'un point de vue esthétique, un moyen d'ancrer son jugement dans l'exercice corporel de la lecture et de renforcer le plaisir qu'elle procure, apporte au lecteur, d'un point de vue éthique, un moyen de faire connaître à tous son propre jugement littéraire et d'en faire bénéficier le public.

---

56. *Cf.* Mary Leontsini et Jean-Marc Leveratto, « Internet et la construction du goût littéraire : le cas de critiqueslibres.com », *Sociologie de l'art,* nº 7, 2005, p. 63-89.

Chapitre IV. Figures du public : Internet et la représentation du jugement du lecteur

Le plaisir de la sociabilité littéraire sur Internet ne provient pas seulement des échanges que le réseau facilite entre des personnes attachées à la lecture. Pour les amateurs de littérature, Internet constitue une nouvelle extension de l'espace public, un outil d'information des citoyens par les citoyens. La diffusion d'un avis personnel n'y est pas conditionnée *a priori* par le statut social, politique ou culturel de celui qui l'exprime. Internet offre aux profanes un espace de publication de leur jugement littéraire, un espace ouvert puisqu'il échappe au filtrage opéré par les organes de presse et les magazines d'information : l'expression n'y dépend que du libre choix et de la motivation de l'usager.

Cette appropriation personnelle de l'espace public d'Internet engage la personne à ses propres yeux et aux yeux du public, dès lors qu'elle se sent attachée aux livres dont elle parle, dès lors que la prise de parole devient une forme de présentation de soi. L'expression de son propre goût littéraire sur Internet fait pénétrer les internautes dans son territoire personnel. En même temps, elle transforme l'espace d'Internet en un prolongement de ce territoire. Elle se responsabilise, en se forçant à se soucier de la qualité littéraire, pour le bien du public auquel on s'adresse. Par ce biais, Internet devient un instrument de la transmission d'un patrimoine personnel, de la littérature telle qu'on l'a vécue et qu'on désire la faire partager à ceux auxquels on s'adresse.

D'un certain point de vue, cette transmission de la culture littéraire par l'intermédiaire d'Internet n'est qu'une prolongation de la conversation littéraire telle qu'elle se pratique traditionnellement dans le cadre du marché du livre ou de la bibliothèque publique. La circulation des livres et des lecteurs fait communiquer, on l'a vu, ces deux espaces. La consommation littéraire régulière se caractérise par les passages incessants qu'opèrent les consommateurs de la sphère du marché à celle du don, de l'achat au prêt privé ou public, du plaisir de la nouveauté à celui de la familiarité, de l'exploration de la mode à la découverte du patrimoine. Lire est donc l'occasion, pour le lecteur régulier, de se construire un goût personnel, que permet de cultiver et de renforcer la fréquentation de lieux de sociabilité proches de son domicile, ou des lieux de sociabilité littéraire offerts par Internet. C'est cette expérience personnelle de la valeur collective de la littérature, qu'elle soit effectuée offline ou online, qui donne sens à la publication d'un jugement personnel sur Internet.

Cette activité de publication, cependant, transforme le sens de la parole individuelle. L'énonciation change de signification dès lors qu'elle est explicitement adressée au public, qu'elle se présente comme une action en direction du public. La parole n'est plus uniquement l'expression d'un goût personnel. Elle devient un geste de communication qui ratifie publiquement un engagement personnel en faveur tout à la fois de la littérature, que l'on cherche à promouvoir, et du public, que l'on vise à enrichir. En tant qu'écriture qui révèle la personne au public, ce geste de transmission de la culture littéraire par Internet est l'occasion pour elle d'éprouver la valeur collective de l'expérience littéraire, de ressentir et de signaler à autrui son incorporation – au sens, cette fois d'une intégration à un collectif – dans le monde de la littérature.

Dans ce cadre, l'écriture est un instrument de représentation d'une conduite. Le terme de « représentation » doit être compris ici au sens pragmatique, comme l'action de représenter quelque chose à quelqu'un [1]. Cette conception articule le sens politique de la notion de représentation (se faire le porte-parole d'autres citoyens), sa fonction cognitive (produire une image utile à leur action) et sa valeur esthétique (leur transmettre une émotion ressentie à un événement) : trois dimensions à retenir si l'on veut rendre compte de la publication du jugement littéraire sur Internet. Publier son avis sur le réseau, c'est tout à la fois écrire pour représenter ses choix littéraires au public, écrire pour promouvoir une certaine représentation de la lecture, écrire pour se représenter enfin en train de lire dans son intimité, d'une façon plaisante esthétiquement, pour soi-même et pour le public. Il s'agit de trois types d'action :

– l'expression publique par le profane de son goût littéraire ;

– la personnification de ce goût littéraire devant le public ;

– l'incorporation de ce goût littéraire par son intégration à ses apparitions en public.

1. Alain Desrosières et Laurent Thévenot distinguent ainsi trois formes de représentation – « scientifique », « politique » et « cognitive » – concrétisées par le discours public sur les catégories socioprofessionnelles (*Les Catégories socioprofessionnelles*, Paris, La Découverte, 1996). De ce fait, Michel Callon préfère au terme de représentation celui de « démonstration », qui « rend visible pour une audience qui est construite en même temps qu'elle est un objet à propos duquel un discours est articulé. Elle implique donc à la fois une mise en mots, la construction d'une chaîne référentielle et l'organisation d'un espace public », dans Daniel Cefaï et Dominique Pasquier (dir.), *Les Sens du public*, Paris, puf, 2003, p. 207.

Examinons ces trois formes d'action qui sont aussi trois formes de représentation de soi sur Internet.

La publication du jugement profane : Internet comme dispositif d'autoreprésentation du public littéraire

Appréhendé du point de vue du citoyen qui cherche à faire usage de sa rationalité critique, Internet est une ressource supplémentaire pour décider librement de son plaisir littéraire. En tant que tel, il propose une alternative à la critique portée par la presse écrite et les magazines littéraires, la télévision et ses sélections des nouveautés (dont le modèle français est devenu, après « Apostrophes » de Bernard Pivot, « Esprits libres », l'émission de Guillaume Durand) ou la radio et ses émissions de critique littéraire et dramatique (le fameux « Masque et la Plume »). Dans un contexte où la publication de l'information conditionne l'accès aux objets littéraires, publier certaines informations que l'on estime utiles à tous ceux qui, comme soi, sont attachés à la littérature est un geste de promotion et de défense des objets sur lesquels portent ces informations.

La résistance de l'expérience littéraire à la prévision statistique, à la politique des grands nombres constitue une deuxième forme de justification de la prise de parole littéraire par le consommateur. Seule est prévisible en effet, du côté des personnes, l'inertie d'une habitude collective de consommation culturelle, telles la lecture de romans policiers ou la sortie au cinéma, ou encore l'expansion d'un nouveau format technique de consommation comme le home cinéma. Il en va de même de l'identification, du côté des objets, des produits consommés. La prévisibilité de la consommation d'un genre de produits culturels a pour contrepartie l'opacité de la carrière propre à chaque produit, le respect de normes techniques de production ne garantissant jamais que la recevabilité collective du produit et ne permettant pas d'anticiper sur la consommation individuelle de ce produit. D'un point de vue anthropologique, « nous savons que dans le processus littéraire chaque acte de lecture est unique et irremplaçable. Son lien avec les autres actes de lecture du même individu ou avec les actes de lecture d'autres individus est au plus haut degré contingent. Il s'ensuit que, même si l'on traduit le comportement du lecteur en langage binaire : achat ou non-achat, il est

très difficile de tirer des conclusions quant à l'achat ou au non-achat d'un livre. L'édition littéraire est par définition non programmable[2] ».

C'est cette dimension personnelle du plaisir littéraire qui donne toute sa valeur à la publication d'une opinion littéraire de simple consommateur. Celui-ci constitue sa consommation en une passion, et cette passion en une compétence littéraire, en une capacité à expertiser la littérature[3]. En même temps, il met à disposition des autres consommateurs un outil d'expertise littéraire alternatif à la critique professionnelle.

La forme du jury de lecteurs : le cas du Prix des forums de *Télérama*

Le Prix des forums de *Télérama* (PFT) est une bonne manière d'introduire à la question de la représentation de l'expertise littéraire du lecteur ordinaire. Sous ce terme d'« expertise littéraire », il faut entendre la publication par le lecteur d'un jugement littéraire fondé sur son expérience personnelle, mais intégrant l'attente et les exigences de qualité des consommateurs auxquels il s'adresse. Le Prix des forums de *Télérama* a été créé en 2005 par les habitués du forum littéraire que nous avons observés dans le chapitre précédent, désireux de promouvoir les livres qu'ils avaient aimés. Mais la désaffection des « forumeurs » a entraîné l'abandon de l'expérience au bout de quelques mois.

L'organisation d'une compétition est un geste de ritualisation de l'échange littéraire, le jeu de la comparaison et son utilité culturelle – l'information du public et la récompense de l'auteur – justifiant l'investissement personnel du lecteur. Suggérée par des habitués du forum « Au fait vous lisez quoi ? », l'innovation a été relayée par les professionnels du site, eux-mêmes séduits, en raison de sa cohérence avec la politique éditoriale de *Télérama*, par cette alternative à la formule de l'indice de satisfaction du consommateur. Outre sa facilité de mise en place (les caractéristiques techniques d'Internet se prêtant aisément à l'organisation d'un vote à distance), la formule du prix

2. Robert Escarpit, *Le Littéraire et le Social*, Paris, Flammarion (Champs), 1970, p. 34.
3. Antoine Hennion, « Les amateurs de musique : sociologie d'une pratique et d'un goût », *Sociologie de l'art*, nº 12, 1999, propose une observation de ce phénomène dans le cas de la passion musicale.

des lecteurs, visiblement inspirée de modèles tels que le Prix des lectrices de *Elle*, présente l'intérêt de confirmer au public sa dignité culturelle par la mise en scène de la compétence littéraire de lecteurs ou lectrices fidèles du magazine, tout en apportant un gage de la liberté d'esprit de *Télérama*, de sa capacité à se dégager des pressions économiques, à résister aux stratégies de promotion professionnelle ou commerciale de l'actualité littéraire.

Pour ses promoteurs, le PFT était donc le moyen de représenter l'expérience littéraire du consommateur averti, dans le double sens de sa familiarité avec les romans et de son expertise en matière de qualité littéraire, affranchie à la fois de la pression de l'actualité et du poids de la culture classique. L'exemple des quatre premiers vainqueurs du PFT est caractéristique de la liberté que procure ce recul de la mémoire, permettant de juger aussi bien les productions littéraires de l'année que les ouvrages disponibles sur le marché :

– PFT de janvier 2005 :
Cent ans de solitude, de Gabriel García Márquez (56 voix sur 127)
– PFT de février 2005 :
Le Moineau de Dieu, de Mary Doria Russell (30 voix sur 74)
– PFT de mars 2005 :
Inconnu à cette adresse, de Kathrine Kressmann Taylor (40 voix sur 82)
– PFT d'avril 2005 :
La Ferme des animaux, de George Orwell (23 voix sur 39)

Sur la liste coexistent en effet de grandes œuvres de la littérature – *La Ferme des animaux* et *Cent ans de solitude*, « classiques » de la littérature moderne – et des succès commerciaux récents, d'auteurs inconnus du grand public français, Mary Doria Russell et Kathrine Kressmann Taylor[4]. On reconnaît ici le désir du lecteur de publiciser l'œuvre à laquelle il s'est personnellement attaché, du fait du plaisir singulier qu'elle lui a procuré, qu'il s'agisse du classique « mondial », d'une découverte commerciale ou d'une

4. Le premier est un ouvrage de science-fiction paru en 1998. Le second, *Address Unknown*, est un classique de la littérature de jeunesse américaine, qui date de 1938 et ne fut traduit qu'en 1999 par les éditions Autrement, avant d'être repris chez Hachette Jeunesse, dans la collection « Histoires de vie ».

production « locale » dont il veut faire reconnaître la qualité. Le caractère hétéroclite, au regard des classifications institutionnelles et commerciales, du palmarès du PFT est confirmé par la liste des livres « nominés » pour les six premiers mois de l'année :

– PFT janvier :
(5 livres étaient en compétition, chiffre ramené ensuite à 3) :
Cent ans de solitude, de Gabriel García Márquez (vainqueur)
Le Vieux qui lisait des romans d'amour, de Luis Sepúlveda
Monsieur Dick ou le Dixième Livre, de Jean-Pierre Ohl
Stupeur et tremblements, d'Amélie Nothomb
La Ligue des gentlemen extraordinaires, d'Alan Moore et Kevin O'Neil
– PFT février :
Le Moineau de Dieu, de Mary Doria Russell (vainqueur)
Des souris et des hommes, de John Steinbeck
Belle du seigneur, d'Albert Cohen
– PFT mars :
Inconnu à cette adresse, de Kathrine Kressmann Taylor (vainqueur)
L'Automne à Pékin, de Boris Vian
Les Fleurs bleues, de Raymond Queneau
– PFT avril :
La Ferme des animaux, de George Orwell (vainqueur)
Dalva, de Jim Harrison
Les Voleurs de beauté, de Pascal Bruckner
– PFT mai :
La Vie, mode d'emploi, de Georges Perec (vainqueur)
Bartleby, d'Herman Melville
Bandini, de John Fante

Cette liste des nominés rend compte de la communication entre le « chef-d'œuvre », la « réussite littéraire » et le livre « favori » qui s'établit aisément dans le cadre du jury de lecteurs, et qu'exprime bien le terme de « livre de chevet ». La nomination s'enracine, en effet, dans une pratique personnelle de la lecture, une pratique alimentée par une formation scolaire, le discours des proches, les critiques des médias et le « devenir-lecteur » de chacun, c'est-à-dire ses découvertes personnelles, à laquelle il attache, du même coup,

un certain prix. De ce point de vue, rien n'interdit au « classique » scolaire d'être un livre « culte » pour celui qui ne l'a (re)découvert que très tard, et à un ouvrage d'un genre mineur d'être lui-même un « classique » du genre. Le mélange entre les « classiques » et les lectures « ordinaires » (sorties littéraires et livres de détente) observable dans le palmarès du PFT traduit ainsi non pas tant l'indifférence aux classifications institutionnelles et professionnelles que la force de l'inspiration personnelle suscitée par certains romans. Le libre choix, laissé à chacun, des titres à nominer – un premier vote par Internet permettant de dégager les trois candidats à sélectionner – autorise la promotion du livre dont le lecteur a éprouvé l'importance vitale pour lui-même, pour la vie en société, pour la mémoire collective.

La Vie, mode d'emploi, de Georges Perec :

> « Ce n'est même pas la peine que j'argumente tellement le livre est fantastique. Je le relis tous les quatre ou cinq ans, et là, rien que d'y penser, je vais courir le racheter… » (Tijuanamood, qui a proposé l'ouvrage sur le forum).

Bartleby, de Herman Melville :

> « "I would prefer not to" pour dire l'esprit d'une forme de résistance absurde et révolutionnaire. » (Le Grand Thô, qui a proposé l'ouvrage sur le forum).

Bandini, de John Fante :

> « John Fante nous raconte la tendre et cruelle jeunesse d'Arturo Bandini (l'adolescence de John Fante), fils aîné d'une famille d'immigrés italiens venue s'installer dans le Colorado… » (Chartreuseverte, qui a proposé l'ouvrage sur le forum).

Dans le cadre de l'exercice démocratique de la justification publique, par chacun, de son choix littéraire, le « coup de cœur » est une motivation généralisable, au même titre que le caractère légendaire du livre (*Bartelby*)

ou l'intérêt humain du témoignage qu'il renferme (*Bandini*). Une simple lecture rapide des 48 propositions faites pour le PFT de février suffit à vérifier cette inspiration démocratique. Le caractère hétéroclite de la liste ne s'explique pas uniquement par la normalisation de l'éclectisme en tant que conduite de consommation culturelle[5]. Il résulte aussi du mélange entre patrimoine littéraire et actualité commerciale, entre livres d'auteurs confirmés, tels que Jack London ou Albert Cohen, et livres d'écrivains moins connus découverts par des lecteurs soucieux de leur donner la visibilité qu'ils méritent à leurs yeux.

Cette hétérogénéité résulte, en fait, d'un vice de forme dans l'organisation du PFT, qui explique la désaffection progressive de ses animateurs et l'échec de la formule. Comme le diagnostique rapidement l'un de ses promoteurs, la compétition qui s'instaure naturellement entre les participants favorise rapidement, en l'absence de règles *ad hoc*, le choix de champions assurés de gagner, beaucoup privilégiant le plaisir de voir leur jugement l'emporter sur celui d'affronter l'incertitude inhérente à l'évaluation d'une nouveauté littéraire. Ils sacrifient ainsi la valeur contemporaine de l'expérience littéraire à sa fonction de transmission, les nouveautés ayant du même coup à rivaliser avec les traces laissées par le chef-d'œuvre.

> « Une question qui a son importance à mon avis : ces livres que vous présentez devraient être des livres lus, au moins dans le courant des huit dernières semaines. Parce que tant qu'on y est, pourquoi ne pas ressortir tous les bouquins qu'on a lus durant ces quinze dernières années… Tiens, je vais proposer *Le Rouge et le Noir* en février, *Le Lys dans la vallée* en mars, *La Fortune des Rougon* en avril, un épisode de *XIII* en mai et le calendrier Aubade en juin (ah non, j'aurais dû le proposer en janvier celui-là). C'est trop facile sinon[6] » (auteur : freddie free jazz).

5. *Cf.* Olivier DONNAT, *Les Français face à la culture : de l'exclusion à l'éclectisme*, Paris, La Découverte, 1994 ; Richard A. PETERSON, « Le passage à des goûts omnivores : notions, faits et perspectives », *Sociologie et sociétés*, vol. 36, nº 1, printemps 2004, p. 145-164 ; Bernard LAHIRE, *La Culture des individus*, Paris, La Découverte, 2004. Pour préciser cette notion, *cf.* Fabien GRANDJON et Armelle BERGÉ, « De quelques considérations sur la notion d'éclectisme culturel », mis en ligne le 29 mars 2006, http://w3.u-grenoble3.fr/les_enjeux/2005/Granjon-Berge.

6. Il s'agit d'une prédiction – le message date du 15 janvier 2005 – dont on notera qu'elle est juste pour janvier (le gagnant a bien été Márquez) et assez proche pour février (Cohen n'a pas été lauréat, mais faisait partie des trois nominés).

On voit bien ici comment le souci de produire un palmarès utile au public impose de sortir des lieux communs du patrimoine littéraire, au risque de sacrifier le plaisir réel qui s'attache à la lecture des chefs-d'œuvre. La publication d'un jugement littéraire au profit du public prend, en effet, un sens différent selon qu'elle répond à une logique de démocratisation du patrimoine culturel ou à une logique d'usage de la lecture et de transmission du plaisir littéraire. La magie extraordinaire du nom de García Márquez, dont la simple évocation suffit à donner la mesure de l'admiration qu'il inspire, s'oppose alors à la magie ordinaire de la qualité littéraire :

> « Bon, je ne suis pas enthousiaste. Comment donner ce prix à Nothomb lorsque l'on a Márquez en face ?
> J'ai été le premier surpris de découvrir que j'aimais ce livre [de Nothomb] quand machinalement je l'ai pris et lu un soir de désœuvrement. […] Donc Amélie. C'est très bien qu'elle soit nominée. Il y a beaucoup de défauts dans ce qu'elle écrit, trop productive sans doute, trop pressée la dame. Mais elle est bon écrivain. Elle a un univers, de forme et de fond. Laissons-lui le temps de se calmer. Laissons glisser la médiatisation, que nous importe la médiatisation. Les téléranautes sont assez grands pour se défaire des préjugés. Je m'en voudrais de ne pas voter Nothomb uniquement sous prétexte de médiatisation. Mais je ne voterai pourtant pas pour elle. On vote pour celui qui nous laisse, à l'instant du vote, la plus forte marque. J'ai dit marque, pas Márquez. C'est pourquoi je voterai pour Luis Sepúlveda, qui est celui qui là-dedans remue le plus aujourd'hui. »

À cette hiérarchisation entre l'expertise technique, justifiant la nomination, et le jugement affectif personnel, qui fait l'intérêt d'un palmarès de lecteurs « ordinaires », répondent d'autres formes de positionnement éthique. La valeur sociologique, l'utilité pour le public d'un ouvrage servi par l'humour de l'auteur fournissent de bonnes raisons pour donner la prime à la petite œuvre littéraire, face à l'évidence indiscutable du chef-d'œuvre, lequel n'a pas besoin d'être aidé pour toucher le public :

> « Je soutiens *Stupeur et tremblements* car nous avons besoin de rire de la difficulté de la vie. Je soutiens ce roman justement parce qu'il n'est pas un

> grand classique comme on dit. Il décrit une facette du monde contemporain, des relations entre les gens, des contraintes, du piège parfois dans lequel nous sommes pris… Il est contemporain, il nous touche tous, nous qui travaillons, vivons dans un monde urbanisé à outrance, nous qui travaillons souvent dans des grandes entreprises qui nous engloutissent, nous faisant croire que c'est le seul univers valable. En plus l'auteur a un style à la fois littéraire et quotidien, il est plein de trouvailles, il nous surprend sans cesse. La fin est très belle. Voilà mon point de vue, et encore j'ai fait court[7]. »

C'est la personnalité artistique de la romancière, la leçon de sincérité qu'elle dispense et le rôle de médiateur culturel qu'elle joue en faveur du Japon qui légitiment, pour un autre internaute, la préférence donnée à la jeune auteure :

> « Je suis d'accord. Je n'apprécie pas toujours son imaginaire habité de trop nombreuses pathologies mentales à mon goût. En même temps, ça m'attire quand même parce que ce qu'elle écrit est percutant, parfois dérangeant et "part en live" au moment où on pensait être (enfin) redescendu sur terre. Sa jeunesse et son talent m'ont surpris et cette femme est toujours une énigme pour moi. Je vote pour, d'abord parce qu'à part *Cent ans de solitude*, je n'ai pas lu les autres (pas encore…) et parce qu'A. N. m'a permis de découvrir d'une autre façon le Japon dont j'apprécie certains auteurs. »

Mais l'audience assurée à ce petit livre par son succès commercial constitue en elle-même un motif pour lui opposer un autre choix, plus intéressant pour le public, voire pour l'auteur, la jeunesse de celle-ci la conduisant parfois, compte tenu de ce succès, à faire fi des attentes des lecteurs.

En ce qui concerne A. Nothomb, je pense que c'est un écrivain dont on parle trop. Elle n'est pas si mauvaise que le disent ses détracteurs (jaloux

7. Le rire éducatif, car il est le moyen de découverte d'une autre culture, justifie l'opinion d'un autre internaute, qui exprime un simple avis de consommateur : « Moi, j'ai bien aimé : excellente description du milieu nippon de l'entreprise, arrivée de l'Occidentale de base dans le système, tout cela avec humour et force détails. Un TRÈS bon Amélie Nothomb, en ce qui me concerne ! »

de son succès/Gallimard surtout d'avoir laissé passer le coche en lui disant d'aller voir ailleurs), pas si bonne que le disent ses admirateurs. C'est un écrivain qui se lit mais un écrivain mineur… voilà ce que j'en pense, pour tout dire…

Pour les participants à cette discussion, le jury de lecteurs fonctionne bien comme un dispositif d'expertise littéraire, qui les conduit à objectiver leur réaction esthétique personnelle. La conscience de leur rôle de médiateur culturel, de leur responsabilité face au public renforce, du même coup, les effets de la médiation de l'écriture, chacun s'obligeant à passer du plan du plaisir personnel au plan de la vérification de la valeur artistique du roman.

La publication du jugement littéraire sur Internet contribue ainsi à la valorisation de la littérature de qualité auprès du public, de façon complémentaire à l'action culturelle locale portée par les professionnels. La lecture de la presse locale montre, en effet, que l'organisation de jurys de consommateurs est une forme d'animation de plus en plus en faveur dans le domaine de la formation des jeunes au cinéma et à la littérature, en raison de sa valeur pédagogique.

Le jury de lecteurs et la sélection maison : l'exemple de *Voix au chapitre*

La publication sur le site voixauchapitre.com de la liste des ouvrages lus et évalués par le groupe de lecture constitue un autre dispositif de représentation démocratique du public littéraire. Cette affirmation publique d'un goût littéraire est proche de la lutte pour définir les canons du bon goût, donc pour imposer un goût littéraire, observée par Pierre Bourdieu. Il s'agit de la « politisation » d'une conduite littéraire, une action qui consiste à faire profession publiquement d'un certain goût littéraire [8]. Ce goût est exprimé et argumenté par chacun en son nom propre, et sa publication ne vise pas à promouvoir la consommation d'un groupe social, mais celle de la com-

8. Sur la notion de politisation, *cf.* Jean-Yves Trépos, « Observatoires locaux : des forums hybrides ? », *Annales des Ponts et Chaussées*, nº 88, 1998, p. 14.

munauté de lecteurs qui s'exprime. Fondée d'abord sur la convergence des impressions ressenties à la lecture, elle est le produit de la lecture et peut, en ce sens, représenter le goût du public littéraire. C'est ce mécanisme de représentation qui a décidé Katell à rejoindre *Voix au chapitre*.

> « […] Je me suis dit "je vais envoyer mon avis", et ce qui m'a décidé, c'est que j'ai lu les avis en ligne […] et c'était ça. Les bouquins que j'avais lus, il y avait des choses que je ressentais, et je me suis dit "c'est bon, je vais pouvoir faire partager". C'est aussi ça, enfin, c'est un partage mais c'est pas rechercher que les autres soient toujours d'accord avec vous, mais je pense qu'il y a un socle de mêmes valeurs, on dit quand même les mêmes choses, qu'on soit d'accord ou pas, on se comprend » (24 avril 2004).

Les membres de cette communauté n'échappent pas au déterminisme social, leur milieu et leur éducation ayant favorisé, pour certains d'entre eux, leur investissement dans la lecture, comme le confirme Katell : « Je pense qu'alors là, c'est le milieu, c'est les études, hélas… » Mais la découverte d'une commune sensibilité permet de corriger, par le moyen du rapprochement entre les personnes, l'action du milieu professionnel ou social :

> « Non, mais il y a quand même des goûts… Quand M. me dit : "J'ai beaucoup aimé *Narcisse et Golmund*", ça ne m'étonne pas. Ça ne m'étonne pas. Et, là-dessus, on se rejoint parce qu'on est un petit peu plus jeune. Moi, quand je l'avais lu, c'était quelque chose encore de très adolescent. Moi, j'aime bien retrouver les trucs d'adolescent. Lui aussi. Oui, mais en même temps, M., c'est pas non plus, je sais pas, un chargé de clientèle dans une banque. Je dis ça parce que je travaille dans une banque. Il s'occupe d'un site internet. C'est quand même quelqu'un qui a deux trois idées sur deux trois choses. C'est pareil dans mon groupe théâtre, on est tous assez différents mais on se retrouve sur des valeurs communes » (24 avril 2004).

Dans le jargon scientifique de Max Weber, *Voix au chapitre* combine donc *en partie* le caractère d'une communalisation (une relation sociale basée sur un sentiment d'appartenance, telle que la famille), *en partie* celui d'une

sociation (relation qui repose sur un accord délibéré [rationnel] sur des intérêts partagés). C'est dire que le caractère « naturel », et donc prévisible sociologiquement, que confère le « sentiment subjectif (traditionnel ou affectif) des participants d'appartenir à une même communauté » est contredit par le caractère « artificiel » du rassemblement, qui constitue une « association à base de convictions motivée de façon rationnelle en valeur[9] ».

Le choix du nom du groupe exprime ironiquement l'idée de cette « entente rationnelle » d'usagers, d'une association fondée sur une « coordination d'intérêts » individuels pour la lecture, et la signification politique que ses membres confèrent à leur association. Il s'agit d'un jeu de mots sur les deux sens du mot « chapitre », son usage courant pour identifier les différentes parties d'un livre n'ayant pas totalement rendu obsolète son usage savant pour désigner l'assemblée des chanoines réunis pour délibérer de leurs affaires. Ce jeu de mots signale au public la volonté des membres du groupe de prendre la parole en tant que lecteurs profanes, et de faire reconnaître la valeur culturelle de leur opinion de simples lecteurs[10].

Comme le rappelle Claire, la fondatrice, tous les livres discutés en cours de séance sont soumis à une épreuve d'acceptabilité préalable, très sélective car « il faut que le titre proposé trouve un consensus » pour être retenu par le groupe. Cependant, la nature de la situation conduit à privilégier les livres susceptibles de produire des désaccords d'opinion, plutôt que ceux qui feraient d'emblée l'unanimité. C'est ce que souligne Katell :

> « Le problème, c'est pas que c'est "pas d'Harlequin !". Moi j'en ai lu, adolescente […]. Quand j'allais en vacances chez ma tante, il n'y avait que des romans Harlequin, donc je lisais du Harlequin. Le problème des Harlequin, c'est que la discussion est vite limitée. On peut, en effet, avoir du plaisir à lire un Harlequin. Moi, je ne boude pas. Parce que même Claire, elle dirait tout de suite oui […]. Moi, je lis pour qu'on me raconte

9. Max Weber, *Économie et Société*, Paris, Plon, 1971, p. 41.
10. La « Voix au chapitre » désigne l'autorité autrefois reconnue aux membres de la communauté des chanoines d'une cathédrale ou collégiale, et leur permet de participer à toutes les décisions concernant la vie de leur communauté spirituelle.

> des histoires. J'adore "elle va tomber amoureuse, va-t-il la retrouver ? " (rires). Mais un Harlequin, c'est tellement basique quand même. La trame est tellement commune, ça limite quand même la discussion. On ne peut pas dire qu'on va aimer. Je vais dire que j'ai pris un peu de plaisir parce que ça m'a fait frissonner, mais c'est comme regarder une série. De temps en temps, on en regarde une et on se dit "bon" » (24 avril 2004).

L'air de famille des livres promus par le groupe est inséparable d'une politique de programmation littéraire attentive au succès de l'échange. La lecture des grands noms de la littérature mondiale du xxe siècle – « Pessoa, Marias, Tanizaki, Vargas Llosa, Tabucchi, Schultz, Goytisolo » cités dans la présentation du site – laisse place régulièrement à celle d'un prix littéraire particulièrement médiatisé (*Les Particules élémentaires*), d'un classique scolaire (les *Lettres portugaises*) ou d'un essai politique (*L'Horreur économique*).

Cette politique de lecture est en même temps une politique de la lecture. L'expertise des livres lus (qui dépassent aujourd'hui les trois cents) combine un point de vue esthétique, technique et éthique. Le plaisir ressenti est relativisé par la prise en compte de critères techniques, eux-mêmes relativisés par l'attention accordée à la valeur éthique de la promotion d'un certain roman, compte tenu des valeurs collectives dont il se fait le porteur.

Prise au hasard, la liste des auteurs commençant par la lettre B, rassemblés dans la rubrique « Nos avis », révèle immédiatement la présence d'études philosophiques et historiques et d'essais politiques sur des sujets brûlants tels que l'inégalité des sexes et l'inégalité scolaire. Un examen plus attentif montre que la sélection va de l'histoire romancée de Louis de Bernières (*La Mandoline du capitaine Corelli*) ou de la science-fiction de Ray Bradbury (*Fahrenheit 451*) au classique littéraire français du XIXe siècle (*Honoré de Balzac*), du polar « beat » de Richard Brautigan (*Un privé à Babylone*) au roman misanthropique et polémique (*Maîtres anciens*) de l'écrivain autrichien Thomas Bernhard, du conte moderne de Karen Blixen (*Le Dîner de Babette*) à l'écrit érotique « scandaleux » de Georges Bataille (*Ma mère*)…

La publication par le groupe de la consommation littéraire qu'il a librement choisie confère donc à sa conduite littéraire une consistance politique en même temps que sociologique. Elle ne se laisse réduire ni à une réception purement affective ni à une appréhension purement technique, stylistique

ou pédagogique. Elle échappe à une simple logique de capitalisation, de l'accumulation d'expériences visant l'acquisition d'un savoir littéraire. Expression de la passion littéraire de ceux qui parlent, elle illustre leur capacité à s'en distancier, pour adopter le point de vue du public auxquels ils s'adressent.

De ce point de vue, *Voix au chapitre* nous alerte sur l'appauvrissement d'une expérience de la lecture qui réduirait l'expression du lecteur à un jugement littéraire. Au contraire, l'ancrage de la lecture dans une expérience plus large d'exploration des plaisirs offerts par le marché et le souci de la qualité globale du divertissement apparaissent bien dans la sélection proposée par Voixauchapitre. La part des romans qui ont connu une adaptation cinématographique et doivent leur popularité au cinéma (à commencer par *La Mandoline du capitaine Corelli*, sélectionné par le groupe avant la sortie cinématographique, en 2001, du film hollywoodien[11]) y est élevée. Il s'agit là d'un signe sûr que les systèmes de valeurs fondés uniquement sur l'art de l'écriture, indépendamment de la qualité de la fiction, ne représentent pas le point de vue du consommateur. Adaptations signalées comme telles (*Le Désert des Tartares, Fahrenheit 451, La Fille aux yeux d'or, Un thé au Sahara, Le Dîner de Babette, L'Accompagnatrice*) ou adaptations « secrètes » (*Les Nuits de Paris, Fictions, Le Piège*[12]) : la popularité de ces romans interroge la rigidité de hiérarchies qui réservent aux connaisseurs la consommation de certains auteurs au prétexte qu'ils sont peu connus, comme Paul Bowles, cultivés, comme Jorge Luis Borges, ou difficiles, comme Emmanuel Bove.

Le dispositif d'expertise littéraire que le site voixauchapitre.com met à la disposition du public repose explicitement sur une conception citoyenne de la lecture, sur la volonté de promouvoir une culture littéraire attentive aux préoccupations des lecteurs. Il fait crédit, en conséquence, à toute personne qui s'investit sincèrement dans la lecture d'une compétence égale à celle de tout autre lecteur.

---

11. Le film, réalisé par John Madden, est interprété entre autres par Nicolas Cage, Penelope Cruz et Irène Papas.
12. *Les Nuits de Paris* sont la base de *La Nuit de Varennes* d'Ettore Scola. *La Stratégie de l'araignée* de Bernardo Bertolucci est tirée d'une des *Fictions*. *Le Piège* a été adapté au cinéma par Serge Moati en 1990.

L'analyse par le groupe de deux romans « africains » (plus exactement, deux romans mettant en scène l'Afrique contemporaine) est exemplaire de ce point de vue. Il s'agit en l'occurrence de deux romans dont la valeur littéraire est reconnue directement ou indirectement par le public. *Ébène*, de Kapuscinski, a obtenu le Prix du meilleur livre étranger en 2000. L'auteur de *Disgrâce*, Coetzee, a reçu, quant à lui, le prix Nobel pour son œuvre romanesque. L'intérêt est que la discussion de ces deux romans, qui mettent en scène l'Afrique contemporaine, a été l'occasion d'échanges très vifs entre les personnes, échanges qui n'ont pas été publiés mais dont témoignent les entretiens réalisés auprès des membres de *Voix au chapitre* :

> « Ah oui, mais, le débat sur *Ébène* était pas hyperintéressant, il était hyperchaud. Parce qu'il y avait une des personnes qui a détesté le livre et qui l'a jugé comme dangereux, et presque malsain, et manipulateur, et vicieux, et enfin tout ce qu'on peut imaginer. Et le ton a monté, ce qui est assez rare. Ce qui veut dire que le livre ne doit pas être mauvais car il a suscité des réactions très fortes. Ce qui n'est pas toujours le cas. Mais c'était moins enrichissant pour moi que par exemple le débat sur *Disgrâce*. Mais oui, ça ne m'étonne pas qu'on vous en ait parlé parce que le ton était très vif. Parce qu'en fait, elle accusait l'auteur d'être raciste. En fait, je ne sais pas si vous l'avez lu… vous l'avez lu ? Elle accusait l'auteur d'être raciste. D'être en plus raciste sous le couvert de la bonne conscience. Enfin, elle était vraiment très dure dans ses propos et je pense que personne n'était d'accord avec elle. Mais en fait, comme elle était vraiment extrême dans ses propos, le ton a monté très vite. Oui, ce qui a fait un débat assez explosif » (entretien avec Geneviève, 25 avril 2004).

On voit précisément de quelle façon le dispositif, ici, représente le public. Le désaccord est un facteur d'intéressement du public, mais à la condition d'un autocontrôle individuel qui permette d'éviter à la discussion de dégénérer. Cet intéressement du public exige lui-même le strict respect de l'expérience personnelle de chaque lecteur. Le risque est, sinon, de se laisser emporter par sa propre affectivité et de nier tout à la fois l'humanité de celui auquel on s'oppose, au motif qu'il s'attacherait à un livre inhumain, et sa capacité à distinguer la fiction de la réalité. Représenter le point de vue du

public littéraire oblige ainsi à interdire à chacun de revendiquer une autre qualité que celle de lecteur :

> « Je sais qu'il y a là-dedans des gens qui sont des professionnels de la lecture, et le consensus implicite, il me semble, est de ne pas le mettre en avant, de ne pas utiliser des arguments techniques, linguistiques, littéraires purs, mais de rester vraiment au niveau du ressenti, ressenti qui peut aller jusqu'à l'analyse esthétique mais pas au-delà, je veux dire, ne pas se situer en technicien parce que… enfin, je ne sais pas pourquoi, je pense que le groupe veut se constituer comme ça. Il y a des gens d'origines diverses, et puis, je crois aussi que des gens comme moi recherchent justement de sortir du côté technicien pour être vraiment dans le ressenti personnel, même si on ne peut pas s'empêcher de démonter les mécanismes. Mais n'empêche que… garder une certaine spontanéité, oui, je crois. C'est d'ailleurs pour ça, je crois, que ça a un petit peu dérapé sur l'Afrique du Sud, parce que la personne m'a semblé casser ce consensus, mettant en avant sa qualité de journaliste en disant "moi, je sais en tant que professionnelle" et que là, ça cassait une espèce d'implicite qui est, éventuellement, de s'autoriser en plus à dire des bêtises, enfin je veux dire, à dire des choses franchement naïves, et qu'on sait parfaitement naïves, qu'on ne dirait pas dans un cadre… dans un cadre professionnel. Rester au stade de "ça m'a cassé les pieds", voilà, des choses comme ça, qu'on ne ferait pas si… Je suppose que si je suis dans un comité de lecture professionnel, je fais des analyses, et comment ça fonctionne… et en plus une analyse pour un public […]. Alors que là, on n'est pas du tout là-dedans […]. C'est plutôt j'aurais envie de donner ça à lire à telle ou telle personne… » (même entretien avec Geneviève).

La « spontanéité » de l'avis, comme le montre le débat sur le débat, ne se traduit pas néanmoins par le désintérêt à l'égard de questions de style et de technique littéraire, ce que confirment les éloges et les blâmes portant sur l'écriture d'*Ébène* et de *Disgrâce*. L'intérêt porté à l'histoire racontée se conjugue avec l'attention à la façon dont celle-ci est racontée, au métier et au style de l'auteur. L'avis de Liliane sur *Disgrâce*, publié sur le site, exprime ce souci :

> « Ce roman, aussi émouvant soit-il, s'enlise. La troisième personne, qui cherche à mettre à distance, à tendre l'écriture, aplatit la narration à la longue […]. L'écriture ne me convainc pas. J'apprécie pourtant les écritures dites dépouillées, mais les mots doivent être plus forts, je trouve le style trop prosaïque » (avis de Liliane, sur le site).

Le discours sur le *comment c'est fait* qui rend compte du geste de l'auteur n'est cependant pas séparé du discours sur le *comment je l'ai ressenti* qui rend visible le corps du lecteur. Cette expression du lecteur en personne, cette valorisation du jugement de l'usager est la manière dont le public que constituent les membres de *Voix au chapitre* va agir pour imposer une représentation du public différente de celle de la masse de lecteurs anonymes auxquels s'adresse le critique professionnel.

Ce discours d'usager mêle, du même coup, le discours du lecteur *en personne* et le discours du lecteur en tant que citoyen. Le souci de savoir si « j'aurais envie de donner ça à lire à telle ou telle personne » m'autorise, dans la généralisation de mon ressenti, à faire confiance à la personne à laquelle je m'adresse pour faire la part entre l'attente de technique littéraire et la valeur humaine du récit pour son lecteur.

Dans tous les cas, et comme le révèle la controverse, le jugement personnel sur le livre pose le problème du positionnement éthique du lecteur. En tant que certification de la lisibilité du roman, la publication de mon expérience de lecture constitue, en effet, l'équivalent d'un contrat de confiance. La tension suscitée par l'évaluation des romans « africains » est liée à ce mode de construction de la situation qui, à la fois, autorise et exige de garantir la valeur de l'expérience de la lecture pour autrui. Le discours suivant sur *Disgrâce* rend bien compte du mécanisme psychologique qui fait que le lecteur s'impose d'exprimer un sentiment de trouble éthique face à des descriptions de situations où une femme « accepte l'inacceptable ».

> « L'écriture est épurée et vise juste, il n'y a pas d'artifice et le style est efficace. Le récit à la troisième personne m'a parfois déstabilisé, dérangé : l'auteur nous laisse seul juge des événements. À de nombreuses reprises j'ai été tenté de porter un jugement, mais cela me paraissait impossible en

> regard des nombreux retournements de situation (la relation avec Mélanie, la vengeance sur le jeune Noir) » (avis de Manuel sur *Disgrâce*).

De même, d'autres s'efforceront de justifier le trouble ressenti à la lecture, soit en mettant en avant la volonté de l'auteur de témoigner, à travers le roman, d'une réalité sociale, soit en confirmant, sur la base d'un témoignage personnel, la qualité éthique du regard de l'écrivain :

> « Les événements, les lieux et les situations relatées, le sont ici sans hypocrisie ni faux-semblants, ce qui est extrêmement rare sur ce sujet bien précis ! L'auteur est polonais, un "Blanc", venu d'un pays non colonisateur, n'ayant aucune fortune sur place… Tous ces éléments expliquent peut-être la neutralité dans ces propos, et lui permettent ainsi de décrire la vérité telle qu'il la voit et la vit, sans déchaîner aucune passion ni faire dévier son analyse d'une manière ou d'une autre » (avis de Sandrine sur *Ébène*).

> « Je suis personnellement à la fois fascinée par l'Afrique (je suis allée dans une dizaine de pays d'Afrique noire et ai habité au Cameroun) et très ambivalente vis-à-vis des Africains. Je n'ai jamais senti le moindre racisme chez l'auteur, alors qu'il semble très difficile de vivre longtemps en Afrique sans le devenir… » (avis de Claire sur *Ébène*).

Ainsi le dispositif d'expertise fait surgir la question conjointe de l'engagement de l'auteur et du sens de la justice du lecteur. Mettre en scène les dilemmes inhérents aux interactions mixtes est, pour tous les lecteurs qui en ont l'expérience, un des grands mérites du roman.

> « Le fait de ne pas dire qui est noir est délibéré. Je suis allée en Afrique du Sud sous l'apartheid, j'avais senti avec les Noirs des relations d'une grande ambivalence. On ne pouvait pas ne pas tenir compte de la couleur de la peau (je me souviens d'une remarque que j'avais faite à un stagiaire comme je l'aurais fait dans n'importe quel stage : on m'a immédiatement taxée de raciste ; même si l'on veut ne pas tenir compte de la couleur de la peau, on ne peut pas faire autrement que d'en tenir compte) » (avis de Geneviève sur *Disgrâce*).

Le mode de construction de la critique permet ainsi de ne pas séparer le pouvoir de divertissement d'une lecture, l'occasion qu'elle offre d'apprécier une technique artistique et sa capacité à satisfaire la curiosité sociologique du lecteur, c'est-à-dire son désir de comprendre l'étranger :

> « J'ai cependant apprécié de mieux comprendre la violence quotidienne (aux dires de gens qui y sont allés) de l'actuelle Afrique du Sud » (avis de Liliane sur *Disgrâce*).

> « Par exemple, je n'avais strictement rien compris au conflit du Rwanda et là, tout s'éclaire ! » (avis de Katell sur *Ébène*).

> « Il nous donne des explications lumineuses, notamment sur le Rwanda, le Liberia » (avis de Geneviève sur *Ébène*).

> « En lisant ce livre, j'ai appris, compris, un peu plus sur ce continent » (avis de Paul sur *Ébène*).

Ce type de critique constitue également une promotion de l'auteur, auquel on sacrifie sa propre personnalité pour n'être plus que son représentant pour le public. C'est ce « devenir-expert » du « fan » ou de l'« amateur de romans » qu'expriment successivement les deux invitations suivantes :

> « Ensuite, pour bien comprendre l'auteur, lisez *Scènes de la vie d'un jeune garçon* et *Vers l'âge d'homme* (époustouflant !), où l'on découvre son cheminement littéraire, personnel, on a l'impression de le connaître intimement. Je suis en train de lire *Mickael K, sa vie, son temps*… C'est magnifique ! Un *Vendredi ou la Vie sauvage* en Afrique du Sud… et puis plein d'autres encore ! Voilà, une fan… » (avis de Katell sur *Disgrâce*).

> « On est pris par le récit, on se retient de tourner les pages trop vite. C'est la définition d'un grand livre que rapportait Monique lors de la séance sur Zadie Smith : "Un bon livre, c'est quand on a envie de tourner les pages pour connaître la fin de l'histoire et qu'on se retient de le faire par

crainte de rater les qualités d'écriture…" C'est exactement le cas pour *Disgrâce*… » (avis de Françoise sur *Disgrâce*).

En mettant au principe de la consommation littéraire le plaisir de « fictionner », le dispositif d'expertise public de *Voix au chapitre* valorise la volonté de ses promoteurs de « faire droit au jugement du profane » et de « faire admettre le public comme une instance critique[13] ». Internet, en offrant à cette parole un moyen d'étendre son audience, constitue donc une occasion d'élargir le cercle des amateurs, de contribuer à la promotion de la littérature de qualité et, inséparablement, de faire exister un jugement du public autonome par rapport aux formes institutionnelles ou professionnelles de la critique. Il s'agit d'un geste de déprofessionnalisation du jugement littéraire et de son expression, déprofessionnalisation à laquelle Internet prête son concours du fait de ses caractéristiques techniques.

La promotion de la parole de l'amateur : Internet comme lieu de représentation du loisir littéraire

L'espace public d'Internet n'est pas seulement un lieu d'expression du jugement littéraire des consommateurs. Il offre aussi une possibilité de publication à une parole d'amateur, à un discours sur la consommation littéraire qui cherche à valoriser avant tout l'expérience littéraire aux yeux du public.

Cette parole du consommateur prosélyte peut prendre elle-même deux formes, selon que l'individu apparaît et s'exprime en tant que membre d'un collectif, ou bien s'adresse au public en son nom propre. Les sites d'amateurs de littérature qui mettent à disposition d'autres amateurs de littérature des ressources littéraires – informations biographiques, textes, critiques, photographies, etc. – correspondent à la première forme, tandis que les blogs littéraires illustrent la seconde.

13. Jürgen Habermas, *L'Espace public*, *op. cit.*, p. 50-51.

S'il existe une différence technique importante entre le site littéraire réalisé par un collectif et le blog littéraire (notamment en termes de facilité de création et donc de publication de son jugement personnel), il n'en reste pas moins une similitude de situation du point de vue de la sociologie de l'interaction. Dans les deux cas, site ou blog, Internet ne constitue pas seulement un moyen d'échange entre les amateurs de littérature impliqués dans la production du dispositif et les visiteurs soucieux de cultiver leur plaisir littéraire, c'est aussi un moyen d'intéresser le public à la lecture en parlant de la lecture. Internet correspond dès lors à un dispositif de représentation du public littéraire, par la mise en scène du plaisir que procure la conduite littéraire, et le succès de cette représentation permet, en attachant le visiteur de passage, de pérenniser le site ou le blog.

La mise en scène du loisir littéraire

Dans le chapitre précédent, on a vu comment la présentation de soi de *Voix au chapitre* idéalisait la lecture pratiquée au sein du groupe – en tant qu'occasion pour chacun de cultiver sa propre personnalité littéraire – afin de motiver le visiteur à participer aux activités de ce groupe. Sur le site, à travers une série d'autoportraits, les membres s'expriment en leur nom propre et parlent de leur consommation littéraire. Le courrier d'un visiteur du site[14] nous permet de vérifier l'efficacité esthétique de cette présentation individuelle d'expériences pratiques de la lecture :

> « Bonjour à tous,
> Je m'appelle S. et je suis étudiante en lettres modernes à Paris ; j'ai lu vos présentations et je les trouve amusantes et surtout elles m'ont donné l'envie de vous rejoindre, mais je suis un peu freinée par le manque de culture littéraire (bien que je sois en lettres modernes !). Cependant, je pense partager le même plaisir que vous, la lecture est pour moi le moyen

14. Message envoyé à courriers@voixauchapitre.com le 27 mai 2003. Il nous a été communiqué par Claire.

> de garder le monde imaginaire de mon enfance ; quand je lis, je suis déconnectée du monde pour entrer dans un monde fictif certes, mais pour moi, cette fiction me fait quitter notre dure réalité, ainsi je voyage, m'identifiant à un personnage et j'ai l'impression de vivre plusieurs vies. Bref, j'aime bien lire, quoi ! (enfin, pas tout !). Voilà un petit peu de moi avant que je prenne le courage de vous rejoindre. »

On voit de quelle manière la mise en scène du loisir littéraire, la représentation du plaisir procurée par la lecture « en liberté » peuvent susciter chez autrui un sentiment de proximité personnelle et un désir d'affiliation à une communauté esthétique, fondée sur un amour partagé de la lecture. Le plaisir que S. vient de ressentir en explorant le site lui donne le courage de prendre la parole pour revendiquer publiquement sa passion privée et exprimer son désir de s'intégrer au groupe. Son témoignage rend en même temps compte des limites socioculturelles de cette efficacité esthétique. Le caractère humoristique de certains autoportraits, l'affirmation du caractère ludique du loisir littéraire ne suffisent pas, en effet, à neutraliser le très fort sentiment d'infériorité suscité chez S. par l'érudition littéraire des lecteurs qui se mettent ainsi en scène. La représentation du loisir littéraire donnée par le site constitue, sous cet aspect, un moyen de filtrer les personnes susceptibles de participer activement aux échanges au sein du groupe. Le témoignage de S. rend cependant visible la manière dont le site peut ressusciter, entretenir et renforcer le désir de lire chez les usagers qui le découvrent et se reconnaissent dans le portrait qui est fait de la lecture.

De la même manière que le spectacle théâtral donné par des amateurs est un moyen de transmission esthétique de la pratique du théâtre, la mise en scène sur Internet par des lecteurs de leur pratique de la lecture permet de faire éprouver le plaisir qu'elle procure et de faire apprécier l'occasion qu'elle offre à chacun de réaliser sa propre personnalité. Cette mise en scène qui sert d'abord, dans le cas de *Voix au chapitre*, à confirmer la valeur personnelle du service rendu par le site peut être utilisée plus généralement pour entretenir et stimuler la lecture, en attachant l'usager à un réseau de sociabilité littéraire. Dans ce cas, Internet offre aux amateurs l'opportunité de promouvoir la lecture par la dramatisation de la consommation littéraire, par la représentation des effets positifs de la lecture sur le lecteur. La

narration de l'expérience du livre et la démonstration de sa valeur d'instrument de formation personnelle caractérisent ce mode de représentation du public littéraire.

La « dramatisation » de la consommation littéraire

L'utilisation d'Internet par les bibliothèques publiques du comté d'Essex, en Grande-Bretagne, pour attacher les usagers à la lecture nous offre un parfait exemple de ce dispositif de représentation du public littéraire. À la différence de *Voix au chapitre*, c'est ici une institution publique, et non un collectif de personnes de bonne volonté, qui donne aux individus désireux de partager leur expérience de la lecture la possibilité de s'exprimer sur le site Ask Chris (askchris.essexcc.gov.uk). Créé par les bibliothèques publiques de l'Essex pour servir de moyen de communication avec les groupes de lectures de la ville de Chelmsford et pour valoriser leur activité auprès du public, ce site est conçu comme un instrument mis au service des membres des groupes. Ceux-ci peuvent ainsi s'informer sur les ouvrages à lire, localiser et réserver un livre dans les bibliothèques de l'Essex, identifier les différents groupes de lecture du comté, prendre connaissance de toutes les manifestations consacrées dans la région au livre et à la lecture, échanger à propos de leurs lectures, recevoir la lettre d'information *Booktalk*.

Ce site interactif vise donc à la fois à conseiller les lecteurs du comté et à attirer plus de personnes vers la lecture. La lettre d'information Booktalk et sa rubrique « *Reading Lives* » répondent à cette préoccupation. L'originalité de cette rubrique tient à la fois à sa façon de mêler biographies et autobiographies de lecteurs, et au fait qu'elle rassemble des écrivains, des professionnels de la lecture, tout comme de « simples » lecteurs, qui s'identifient soit par leur profession, soit par leur statut de lecteur. Son titre, « Vies à lire », valorise le plaisir de partager la lecture et souligne le caractère exemplaire de ces portraits de personnes qui ont voué leur vie à la lecture.

L'utilité de la rubrique et la valeur affective du rapprochement qu'entraîne l'identification par chacun de sa propre vie à une « vie de lecteur » apparaissent clairement à travers le témoignage de Linda, qui se présente comme une « auditrice de livres audio ». Dans ce cas, le statut de lecteur passionné, de lecteur « à vie » permet de revendiquer publiquement un handicap physique, ce qui grandit conjointement la personne qui fait l'effort

de le dépasser et le livre qui lui apporte un réconfort. Promouvoir ainsi une innovation intéressante pour le public malvoyant confirme en même temps la participation du lecteur handicapé à la vie de la communauté locale des lecteurs :

> « Peu après 40 ans, ma sclérose en plaques a été diagnostiquée et depuis je suis incapable de tenir un livre ; ce fut une vraie bénédiction ! J'ai découvert les joies des livres audio. Imaginez des gens comme Derek Jacobi ou John Thaw en train de vous lire des livres, juste à vous. Du coup, Charles Dickens est devenu moins lourd, maintenant je suis capable d'apprécier ses excellents travaux à fond, l'Angleterre victorienne revit sous sa plume » (Linda Watling, http://askchris.essexcc.gov.uk/adult/Readinglives.asp).

La diversité sociale, professionnelle et ethnique des lecteurs – on trouve, par exemple, le récit d'une femme écrivain originaire de Côte-d'Ivoire – confirme le caractère universel du plaisir de lire et le moyen de réalisation de soi qu'il constitue. Le plaisir donné par la lecture est célébré en tant que singulier, plurivoque et inclusif. La rubrique montre que les voies que la lecture peut ouvrir à chaque individu ne sont pas prédestinées par son appartenance sociale, que le livre peut devenir objet d'appropriation de manières différentes, que la lecture participe à l'enchantement de la vie. La valeur culturelle de la lecture est ainsi exemplifiée, à travers l'écriture par chacun de sa vie de lecteur.

Ainsi, Andrew n'hésite pas, en relatant ses expériences de lecture, à établir un lien entre son orientation professionnelle – il se présente comme « sapeur-pompier » – et sa passion à l'adolescence pour les romans mettant en scène des super-héros. Il se prête ainsi à une publicité explicite pour la lecture, loisir commode (il peut profiter de ses nuits pour lire), plaisir actif et personnalisé (à chacun d'utiliser son imagination), et divertissement utile à la société du fait de sa valeur d'édification :

> « Mes premiers souvenirs de lecture sont ceux de livres lus secrètement sous les couvertures à la lumière d'une torche longtemps après que j'aurais dû m'être endormi. Je lisais, mais je faisais toujours attention aux pas de mon père dans l'escalier de la maison. Ces livres lus à la torche étaient

normalement *Le Club des cinq* ou *Le Clan des sept* d'Enid Blyton, qui devenaient d'autant plus excitants par le danger de me faire remarquer. De ceux-là je suis passé à des histoires d'aventures classiques pour garçons, telles *L'Île au trésor, Les Mines du roi Salomon* et *Le Dernier des Mohicans*. J'ai encore tous ces bouquins et j'y retourne occasionnellement, malgré le fait que la torche illicite est désormais remplacée par une lampe de chevet, de loin moins excitante.

Pendant mon adolescence j'ai lu plusieurs livres, soit pour moi, soit parce qu'ils étaient obligatoires à lire pour l'école. Un des livres du programme dont je me souviens et auquel je retourne pour mon propre plaisir, c'est *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur*. Récemment j'en ai retrouvé un exemplaire dans une librairie d'occasion et sa lecture m'a plu autant qu'à l'époque.

Les romans de James Bond étaient aussi très présents pendant mon adolescence (ils sont beaucoup plus excitants que les films!) et Dick Francis a commencé à faire son apparition à cette même époque, en fait tout ce qui mettait en scène des héros l'emportant sur des méchants et qui sauvaient les honnêtes gens de leur emprise me convenait. C'est peut-être l'influence de ces héros fictionnels qui m'a incité à intégrer les sapeurs-pompiers à l'âge de 19 ans. Les nuitées aux sapeurs-pompiers me donnent du temps libre et c'est pendant ces heures-là que je fais beaucoup de lecture. En dépit du fait que mes goûts sont actuellement enrichis et que les textes non fictionnels en font partie, je me retrouve souvent en train de retourner à ces vieux contes d'aventures et d'héroïsme.

À l'ère du numérique, du préconditionné et des ordinateurs que nous traversons, les livres sont une manière excellente pour échapper, ils vous permettent d'utiliser votre imagination, d'être qui vous voulez être et de vous relaxer. Essayez! » (Andrew).

La tension entre l'utilité et la gratuité de la lecture, souvent entretenue par les sociologues eux-mêmes du fait qu'ils en font un critère de distinction des lectures et des lecteurs, est ici neutralisée au profit de l'affirmation de leur complémentarité. La littérature de pur divertissement a initié, pour celui qui parle, la construction consciente d'un parcours de lecteur heureux et éclairé. La pérennisation du plaisir ludique et transgressif de l'enfance est présentée comme la raison suffisante d'une pratique devenue depuis très

sophistiquée. L'auteur assume sans complexes, sans « honte culturelle » son attachement à des lectures enfantines qui acquièrent, du fait de la culture littéraire, le charme des « primitifs » pour la peinture classique, charme qui les dédouane de tous les éléments critiquables qu'elles sont susceptibles de renfermer, tels des propos racistes ou une vision sexiste. L'autobiographie littéraire d'Andrew enferme une autre forme de normativité que celle portée par un idéal humaniste ou un idéal d'écriture. Elle promeut la valeur singulière d'un plaisir universel, le plaisir du roman, ce dont atteste la diversité des récits de lecteurs que l'on peut trouver sur le site et la pluralité des histoires personnelles nouées par chacun avec le livre.

En contribuant à « *Reading Lives* », le lecteur témoigne en personne du pouvoir du roman, qu'il rend sensible au visiteur, et de la manière dont il contribue à l'affirmation, et donc au respect, de la singularité esthétique de chacun. Le lecteur montre qu'il « place son intérêt d'abord dans la lecture elle-même, la sienne, intérieure et indicible. Dans l'exercice de sa lecture, il construit aussi une socialité idéale, échappant, dans une mesure qu'il est délicat de préciser mais qu'il ne faut pas pour cela négliger, aux instances sociales de la règle qui tendent à en encadrer et contrôler la « liberté [15] ».

Le site Ask Chris offre donc un bel exemple d'une opération de promotion du plaisir de lire à travers la mise en scène par l'usager de sa « carrière [16] » affective de lecteur. L'intérêt de cette opération tient à la qualification sociologique qui confère à la parole du lecteur son efficacité esthétique sur le visiteur. C'est bien, en effet, en tant que dispositif de représentation de la collectivité des lecteurs, et non en tant que simple récit que la publication du témoignage de chaque lecteur acquiert une valeur pour le visiteur et lui permet de se retrouver dans la vie de ce lecteur. Le site utilise l'efficacité sociologique des « histoires de vie » car il valorise, en même temps que le plaisir de la lecture, le savoir des lecteurs ordinaires, des gens-comme-vous-

15. Jacques Leenhardt, « Sociologie de la littérature », dans *Encyclopaedia Universalis*, nouvelle éd., Paris, 1985, vol. XI, P. 136-140.

16. Sur l'usage sociologique de ce concept, *cf.* E. Hughes, *Le Regard sociologique*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1996, p. 165-186. Sur sa vulgarisation dans l'étude de la consommation, *cf.* Howard Becker, *Outsiders*, Paris, Métailié, 1985 et son étude de « la carrière du fumeur de marijuana » (p. 85). Cette vulgarisation conduit à définir la carrière comme « la suite d'événements et d'expériences par laquelle une personne devient capable de continuer à fumer de la marijuana », ce qui rend la catégorie applicable à d'autres conduites de consommation.

et-moi, qui peuvent témoigner en personne de ce plaisir. Le cadre de la publication rapproche ainsi la vie de lecteur de la vie d'artiste, en tant que forme d'histoire de l'art [17], la dimension anecdotique de la représentation et son ancrage biographique autorisant l'acceptation de l'exagération et de la fabulation littéraire en tant que mode de transmission ordinaire du plaisir artistique. Il contribue conjointement à l'idéalisation de la pratique de la lecture et à l'idéalisation de la personne du lecteur ordinaire, qu'il assimile à un expert et auquel il fournit un espace de libre expression de soi.

Si le site porté par le collectif d'amateurs se différencie généralement du blog littéraire par la diversité des services qu'il offre habituellement au visiteur – à la différence de l'expression personnelle auquel se réduit généralement le blog –, l'usage que fait le site Ask Chris de la représentation du lecteur en personne nous confirme leur point commun. L'efficacité de la publication de la parole du consommateur éclaire le succès phénoménal que remporte aujourd'hui la pratique du blog. À travers lui, Internet offre au tout-venant, dès lors qu'il sait lire et écrire, la possibilité d'écrire sur soi-même et de s'enrichir à ses propres yeux et aux yeux d'autrui par le dialogue noué avec les choses et les personnes rencontrées quotidiennement.

Internet et la mise en scène de l'intimité littéraire : les blogs de lecteurs

La généralisation de l'usage d'Internet s'accompagne, en France comme dans le monde, d'une progression géométrique du nombre de blogs [18]. Ce phénomène se traduit dans le domaine de l'échange littéraire par la prolifération de ces dispositifs, prolifération qui justifie elle-même la création de « blogs de blogs » afin de faciliter leur identification. Le site WebLettres [19] propose ainsi, pour aider les enseignants, cette liste de « blogs littéraires » susceptibles de les intéresser, avec une description succincte de leur contenu :

17. *Cf.* André Chastel, « Vasari, historien toscan », introduction à Giorgio Vasari, *Les Peintres toscans*, Paris, Hermann, 1966, p. 9-25.
18. Entre décembre 2004 et décembre 2006, le nombre de blogs dans le monde est passé de 5,4 à 63,1 millions selon Technorati. La taille de la blogosphère a été multipliée par plus de 11 en deux ans. En octobre 2006, on a compté 100 000 nouveaux blogs créés par jour. 55 % de blogs seraient actifs, c'est-à-dire mis à jour à un rythme d'au moins une fois tous les trois mois.
19. http://www.weblettres.net/ (visité le 29 novembre 2007).

Bleu de paille, http://noirsanssucre.vnunetblog.fr/bleudepaille
Dissection du cadavre de la littérature, http://stalker.hautetfort.com
Du coq à l'âne, http://elizabethflory.blogs.com
Incipit Blog, http://www.incipitblog.com/index.php
Journal littéRéticulaire, http://www.berol.net/dotclear
L'annexe, http://nuel.hautetfort.com
La feuille, http://lafeuille.blogspot.com
La Muselivre, http://lamuselivre.joueb.com
Langue sauce piquante, http://correcteurs.blog.lemonde.fr
La république des livres, http://passouline.blog.lemonde.fr/livres
Le blog de Christian Cottet-Emard, http://cottetemard.hautetfort.com
Le blog de François Bon, http://www.tierslivre.net
Le blog de Sébastien Bailly, http://www.sebastien-bailly.com
Lire-écrire-penser, http://lire-ecrire-penser.hautetfort.com
Joseph Vebret, http://www.vebret.com
Métablog, http://metabole.typepad.com/jean_philippe_pastor/narration/index.html
Poezibao, http://poezibao.typepad.com/poezibao
Point Livres, http://pointlivres.blogspot.com
Propos insignifiants, http://desavy.canalblog.com
Rebuts de presse, http://bibliobs.nouvelobs.com/blog/rebuts-presse
Technologies du langage, http://aixtal.blogspot.com
Terres de femmes, http://terresdefemmes.blogs.com
Un livre, un objet, http://titresurlenet.blogs.com/un_livre_un_objet
Univers littéraire, http://litterature.canalblog.com

S'il est facile de définir le blog d'un point de vue technique – un espace d'expression personnelle au jour le jour consultable directement par les autres usagers d'Internet –, il est plus difficile de distinguer nettement la forme du « blog du lecteur » de celle des autres blogs, spécialisés ou non. De nombreux journaux intimes écrits au jour le jour sur le Net rendent publics des jugements littéraires, le narrateur tenant à célébrer une découverte littéraire qui vient de le marquer, qu'il soit ou non grand lecteur. Certains blogs sont, par exemple, organisés en rubriques qui permettent aux visiteurs de découvrir les lectures dont le journal rend compte. Par

ailleurs, des blogs consacrés exclusivement à la célébration d'une passion personnelle – musique, danse, art contemporain, photographie, érotisme, etc. – peuvent donner lieu à des jugements littéraires.

Ce caractère diffus du jugement littéraire renforce la signification esthétique du blog exclusivement consacré par son auteur à la mise en scène de son loisir littéraire. Espace personnel créé par un lecteur confirmé pour le plaisir d'y inscrire régulièrement le compte rendu de ses lectures, le blog prend alors l'apparence d'un feuilleton littéraire, mélangeant la forme du journal intime et de la chronique littéraire : feuilleton qui vise, implicitement ou explicitement, à la promotion et au renforcement de la conduite littéraire d'autrui, en utilisant l'efficacité esthétique de la présentation de soi d'un lecteur ordinaire. Dans cette forme de représentation du public littéraire, c'est en effet la sincérité et l'authenticité du jugement qui font la valeur du discours critique et justifient la confiance qu'il inspire, en tant que témoignage personnel. Internet acquiert alors le sens d'un instrument de transmission directe du plaisir littéraire et d'un moyen de préserver sa valeur contre une trop forte professionnalisation du jugement critique.

L'exploration du phénomène du blog littéraire nous rappelle la nécessité de garder à l'esprit, lorsqu'on étudie les usages de la Toile, « la réalité fondamentale du processus d'écriture-lecture » sur lequel repose encore, à l'heure actuelle, son fonctionnement[20]. L'usager écrit ce qu'il dit et le donne à lire sur un écran à celui auquel il s'adresse. Dans cette configuration technique, le blog est un dispositif, simple à intégrer et à manipuler, qui permet à chaque usager d'élargir son cercle de lecteurs à l'ensemble des usagers du Net et de se constituer en auteur d'un texte lisible en ligne. Bref, le blog offre la possibilité à quiconque dispose d'un accès payant et d'un ordinateur personnel de publier un feuilleton littéraire, que celui-ci prenne la forme d'un récit de fiction – « feuilleton-roman » – ou d'une

20. Yves Jeanneret et Emmanuel Souchier, « L'énonciation éditoriale dans les actes d'écran », *Communications et langages*, nº 145, septembre 2005, 3-16, p. 6.

critique littéraire – « feuilleton-critique [21] ». Tels sont, en effet, les deux sens du mot, hérité du XIX^e siècle et désormais réservé, par la radio, le cinéma et la télévision, à celui d'un programme de fiction fractionné en épisodes diffusés chaque semaine. Appréhendé en tant que moyen de publication des jugements littéraires du blogueur, le blog littéraire désigne donc simplement un feuilleton-critique, un feuilleton que son auteur consacre au compte rendu de ses lectures afin de faire bénéficier le public de son expérience personnelle, indépendamment de toute considération de notoriété, de titres scolaires ou de statut professionnel. Son interpénétration fréquente avec le journal personnel en ligne complique cependant son observation.

Le phénomène du blog littéraire rend compte en effet d'un phénomène plus complexe que celui de la domestication de ce que les spécialistes appellent l'« énonciation éditoriale [22] ». Il concrétise, en effet, une évolution culturelle de la population qui a modifié tant la perception de la création littéraire que le statut de l'auteur, en conférant à l'autobiographie une valeur romanesque et un pouvoir d'intéressement indépendant du prestige de son auteur [23]. Le blog, comme le soulignent tous les observateurs, facilite la transition de l'écriture pour soi à l'écriture pour un public, en contournant les contraintes qui s'imposent à quiconque s'essaie à écrire et cherche à éditer ses premiers essais [24]. Ces contraintes sont à la fois les obstacles objectifs – les démarches matérielles, la sélection opérée par les comités de lecteurs des maisons d'édition, etc. – et subjectifs – le manque de confiance en soi, le sentiment d'infériorité, la difficulté à se discipliner, etc. – qui doivent être surmontés.

---

21. *Cf. Le Petit Robert*, article « feuilleton » qui date de 1840 le premier sens (le roman-feuilleton : « fragment, chapitre d'un roman qui paraît régulièrement dans le journal ») et de 1811 le second (le feuilleton-critique : « article de littérature, de sciences, de critique qui paraît régulièrement dans un journal, généralement en bas de page »).
22. *Cf.* Emmanuel Souchier, « L'image du texte. Pour une théorie de l'énonciation éditoriale », *Cahiers de médiologie*, n° 6, 1998.
23. Cette évolution culturelle combine deux mouvements complémentaires, celui de la démocratisation de l'écriture autobiographique (particulièrement étudiée, en France, par Philippe Lejeune) et celui de la banalisation dans la production littéraire, théâtrale et cinématographique de l'« egofiction », dite aussi « autofiction ». Philippe Lejeune rend compte dans « *Cher écran* »…, *Journal personnel, ordinateur, internet* (Paris, Seuil, 2000) de la contribution d'Internet à l'expansion de l'écriture autobiographique dans l'espace francophone.
24. *Cf.* notamment Anne Cauquelin, *L'Exposition de soi. Du journal intime aux Webcams*, Paris, Éditions Eshel, 2003 et Laurel A. Clyde, *Weblogs and Libraries*, Oxford, Chandos Publishing Limited, 2004.

Or le blog offre à la fois la médiation matérielle et le cadre sociocognitif qui rend acceptable la représentation de sa propre vie à autrui, en laissant ce dernier juge du plaisir esthétique qu'elle peut procurer. Le blog est une occasion d'éditer, au choix, ses propres productions littéraires ou ses propres critiques sur les productions littéraires d'autrui.

Ainsi, le blog *Chroniques d'une mère indigne*[25] est un journal en ligne qui représente un geste de narration littéraire, l'écriture du blog visant, au-delà de la simple restitution du quotidien d'une jeune mère universitaire, à satisfaire le lecteur auquel il s'adresse. C'est ce que « mère indigne » nous confirme, tout en nous informant de sa réussite littéraire, puisque son blog a été publié sous forme de livre par un « vrai » éditeur, un éditeur IRL (*in the real life*) :

> « Vous connaissez Père indigne.
> Un homme d'une délicatesse exceptionnelle, qui laisse sa femme délirer sur son blogue et même parler de lui avec, parfois, une petite touche de moquerie, sans jamais répliquer dans les commentaires. Que de fois il pourrait remettre les pendules à l'heure alors que, pour le vil plaisir de vous faire rire, je tords un tantinet la réalité à son sujet, je lui invente des rivaux…
> Hé bien, mes amis, la cerise sur le *sundae*, c'est que Père indigne m'a fait l'honneur de signer la préface du livre qui s'en vient. Père indigne a pris sa plume… et je suis pas mal fière de lui.
> Je viens d'envoyer son texte à l'éditeur, alors fallait que je vous en parle.
> Sur ce, bon week-end ! » (2 février 2007).

Le blog littéraire, dès lors qu'il devient un moyen pour l'usager de révéler au public des éléments de sa vie domestique constitue ainsi une réalité hybride, tant d'un point de vue sociologique que d'un point de vue technique. Le cas de *Chroniques d'une mère indigne* illustre d'une manière exemplaire

25. http://www.mereindigne.com/ (visité le 29 novembre 2007).

l'évolution de la réception littéraire qui facilite socialement la transformation d'un journal intime – tenu au jour le jour par une jeune mère angoissée et de bonne volonté, à laquelle il apporte un délassement et une occasion de gérer ses émotions – en roman distribué en librairie. Il rend visible également l'extension de l'espace de l'édition littéraire dont Internet a été le vecteur, non seulement en tant que technique de communication mais en tant que *cadre de publication*. La « mère indigne » ne manque pas, en effet, de signaler le travail d'esthétisation de son expérience vécue – la dramatisation et l'invention de personnages fictifs : « Je tords un peu la réalité à son sujet, je lui invente des rivaux… » – qu'elle a effectué pour intéresser le public de ses chroniques. Elle attribue ironiquement, de la même façon, la tolérance de son mari, le « père indigne », à l'égard de l'image qu'elle donne de lui dans ses chroniques, au fait qu'Internet constitue un vrai-faux contexte de publication. Laisser sa femme « délirer sur son blogue et même parler de lui avec, parfois, une petite touche de moquerie, sans jamais répliquer dans les commentaires » se comprend facilement, en effet, si l'on considère l'anonymat garanti par Internet à l'auteur d'un « journal intime collectif[26] » et aux proches qu'il met en scène.

L'exemple des *Chroniques d'une mère indigne* ne représente cependant qu'un des cas de figure du blog littéraire, celui du blog d'auteur, qui permet à son créateur de s'exercer à l'écriture littéraire et de faire découvrir sa production au public. Le blog est un moyen de publier un récit susceptible d'intéresser le lecteur par la mise en intrigue d'événements réels ou fictifs et par la qualité de son expression littéraire. De ce point de vue, le blog n'est littéraire qu'au sens où il sert à diffuser une production littéraire – nouvelle, roman, journal, poésie – écrite pour la satisfaction esthétique du public. Son auteur ne se présente pas nécessairement, en effet, comme un « lecteur ». Il peut être, comme c'est le cas ici, une « mère indigne » ou plus simplement un « auteur » qui met ses textes en ligne.

Le « journal intime collectif » qui résulte de la rédaction en ligne, sur un site

26. L'expression est d'Anne Cauquelin, *L'Exposition de soi…, op. cit.*, p. 46 : « le journal intime collectif (c'est-à-dire ouvert à tous) ». Elle parle aussi du « journal intime public » car « le journal intime partagé ou "en ligne", cela signifie que la barrière est levée entre le privé (le journal secret ou caché) et le public (le journal-livre, édité, mis en vente dans les librairies, diffusé) ».

ou un blog, d'un journal personnel fait surgir, on l'a vu, un autre type de blog littéraire, consistant dans la relation systématique des lectures du blogueur. Ce type de blog met en scène un personnage de « lecteur », du fait de la relation des expériences quotidiennes de lectures de celui-ci. Mélangeant la forme du journal d'artiste et celle du fanzine[27], le « blog de lecteur » est un espace personnel mis à la disposition du public, un espace qui peut être plus ou moins territorialisé par son auteur. Si le blog se différencie du site par la fonction de dialogue qu'il autorise (les visiteurs peuvent réagir par des commentaires à ce que dit l'auteur du blog), l'auteur d'un « blog de lecteur » peut rendre sa présence plus ou moins visible, à travers le mode d'énonciation éditoriale qu'il choisit. Ainsi, le choix du mode d'énonciation de la « revue », revendiqué par deux blogs portés par une initiative personnelle, *Poezibao : le journal permanent de la poésie* et *Terre de femmes : la revue littéraire, artistique & cap-corsaire*[28], en même temps qu'il facilite l'appropriation par d'autres usagers de cet espace personnel, réduit la dimension intime de la représentation de soi dont le blog est l'occasion. À l'inverse, d'autres blogs, en mobilisant le mode d'énonciation éditoriale qu'est le « journal d'un lecteur », vont accentuer la signification privée de l'espace d'expression découvert par le visiteur. Si, dans tous les cas, le « blog de lecteur » fournit le moyen de transmettre un jugement littéraire au public, il peut néanmoins afficher différents types de positionnement personnel, selon que l'auteur utilise ou non la ressource que constitue l'esthétisation de soi, qu'il choisit de se mettre en scène ou non, de se représenter en train de lire. Ainsi, *Poezibao* et *Terres de femmes*, tout en étant des blogs personnels et personnalisés, ne rendent visibles leurs auteures respectives que dans les rubriques où elles se présentent et expliquent leur initiative.

Oriane Deseilligny propose, dans un article consacré aux journaux personnels en ligne, une étude des « indices communicationnels » de la « transitivité » de ce type de journal, c'est-à-dire des « procédures de captation du lecteur

27. Selon la définition de Wikipédia, « le fanzine est un journal libre, parfois clandestin (une large majorité d'entre eux n'a pas de dépôt légal), publié sous l'égide du "Do it Yourself" (slogan de Jerry Rubin repris par les punks en 1977), souvent spécialisé, qui n'est soumis à aucun impératif de vente et que l'on se procure dans quelques bistros/librairies/disquaires spécialisés, dans les lycées et dans les universités, dans les salles de concerts indépendantes, ou par le bouche-à-oreille […] Souvent militant dans le champ culturel (au sens large), l'esprit des fanzines se retrouve dans le slogan du réseau alternatif Indymédia "Ne critiquez pas les médias, soyez les médias" ».
28. *Poezibao : le journal permanent de la poésie* http://poezibao.typepad.com/poezibao/ et *Terres de femmes : la revue littéraire, artistique & cap-corsaire* http://terresdefemmes.blogs.com/ [visités le 29/11/2007].

et d'exhibition de la parole diaristique ». Elle identifie ainsi dans le « texte d'écran » caractéristique du journal en ligne des « indices d'allocation », soit « les modalités énonciatives par lesquelles le diariste prend explicitement en charge une énonciation dans le corps de son journal et l'institue en position d'allocataire-confident ». Font partie de ces indices d'allocation les adresses directes (tu vois ? dis… hein ! non ?), les captations et les interjections (hé ! hep ! beurk !), etc. Joints aux « marqueurs pragmatiques » que constituent les « mécanismes de surexpressivité » (l'usage des ponctuations, les smileys, les variations typographiques, les didascalies électroniques, les apartés), ils sont le moyen pour l'auteur du journal de manifester sa présence et sa sensibilité personnelle au public auquel il s'adresse [29].

Le blog de Cécile en offre un bel exemple.

Le blog de lecteur et la mobilisation de soi

Le blog créé par Cécile, *Je (ne) lis (pas). Ce que je lis, ce que je ne lis pas (et pourquoi)* [30], existe depuis 2002. Il vise à intéresser les visiteurs à la lecture de romans en restituant le point de vue d'une simple lectrice :

> « Je ne fais pas de critique littéraire car j'en suis incapable, je ne fais que donner mes impressions de lecture. »

L'attention portée au public et à son besoin de conseils pratiques apparaît dans l'introduction de liens avec d'autres sites, Wikipédia et Decitre ou Amazon.

> « Je ne veux pas faire de publicité pour ces librairies mais elles permettent de donner des informations sur les romans que je n'indique pas (éditeur, prix). »

Elle apparaît également dans l'organisation du blog qui prend la forme d'une présentation de soi par Cécile, de ses goûts et dégoûts littéraires,

29. Oriane Deseilligny, « Les marqueurs communicationnels dans les journaux personnels en ligne », *Communication et Langages*, n° 150, décembre 2006, p. 17-33.
30. http://jelisoupas.hautetfort.com/about.html. Ce blog est référencé par le site *Le Cercle, Club de lecture en ligne : une sélection des meilleurs sites francophones sur la littérature* qui propose un guide des sites sur les livres très bien actualisé (http://lecture.helson.org/guide.php).

comme l'indique de façon simple et ingénieuse le nom du blog *Je (ne) lis (pas)*. Cette présentation fixe le cadre de l'échange, en même temps qu'elle constitue une stimulation du visiteur à y participer, en l'invitant à prendre la mesure de l'écart entre son propre goût et celui de Cécile.

La mobilisation consiste donc ici d'abord à poser une adhésion personnelle au discours qui est tenu, une sincérité esthétique et le courage de défendre son goût, sans souci de l'opinion publique mais aussi sans simplisme. Le « je » qui parle est celui qui se dégage de la lecture, et non la revendication d'une habitude de consommateur ou la construction d'un autoportrait, par le moyen d'une opposition « j'aime/j'aime pas ».

Cette prudence personnelle se traduit dans le choix d'une attitude descriptive, ce que « je » lis donnant la mesure de ce que « je » n'ai pas réussi à lire, de ce que « je » n'ai toujours pas lu (bien que le possédant depuis longtemps), de ce que « je » n'ai pas encore lu, et pas uniquement de ce que « je » refuse de lire parce qu'il ne correspond pas à ce que « je » lis d'habitude. C'est le résultat de l'épreuve de la lecture que restitue le blog, « je lis » relatant l'expérience plus ou moins positive de la lecture, le « je ne lis pas » analysant l'impossibilité éprouvée personnellement de lire l'ouvrage, parfois malgré de nombreuses tentatives.

Cette auto-observation fait l'intérêt du discours porté pour le lecteur, le titre de la rubrique : « je n'ai pas lu et je ne lirai jamais » exprimant en réalité une décision basée sur la lecture au moins partielle de l'ouvrage, et non un refus *a priori* de le lire. Seul, en effet, le *Da Vinci Code* n'a pas été lu sur la liste des cinq livres regroupés sous cette rubrique :

> « *Da Vinci Code*, Dan Brown.
> *La Fascination du pire*, Florian Zeller.
> *Le Récital des Anges*, Tracy Chevalier.
> *Le Truc machin Code*, Machin Truc.
> Les vieux livres.
> Paolo Coelho. »

Parisienne ayant effectué des études supérieures, lectrice assidue et passionnée qui lit tout ce qui lui tombe sous la main, tel est le personnage de la lectrice campée par Cécile, et dont elle dévoile, au hasard d'une lecture,

l'intimité (le petit appartement, un souvenir scolaire, la lecture dans le bain, etc.). Ce personnage de jeune femme qui passe tout son temps libre avec les livres, au point de leur parler – le *Voyage sentimental* de Sterne lui donnant l'occasion de mettre en scène un dialogue avec les livres qu'on lit pendant les concours –, qui leur consacre son existence, sait les prendre et reconnaît à chacun une personnalité spécifique, fait le plaisir particulier de la lecture du blog. Il attache le lecteur à la visite, en le poussant à circuler, au-delà de la chronique du jour, dans les rubriques pour découvrir les aventures du personnage au fil d'ouvrages que le visiteur a lus ou dont il a entendu parler.

Cette circulation est facilitée par la simplicité du système de classification adopté pour permettre au public de s'informer sur les livres lus par Cécile. Ce système de classification est en même temps un palmarès qui répartit les livres sous cinq mentions : « J'ai lu et je ne relirai pas », « J'ai lu et je relirai peut-être », « Je n'ai pas lu et je lirai peut-être », « Je n'ai pas lu et je ne lirai pas »,« Je lis… des romans policiers ».

Le régime de la familiarité littéraire, de la grandeur et de la misère de la lecture quotidienne, de ses bonheurs et de ses déboires, confère au blog de Cécile une convivialité qui, au-delà de la qualité graphique de la page d'accueil, explique la fidélisation d'un public et le ton adopté par les visiteurs pour communiquer avec elle. Le ton de ces commentaires est sympathique, qu'il s'agisse de visiteurs de passage ou d'internautes qui se présentent comme des familiers. Une critique négative des *Bienveillantes*, prix Goncourt 2006, suscite, par exemple, des souhaits de bon rétablissement (elle a mis en scène le rhume qui lui fait garder le lit), une déclaration de soutien les yeux fermés, des félicitations pour son courage, un conseil amical de continuer la lecture pour mitiger son jugement et un grand nombre de témoignages convergents apportant de l'eau à son moulin.

La qualité personnelle de son écriture est sans aucun doute responsable de la pérennisation et de l'activité d'un blog qui existe depuis plusieurs années au cours desquelles Cécile a eu l'occasion d'explorer plus de quatre-vingts livres. Les commentaires souvent élogieux des visiteurs, auxquels elle ne manque pas de répondre, expriment, quant à eux, une attente qui justifie le travail d'écriture sur soi auquel elle s'adonne.

Laurence Allard et Frédéric Vandenberghe reformulent de façon plus élaborée cette dynamique narrative en affirmant que « le réseau Internet

constitue un espace de publicisation où une identité de liens se construit à travers la page web, où se réalise une "figuration de soi" dans le cadre d'un espace de communication intersubjectif médiatisé. La publicisation des pages personnelles sur Internet opère la ratification publique d'une "identité narrative" (Paul Ricœur) qui doit être alors interprétée, validée et reconnue par les internautes "visiteurs"[31] ». Plus cependant que la seule esthétisation de soi, c'est l'effort pour transmettre son expérience littéraire par l'échange avec autrui, le dialogue personnalisé avec d'autres lecteurs qui fait la particularité du blog de lecteur. Le blog de Cécile propose une représentation idéale de ce « lecteur-acteur ». Cécile incarne le lecteur passionné, celui qui ne vit que pour se faire le porte-parole de sa passion auprès du public. La construction de cette figure esthétique du lecteur, qui donne du prix par son degré d'implication personnelle au loisir qu'il pratique, est bien observable dans le cas de *Je (ne) lis (pas)*.

Le blog littéraire et la « technique de soi »

La comparaison entre *Blablablog* et *Je (ne) lis (pas)* peut nous aider à préciser les modalités de cette figuration esthétique. *Blablablog : petits carnets bavards d'un amateur*[32] est lui aussi un blog récent. Son créateur résume sa biographie en une formule laconique : « animal littéraire de l'espèce qui ne fait pas de livres », animal dont les centres d'intérêt sont « les émotions qui font penser ; la névrose d'écrire ; le mobilier des insomnies ; le cinéma mental ; les contours du silence, etc. ». Accompagnés d'une référence à la théorie de la démarche de Balzac, ces quelques mots sont les seuls éléments révélateurs de l'intimité du créateur du blog. Le site, remarquable par la qualité de son graphisme et de ses photographies, se présente comme un compte rendu au jour le jour de spectacles et de lectures, proche en ce sens des critiques rédigées par les journalistes de la presse quotidienne nationale. L'absence de commentaires confirme cette apparence d'espace

31. Laurence Allard et Frédéric Vandenberghe, « L'invention de soi ? Étude de quelques usages expressifs d'Internet. L'exemple des Nets d'or », dans *Actes du colloque 2001 Bogues. Globalisme et pluralisme, 24-27 avril 2002*, Gricis, Montréal, p. 14. http://www.er.uqam.ca/nobel/gricis/actes/bogues/Allard.pdf.

32. http://blabla.blog.lemonde.fr/ (visité le 29 novembre 2007). Il existe de nombreux blogs qui partagent ce nom (*tag*) de *Blablablog*, ce qu'autorise leur domiciliation dans des plates-formes différentes.

personnel mis à la disposition du public, sans souci d'attacher le visiteur autrement que par l'intérêt objectif du discours tenu. Outre le fait que le blog ne parle pas seulement de livres, on n'y sent pas, en effet, cet effort de personnalisation qui fait du blog de Cécile, *Je (ne) lis (pas)*, un moyen de construction d'une « identité de liens entre sujets, thèmes et amis[33] ». Si, dans les deux cas, on trouve cette combinaison de l'écriture intime et de l'adresse au public qui caractérise, selon Anne Cauquelin, « le journal intime collectif », la mise en scène par Cécile de l'incorporation du roman à sa vie quotidienne renforce le sentiment d'engagement personnel que son blog produit et qu'authentifie sa mise à jour régulière.

Blablablog et *Je (ne) lis (pas)* traduisent donc deux modes d'investissement différents dans la consommation culturelle. Le premier met en scène la fréquentation d'événements culturels choisis dans le calendrier culturel parisien, que l'auteur du blog estime dignes d'être mémorisés et communiqués à ses lecteurs, tandis que le second est la représentation d'une consommation quotidienne intensive d'objets littéraires, d'une activité régulière qui les constitue en une collection (une réunion d'objets possédant une unité) en même temps que l'auteur compose un personnage de lecteur, de personne attachée à ces objets.

La comparaison ne donne pas seulement à voir la distinction entre une culture au foyer, fondée sur le geste domestique de la lecture, et une culture de sortie, fondée sur l'organisation collective de loisirs collectifs (opéra, expositions d'art contemporain, théâtre, etc.). Tandis que *Blablablog* nous confronte à la figure publique du flâneur (dont des photographies de scène, d'exposition… restituent l'expérience), *Je (ne) lis (pas)* est l'occasion de mettre en scène une figure centrée sur l'espace domestique. On retrouve ici la différenciation anthropologique identifiée par Pierre Bourdieu dans son analyse fameuse de la maison kabyle, dont l'espace entièrement organisé selon l'opposition entre l'homme, « être du dehors », et la femme, « être

33. Viviane Serfaty, *The Mirror and the Veil. An Overview of American Online Diaries and Blogs,* Amsterdam-New York, Editions Rodopi B.V., 2004., p. 26. Tous les blogs proposent des liens avec d'autres blogs et sites. Ce « linking » assure aux bloggueurs « a self and reciprocal promotional process » (un processus de promotion personnelle réciproque).

du dedans », contribue à la construction de deux formes de sensibilité différentes[34]. Et la figure mise en scène par *Je (ne) lis (pas)* est bien, même si elle exerce une activité professionnelle, l'« être du dedans », une figure féminine, celle de la lectrice passionnée de romans, figure rendue présente par toutes les anecdotes sur la place des livres dans l'appartement, la lecture au lit, les activités quotidiennes qui encadrent le temps de lecture.

Une liste de blogs de lecteur disponible sur *Biblioblog*[35] nous permet d'identifier ce phénomène de personnalisation esthétique à travers les libellés des noms de blogs. Dix-sept d'entre eux mettent en scène une lectrice, quinze en utilisant un prénom féminin, deux en s'annonçant explicitement comme des carnets de lectrice. La référence à l'univers domestique – la maison (*Chez Amandine* ou *Clarabel*), son jardin (*les jardins d'Hélène*), sa bibliothèque (*la bibliothèque d'Allie* ou de *Ziala*) – et le marquage personnel (*les lectures de Barbarella, de Sophie, de Camille* ou *de Florinette ; les carnets de lecture de Solenn* ou *de Lhisbei* ; *le café littéraire de Gaëlle ; dans le sac d'Olga ; les livres de mAlice, Lily et ses livres*) mettent en scène une « insatiable lectrice ».

Le blog littéraire permet de subvertir les hiérarchies traditionnelles en authentifiant la compétence d'une lectrice ordinaire à porter un jugement expert. Cette observation prend toute sa valeur si on la met en rapport avec une enquête de Médiamétrie, selon laquelle la pratique du blog serait un moyen d'expression de prédilection pour les femmes[36].

Le blog de lecteur offrirait, dans cette perspective, une occasion de réparation d'une image stéréotypée de la femme. Cette réparation, dans le cas de la construction d'une figure féminine de lectrice, est double car elle permet de confirmer, aux propres yeux de l'auteur du blog, sa singularité personnelle, tout en démontrant au public sa capacité à échapper à des

34. *Cf.* Pierre Bourdieu, « La maison kabyle ou le monde renversé », dans *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Paris, Seuil (Points), 2000 [1972], p. 18-82.
35. http://biblioblog.fr/ (visité le 29 novembre 2007).
36. *Cf.* Estelle Dumout, « Blogs : les femmes et les jeunes d'abord », zdn et France, 16 décembre 2005. http://www.zdnet.fr/actualites/internet/0,39020774,39296121,00.htm
« Les blogs font une percée remarquée auprès des internautes français » selon une étude menée par Médiamétrie *via* ses observatoires multimédias et son panel Netratings (7 000 participants). Les résultats révèlent que 73 % d'entre eux savent ce qu'est un blog […]. Les jeunes se sont massivement emparés du phénomène : 9 internautes sur 10, entre 15 et 24 ans, sont familiers du concept. Et si moins d'un internaute sur 10 déclare avoir déjà créé un blog, cette proportion atteint 82 % chez les moins de 24 ans. Autre phénomène : les femmes semblent y avoir trouvé un moyen d'expression privilégiée, puisqu'elles constituent 54 % des blogueurs.

stéréotypes nuisibles tant à l'exercice de son propre plaisir de lectrice qu'à la promotion de la qualité littéraire. La valorisation par Cécile du caractère féminin du lecteur qu'elle met en scène est un signe sûr, en effet, du désir qu'elle a de faire reconnaître la valeur personnelle de sa prise de parole tout en écartant toute revendication féministe d'un goût littéraire spécifiquement féminin. On est ici confronté à une configuration originale, l'affirmation d'une singularité féminine, distinguée de la revendication d'une identité caractéristique des femmes lectrices. Ce paradoxe, qui n'est qu'apparent, caractérise toute position innovante.

Les caractéristiques de la communication écrite sur Internet favorisent ce type d'esthétisation de soi, qu'on pourrait appeler « réinvention de soi[37] ». Chacun d'entre nous peut le vérifier à travers le choix du pseudonyme qu'impose la protection de notre intimité sur Internet. On constate en effet une persistance de la différence des genres. Les pseudonymes utilisés dans le forum de *Télérama* « Au fait vous lisez quoi ? » que nous avons analysé précédemment montrent, par exemple, que la plupart des personnes considèrent la caractérisation sexuelle comme une variable pertinente et une composante nécessaire de la situation. L'internaute français a très souvent recours à une terminaison en « a » – lorsqu'il n'utilise pas son prénom – pour signaler (sinon pour accentuer) la féminité du locuteur, ou bien à une figure de la virilité (Pistol Pete) ou de la chefferie (Le Grand Thô) pour confirmer sa masculinité.

Le blog de lecteur concrétise donc le plaisir personnel, pour son auteur, d'éprouver tout à la fois la liberté de présentation de soi qu'autorise l'espace d'Internet, la distance au rôle que facilite l'écriture et le moyen universel de représentation de soi qu'offre le roman à ses lecteurs. Cela permet d'apporter un éclairage plus général sur le fait constaté par Médiamétrie : les femmes sont surreprésentées dans la pratique du blog. D'un point de vue sociologique, Internet échappe, en tant que lieu d'expression public communiquant directement avec le foyer, à la fois à la division sexuelle

37. *Cf.* à ce sujet, Lucien Karpik, *L'Économie des singularités*, Paris, Gallimard, 2007, p. 349 : « Cette "invention de soi" s'affirme dans le desserrement des relations statistiques entre les attitudes et les positions sociales… »

du travail – qui limite l'expression des femmes – et à la division sociale du travail – qui limite les possibilités de publication d'un discours profane. D'un point de vue technique, la manipulation de l'écriture (qui constitue la condition de participation) autorise un contrôle et un degré d'élaboration de sa présentation de soi que n'autorise pas la conversation en face à face.

Comme le montre le cas du blog littéraire, l'écriture sur Internet offre donc inséparablement un moyen d'objectiver sa sensibilité esthétique et une motivation à la valoriser dès lors que le cadre de l'échange rend acceptable cette valorisation. La manipulation d'Internet, à travers l'effort d'attention et le travail d'écriture qu'impose la participation à un échange intellectuel, permet en effet d'éprouver l'efficacité esthétique que confèrent à cet échange l'engagement personnel, la mobilisation de sa sensibilité et le fait de se mettre au service de la construction de la situation de communication. Que l'on s'exprime sur Internet, que l'on se représente dans l'espace public qu'il constitue, ou que l'on participe silencieusement à la vie de cet espace, la sociabilité littéraire n'acquiert sa consistance que du fait de cette implication personnelle, de cette coopération émotionnelle et intellectuelle à la situation. Qu'en est-il, justement, de cet usager silencieux ou laconique, de ce participant souvent muet à la sociabilité littéraire sur Internet, de ce public dont les compteurs de certains sites enregistrent les passages ? Comment est-il conduit à contribuer, par une fréquentation régulière, à la sociabilité littéraire sur Internet ?

La participation de l'usager à la sociabilité littéraire : la transmission du jugement

La sociabilité littéraire, dès lors qu'elle se développe à l'extérieur du cercle familial, représente un phénomène de cristallisation de la conversation littéraire. Internet, on l'a vu, facilite l'ouverture de cette conversation, mais sa cristallisation suppose qu'une coopération s'instaure effectivement entre des individus qui se sentent tenus d'entretenir régulièrement cette conversation et se reconnaissent réciproquement comme des partenaires. Le blog rend visible cette coopération constitutive de l'échange à travers les commentaires laissés par certains visiteurs, qui font part de leurs réactions personnelles à ce qu'ils viennent de lire (accords ou désaccords, encouragements, etc.). En revanche, la vie d'un site littéraire associatif est plus difficile à observer

du fait de sa structuration technique – en général, les visiteurs ne peuvent pas déposer de commentaires – et de la diversité des usages (information, discussion, publication, observation ethnographique, etc.) que peuvent en faire ses visiteurs anonymes et silencieux.

L'exploitation du journal de bord d'un internaute relatant sa découverte d'un site littéraire destiné aux amateurs de littérature – le site remue.net – laisse observer de l'intérieur cette forme de participation à la vie du site. Le carnet de bord est une technique d'enquête sociologique particulièrement bien adaptée à l'observation d'une activité d'expression collective. Cette technique est, si l'on veut, une exploitation scientifique du journal intime. Lorsqu'une personne impliquée dans une activité de son expérience rend compte de ce qu'elle perçoit et de ce qu'elle ressent, cela permet en effet d'identifier les conditions affectives et cognitives de la coopération qui rendent l'activité acceptable et désirable par tous.

Sociabilité littéraire et journal de bord

Une étudiante en arts plastiques, Valérie, a tenu à notre demande un journal de bord relatant sa découverte et sa fréquentation quotidienne du site remue.net pendant trois mois[38].

Ce site, fondé par l'écrivain François Bon, n'était d'abord que sa home page, c'est-à-dire un espace de présentation de soi. Il est devenu un espace d'échange d'informations et d'échange avec ses lecteurs, puis s'est définitivement transformé en site, géré par une association, qui met à la disposition des amateurs de littérature toutes les ressources utiles pour cultiver leur passion de la lecture.

Dans son journal, Valérie relate comment elle s'est familiarisée avec les services offerts par remue.net, comment elle a adhéré à l'esprit du site et intériorisé progressivement l'attitude affective et intellectuelle à l'égard de la littérature que le site vise à valoriser.

---

38. Elle nous a communiqué ce journal, rédigé au jour le jour du 8 septembre au 15 décembre 2003, par Internet.

Un événement significatif nous en donne confirmation. Décidée à s'investir dans la vie du site, elle réagit d'abord négativement à la proposition de contribuer à « la création en temps réel d'une "Sentimenthèque" géante » à l'occasion de Lire en fête :

> « La consigne est de mettre : "De [nom de l'auteur] : [Définition personnelle et subjective de cette lecture]", d'exprimer un rapport qu'on a vis-à-vis d'un auteur ou d'un livre sous la forme d'un verset libre. »
>
> 1. « Voilà le projet, je ne suis pas très fan, en fait, je trouve cela un peu tourné vers le passé nostalgique […] il s'agit en fait d'individualité s'exprimant sur la lecture ou sur un auteur, chacun y allant, me semble-t-il, rivaliser pour le meilleur mot. Pas d'idée là tout de suite, je vais lire un peu ce qu'il y a déjà de présent sur le site » (13 octobre 2003).
>
> 2. « La liste des phrases du projet Sentimenthèque s'est allongée depuis hier, ça ne me parle vraiment pas, je n'aime vraiment pas trop ce côté lyrique sur un autre écrivain, qui sert plus à s'écouter comme on dit qu'à donner envie de lire » (14 octobre).
>
> 3. « Je me demande à nouveau sur qui j'aimerais écrire une petite phrase […] allez je me lance pour Musil. Ça y est, je ne suis pas sûre de la qualité de cette petite phrase, c'est parti en tout cas, je verrai bien si cela sera en ligne demain […] (14 octobre).
>
> 4. Oui, elle est en ligne, entourée de Kerouac et de Proust. Ça me fait plaisir, je trouve cela finalement rigolo. Sur la page d'accueil, je vois que 1 100 personnes ont participé à cette Sentimenthèque, ce qui n'est pas rien pour cette participation virtuelle » (15 octobre).
>
> 5. « Je décide de refaire un tour sur Sentimenthèque qui se remplit un peu plus chaque jour des contributions, grand succès pour le site je pense et l'on peut saisir la place si particulière de la lecture pour la plupart d'entre nous, les liens intenses qui nous relient aux textes » (17 octobre).

Il s'agit de la sténographie d'un processus de conversion d'une personne, d'abord résistante à une consigne d'expression, puis prise par l'écriture et finalement acquise. L'engagement personnel dans l'écriture entraîne – sous l'effet de l'attrait de la publication, du plaisir de communiquer son plaisir à une communauté de connaisseurs, du désir de faire authentifier par des égaux sa sensibilité personnelle à la littérature –, le passage du « je » au « nous », la revendication de l'appartenance à la communauté dont elle se sentait initialement exclue.

Représentation au public de ses réactions intimes, le journal de Valérie restitue son effort pour se faire la destinataire des messages transmis par le site, pour incorporer l'attitude du connaisseur que le site vise à généraliser. Cette description rend visibles, à travers la félicité que procurent à Valérie les situations où « elle s'y retrouve », la « forme d'engagement » du consommateur, l'idéal de lecteur défendu par le site. Ce lecteur idéal est le lecteur curieux, le lecteur engagé dans l'exploration du marché littéraire, un lecteur dont le jugement littéraire ne peut se déduire de son appartenance à un public déterminé car il fait effort, justement, pour se frayer son propre chemin de lecture[39]. Il s'agit du lecteur à la recherche de nouvelles lectures, en quête d'un livre « neuf », dans l'un des trois sens du latin *novus*, nouveau (inconnu), dernier (récent), extraordinaire (inhabituel), trois manières de caractériser le bon livre[40].

La compréhension de la situation

Remue.net offre, en effet, des ressources littéraires mises en ligne par des bénévoles à tout internaute à la recherche d'œuvres de qualité. Il constitue un dispositif de promotion de la littérature francophone contemporaine, dans lequel Internet est un canal de communication, le site un moyen de visualiser un discours littéraire, et ce discours d'auteurs (des « citations », des « textes ») et de lecteurs (des « critiques », des « hommages »), un discours d'authentification du plaisir littéraire porté par les œuvres commentées.

39. Il s'agit, selon les termes de Lucien Karpik, de la forme d'engagement du consommateur « actif autonome », *L'Économie des singularités*, *op. cit.*, p. 144.
40. *Cf.* l'exercice intellectuel stimulant, proposé par Laurent Jullier, d'identification des lieux communs – au sens positif de formes d'accord implicite des consommateurs – de la qualité cinématographique que l'on peut dégager de l'expérience ordinaire du spectateur. Laurent Jullier, *Qu'est-ce qu'un bon film ?,* Paris, La Dispute, 2003.

Il est un moyen de rendre visible, pour paraphraser Howard Becker, le « monde de la littérature » de langue française[41].

Dès le premier contact, Valérie note l'investissement personnel que remue.net représente pour ses rédacteurs. Elle possède un savoir-faire du design des sites et une bonne connaissance des standards de présentation des sites commerciaux. Sa première impression est celle d'un manque de professionnalisme :

> « Je trouve le site pas vraiment attrayant visuellement et aussi un peu compliqué dans sa navigation » (8 septembre).

Cette impression négative s'associe à un sentiment de commisération sympathique :

> « Ce qui m'amuse dans ce site c'est que toutes les pages sont pareilles d'un point de vue graphique et franchement laides » (14 septembre).

De même, Roberto (un ami auquel elle fait découvrir remue.net et qui possède lui aussi une pratique de design des sites) est « très intéressé par le contenu mais regrette la laideur du site et la difficulté à naviguer à l'intérieur, ça nous fait rire et l'on s'est dit qu'on devrait créer un collectif pour son embellissement ». Des efforts d'amélioration du site sont consentis peu après par l'équipe gestionnaire, constituant un petit progrès :

> « Bon je trouve finalement que la page blanche comme elle est n'est pas très attrayante, cela manque de couleur localisée et un peu de graphisme. Mais je sens qu'ils sont sur la bonne voie, le site a nettement évolué depuis ma première visite avec Roberto, on se demandait pourquoi ils avaient choisi ce bordeaux noir sur toutes les pages, limitant la visibilité » (22 septembre).

---

41. *Cf.* Howard Becker, *Les Mondes de l'art*, *op. cit.*

Au bout d'un moment, la fréquentation régulière du site, l'incorporation de son fonctionnement font oublier à Valérie l'opacité de l'écran et lui permettent de goûter la société des personnes et des choses avec lesquelles il la fait communiquer. Loin de réduire le discours de remue.net à une « bonne volonté culturelle » au sens de Pierre Bourdieu (c'est-à-dire une conduite d'imitation et une stratégie de distinction de petits-bourgeois, dont le jugement esthétique manque d'authenticité), Valérie ressent positivement l'initiative des promoteurs du site. Leur faible maîtrise de l'outil internet ne se rappelle plus à elle, en effet, que par les aléas qui troublent la communication, l'interdisent ou la rendent inconfortable, avec la loi des séries qui caractérise la résistance imprévisible des objets quotidiens :

> « Dommage le lien sur la section Bibliographie ne fonctionne plus » (28 septembre).
>
> « Malheureusement le lien ne fonctionne pas et me renvoie vers un autre site de la revue » (1er octobre).
>
> « Je trouve un texte dit en real audio suite à une commande de France Culture, mince, ça marche pas non plus, difficile aujourd'hui ! » (1er octobre).

La capacité de télétransmission d'Internet, jointe aux techniques de reproduction sonore, permet de peupler le foyer de voix venues d'ailleurs et de matérialiser la présence physique du poète, dont les vers éloignés dans le temps et dans l'espace sont rendus miraculeusement, en un instant, à la fois lisibles et audibles :

> « On entre dans le dossier Baudelaire vraiment riche, avec en fond sonore un extrait d'"Horizon noir", un CD avec la voix de François Bon récitant des textes de Baudelaire, une bonne et belle entrée en matière, j'apprécie encore une fois l'utilisation sonore dans ce cas, qui offre une profondeur au site, une incarnation […]. Maintenant Bowie et Baudelaire *via* François Bon se mélangent dans mon appartement, c'est assez beau, j'aime bien et je me dis que ça pourrait plaire à Bowie cette fusion étrange. […] Je

> vois qu'on peut faire un téléchargement RTF intégral de Baudelaire, ça me paraît démentiel, il y a aussi le lien sur Athéna où l'on peut en ligne lire *Les Fleurs du Mal* et *Le Spleen de Paris*. Quel outil de travail Internet, c'est dingue cette accessibilité comme cela, et Baudelaire qu'aurait-il pensé de cette forme de diffusion quand on sait les problèmes d'édition qu'il a pu avoir, je me le demande… Il faut dire qu'au vu de la qualité des liens, de l'ambiance sonore qui s'échappe, c'est enivrant, et c'est vrai que j'ai visité du site sûrement une de ses meilleures pages […] de quoi vous redonner envie de lire l'auteur » (28 septembre).

La magie ordinaire d'Internet réside dans cette possibilité de rencontre physique avec l'auteur mort ou vivant, dont il nous retransmet, malgré la distance, la présence. Le multimédia permet même non seulement d'entendre, mais de voir l'auteur lisant son texte, d'entrer réellement dans le monde de la littérature, en tant qu'espace de relations intimes entre écrivains et lecteurs.

De ce fait, les défauts techniques du site qui énervent Valérie – le « mode de navigation est vraiment faible et compliqué, c'est dommage… » – ne l'empêchent pas de proclamer sa sympathie avec les concepteurs :

> « On s'épuise assez vite comme tout est condensé sur une page et qu'on découvre des nouvelles rubriques à tout moment. D'un autre côté, je préfère cela aux sites de type commercial où tout est trop bien classé » (10 septembre).

La présentation des abonnés qu'offre une rubrique du site la dispose favorablement à leur égard :

> « On voit des photos et il y a des textes […]. On comprend que la plupart des personnes venant d'un peu toute la France ne se sont jamais vues mais correspondent via le site, leur seul lien en fait c'est leur passion de la lecture » (9 septembre).

C'est cette passion commune qui confère un intérêt affectif à l'exploration du site :

> « Ma vision du site est plus agréable aujourd'hui, je m'y sens mieux commençant à m'y diriger plus facilement, mais aussi car par mes recherches précédentes, il me paraît plus incarné, j'imagine maintenant des personnes derrière toutes ses pages et une passion commune » (10 septembre).

Et l'intérêt porté par les abonnés aux mêmes auteurs que ceux appréciés par l'usager scelle son attachement au site. Cette reconnaissance mutuelle entre connaisseurs de l'écriture littéraire augmente le plaisir de se découvrir des affinités électives en matière d'art contemporain :

> « Je tombe, sans trop savoir pourquoi, sur un dossier spécial Gina Pane, de janvier 2003, "Pourquoi Gina Pane se faisait-elle si mal ?" Je suis ravie […] les visuels sont nombreux et assez bien choisis, en particulier cette performance où elle "enfonce" un rayon de soleil, tout de suite je vole les images et les mails à mon amie Béatrice et peintre comme un petit clin d'œil. Béatrice a édité deux livres chez Balland, la collection tenue par Guillaume Dustan jusqu'à peu, elle m'a parlé aussi de ce site, en m'en disant beaucoup de bien » (16 septembre).

L'identification personnelle de Valérie à la figure du connaisseur promue par le site l'a conduite ainsi à proposer sa collaboration à la publication :

> « Je vais voir aujourd'hui la rubrique "On a lu, lisez donc", la première proposition est un lien sur un site internet, http://poesieschoisies.nexenservices.com.index.php, qui […] me donne l'idée de voir si je peux proposer un site que j'anime et réalise avec deux autres artistes, http.//leplusmegerdpi.free.fr. J'envoie un mail au comité de rédaction du site […] cela serait super de se retrouver en lien avec le site » (15 septembre).

La conduite du consommateur compétent

Valérie a reçu une commande (rédiger un journal de bord) : sa fréquentation de remue.net se distingue en cela de celle d'un habitué du site. Néanmoins son carnet de bord est l'expression d'un utilisateur régulier. Il s'agit d'un consommateur compétent parce que curieux, à la recherche permanente

de toute information intéressante pour cultiver son loisir littéraire, affiner ses critères de choix en achetant des livres.

Le journal de Valérie met en scène, en effet, l'attitude rituelle du connaisseur de littérature, que le site remue.net vise à communiquer au public. Cette attitude est ambivalente, mélangeant, selon l'humeur et la situation, le comportement du flâneur et celui du chasseur.

La flânerie littéraire ou le régime de l'inspiration

La flânerie littéraire, à l'image du comportement du visiteur papillonnant à travers une exposition [42], consiste à se laisser guider par sa sensibilité et son humeur, à s'arrêter sur les objets qui inspirent de l'intérêt et suscitent la curiosité. Il s'agit de l'équivalent de la flânerie urbaine, la forme d'appropriation esthétique de la ville, caractéristique, selon Walter Benjamin, de la modernité [43].

> « Petite ballade sans aucune direction, de pages en pages, de lignes en lignes, sans chercher à arrêter ce mouvement, une exploration en profondeur mais superficielle » (5 décembre).

La métaphore de la circulation est, selon Michel de Certeau, particulièrement appropriée pour rendre compte de la différence significative entre l'écrivain et les lecteurs qui, « bien loin d'être des écrivains, fondateurs d'un lieu propre, héritiers des laboureurs d'antan mais sur le sol du langage, creuseurs de puits et constructeurs de maisons […] sont des voyageurs ; ils circulent sur les terres d'autrui, nomades braconnant à travers les champs qu'ils n'ont pas écrits, ravissant les biens d'Égypte pour en jouir [44] ». La métaphore intellectuelle trouve ici une réalisation matérielle dans l'utilisation d'un outil d'exploration des lieux de la culture littéraire. Cette culture littéraire est aussi une culture géographique, d'une géographie à fois imaginaire – le

42. *Cf.* à ce sujet Eliseo Véron et Martine Levasseur, *Ethnographie de l'exposition : l'espace, le corps, le sens*, Paris, Éditions de la Bibliothèque publique d'information/Centre Pompidou, 1991.
43. Walter Benjamin, « Paris, capitale du XIXe siècle », dans *Le Livre des passages*, Paris, Éditions du Cerf, 1989, p. 435-472.
44. Michel de Certeau, *L'Invention du quotidien. I. Arts de faire*, Paris, Gallimard (Folio), 1990, p. 251.

221 B, Baker Street – et réelle – *Guermantes-Combourg*. Remue.net offre ainsi l'occasion d'éprouver visuellement, à travers les photographies et les cartographies qu'il propose au visiteur, l'inscription spatiale de l'activité littéraire, qu'il s'agisse du commerce de librairie :

> « Là ça me plaît beaucoup, car je connais le trajet présenté et j'apprends plein de choses sur les boutiques et surtout sur les maisons d'édition ou bouquinistes du coin, je ne pouvais pas trouver mieux en restant immobile, me balader un peu dans Paris […]. La visite se conclut par l'adresse d'une très bonne librairie de la rue des Abbesses » (14 septembre).

du lieu décrit :

> « C'est très agréable comme lecture, on va du musée à la vie de Marguerite Yourcenar, à ses livres, aux paysages du nord » (14 septembre).

ou du lieu de l'écriture :

> « […] Les photographies sur le site montrent une belle maison bourgeoise entourée d'immenses dahlias ; je lis qu'il y a écrit *Le Lys dans la vallée*. Maintenant le château de Saché est devenu le musée Balzac, il y a des photos de la chambre de Balzac… » (21 octobre).

Mais la flânerie n'est pas simplement une occasion de se rapprocher physiquement des auteurs que l'on aime. Elle procure souvent le choc esthétique de la rencontre avec un auteur, de la découverte d'une écriture qui émeut particulièrement :

> « Cet extrait [de Marguerite Duras] me captive totalement, mais où le trouver ? » (12 septembre).

> « Je découvre un site très intéressant […] qui met des textes rares en ligne, ce mois-ci c'est un texte d'Honoré de Balzac : je lis le texte et je suis surprise par la beauté de la langue, la poésie : " Il vivait mais ses lèvres étaient pâles… " Cela me donne envie de relire quelques pages de l'auteur » (29 septembre).

> « Les textes [extraits du *Journal* d'Edmond de Goncourt] sont d'une grande beauté […]. Je découvre cette écriture ultrasensible » (20 octobre).
>
> « Je suis assez stupéfaite de ce que je lis [*Les Chants de Maldoror* de Lautréamont] ; ayant une idée floue de cet auteur, je suis littéralement touchée par cette écriture » (26 novembre).
>
> « Je découvre aujourd'hui les chroniques de Ronald Klapka, sous-titrées "Comment la poésie nous apprend à vivre " avec un dossier sur la poétesse Heather Dolhollau, je lis plusieurs de ses poèmes, et je suis assez touchée par la délicatesse, la tendresse qu'ils contiennent, un autre nom à retenir, je vais commencer une liste » (30 septembre).
>
> « En allant de page en page, je tombe sur une rubrique poésie, qui me plaît, où par un mot, un extrait de texte on va vers un poème, c'est une sorte de hasard heureux qui permet de découvrir des textes des auteurs, de façon ludique. J'y reste un moment copiant des bouts de textes et en envoyant par mail à quelques amis » (30 septembre).

L'attitude de flânerie, en tant qu'attention aux noms qui nous parlent, bute parfois sur une déception ou sur la confirmation d'un *a priori* négatif :

> « Sur sa page, on voit qu'elle [Michèle Sales] a écrit un texte sur Duras, alors je quitte l'univers atelier pour voir son hommage à Duras […]. C'est un long texte personnel, il ne me plaît pas trop… » (12 septembre).
>
> « Je tente Camille Laurens, j'ai un *a priori* négatif […] je trouve dans le "Petit Hommage à Camille Laurens", un texte qu'elle a écrit dans le cadre de sa chronique à *L'Humanité*, ça ne me convainc pas vraiment… » (1er novembre).

Le connaisseur, cependant, n'attache pas son attention exclusivement aux noms d'auteurs. Sa position suppose une sensibilité à l'authenticité de la parole littéraire. Elle tient compte, par là même, de la situation personnelle qui donne son sens à l'écriture :

> « Je trouve des textes de détenus, et des photos qui correspondent à un atelier d'écriture et d'images […]. C'est touchant, je passe un moment à lire les textes qui sont sur le site » (13 septembre).

> « Au début de cette page est écrit un avertissement : "Parce que ce monde est trop fade, parce qu'on a ce devoir moral d'une résistance, parce que le langage est cela, la chronique est ouverte", ça me donne envie d'envoyer prochainement un texte, j'en ai quelques-uns qui me paraissent être dans ce ton […]. Je suis fatiguée mais tout de même je décide d'envoyer quelque chose à remue.net, d'écrire mon malaise face à mon statut ultraprécaire de professeure contractuelle, face à un État » (17 septembre).

Au-delà de la mise à disposition d'un savoir littéraire – « je me dis que lors de mes études ces ressources auraient été les bienvenues » –, le site apporte le soutien de la communauté des abonnés et stimule l'investissement personnel dans la littérature :

> « Je remarque que la visite régulière de remue.net m'incite à reprendre mon travail d'écriture, me redonne envie d'écrire, me replace dans un univers qui me réconforte et m'encourage, j'en suis très heureuse. Cette multiplicité d'écritures, de personnalités, de destins, me ramène à une sorte de plaisir » (30 septembre).

La satisfaction qu'en retire Valérie la pousse à témoigner publiquement de l'efficacité culturelle de remue.net :

> « Chaoid qui est une des revues en ligne mêlant son, images et vidéos est une des plus belles que je connaisse, merci remue.net de me l'avoir fait connaître» (14 octobre).

> « Toujours chercheuse d'or, merci remue.net, par un lien je découvre un site fort passionnant » (18 octobre).

La chasse aux noms ou le régime de l'expertise

La posture d'ouverture du connaisseur à tout ce qui est susceptible de

l'intéresser ne constitue qu'une facette de la figure idéale du lecteur. Une autre facette est celle de la démarche réfléchie de mobilisation des ressources utiles à l'entretien de sa culture littéraire.

L'inquiétude que ressent Valérie, confrontée au site – « comment je vais m'y retrouver avec ses 1 500 liens, toujours cette même sensation de ne pas savoir où aller, pour le moment. Moi je m'y promène comme une balade et je crains l'errance » (9 septembre) –, fait apparaître cette seconde dimension de la conduite rituelle du lecteur. Comme la flânerie, celle-ci échappe souvent à l'objectivation du spécialiste de la réception littéraire. Elle constitue pourtant le présupposé – l'effort du lecteur pour maîtriser sa lecture – et la condition – la connaissance des noms des auteurs et des titres – de cette objectivation. Il s'agit de l'identification des livres et des écrivains dignes d'être consommés et dont la lecture est susceptible de convenir au lecteur en question.

En effet, l'effort que Valérie fait pour organiser son exploration, son désir de structurer sa conduite pour éviter la perte de temps l'amènent rapidement à identifier l'outil d'orientation que constitue le nom propre. La « phrase du jour » fournit l'occasion de découvrir le nom d'un auteur inconnu, auteur avec lequel un lien vers une *home page* ou un entretien en ligne permet de faire connaissance. La situation suggère ainsi un mode de comportement fonctionnel – il est efficace pour le visiteur, conforme au service proposé par le site et à la commande du sociologue – et désirable pour l'usager :

> « En regardant ces phrases je me rends compte que je connais très peu les auteurs, je suis curieuse de savoir qui ils sont » (9 septembre).

Une démarche « naturelle » d'exploration du site en tant que site littéraire se dégage donc de l'évaluation par Valérie de ses premiers contacts avec le site. Il s'agit là d'un procédé de dépistage littéraire, emprunté par le sociologue au connaisseur, qui consiste à identifier les fréquentations littéraires d'un informateur particulièrement cultivé. Le sociologue utilise ce biais pour dresser une image de la consommation cultivée (et à travers elle de la « légitimité » culturelle). Il permet au connaisseur de prendre la mesure de sa propre familiarité en même temps que de son ignorance.

Ce procédé est mis en scène par Valérie :

> « Je m'engouffre dans la première partie, "Auteurs contemporains" […]. J'en connais très peu, deux ou trois donc beaucoup à découvrir. Un espace "Hommage aux aînés", où là je retrouve des noms d'auteurs que je connais tous » (10 septembre).

Le partage des mêmes fréquentations avec un lecteur qui lui semble bien informé justifie l'exploration de ses fréquentations littéraires qu'elle ne connaît pas :

> « Jacques Dupin, encore un poète que je ne connais pas, je trouve le concernant beaucoup de textes, dont un de François Bon, il semble être un grand poète et j'ai un peu honte de mon manque de culture » (7 novembre).

> « […] ai traîné à la librairie du théâtre de la Colline où j'ai retrouvé beaucoup de noms présents sur le site, et j'ai acheté deux livres de Sarah Kane » (5 novembre).

La sympathie littéraire est un instrument d'orientation pragmatique dans l'achat et la lecture. En tant que sympathie pour les mêmes auteurs, elle réduit l'incertitude sur la valeur littéraire d'objets qui sont inconnus. En même temps, elle est un moyen de promouvoir, justement, une attitude de connaisseur, et sa différence spécifique avec celle du chercheur universitaire :

> « Je regarde de plus près mais aucun des noms cités dans le sommaire des revues ne m'est connu, j'ai l'impression que ces revues sont vraiment destinées à des experts de la littérature dont il ne me semble pas encore faire partie » (11 décembre).

La chasse aux noms qui définit l'attitude du connaisseur en passe donc par la médiation des autres connaisseurs. Cette médiation, si elle inscrit le geste du connaisseur dans le cadre d'une conduite collective, ne constitue pas

pour autant une soumission à un goût collectif imposant ses classifications et ses préférences à l'individu. Elle est une stratégie consciente d'utilisation de tous les moyens susceptibles d'assurer l'enrichissement personnel du connaisseur.

• La fréquentation des grands noms :

> « Samedi 13 septembre 2003. Retour vers la première page, pas vraiment d'idée, peut-être revenir à Duras, ça m'ouvre une fenêtre avec 42 documents présents. »

Le grand nom constitue une valeur sûre qui, en l'absence d'idée précise ou d'envie particulière, permet de s'engager dans la lecture. Le grand nom familier est une forme d'intéressement personnel utilisée par le connaisseur, par l'anticipation de l'intérêt de la lecture ou de la relecture.

• La fréquentation du nom choisi par le public :

> « Je lis les chiffres qui sont sur le bulletin d'information : 1 003 adhérents, et 20 000 pages consultées pour la totalité du site. Cette même deuxième semaine de septembre, la page Baudelaire à elle seule ouverte 50 à 60 fois par jour. Tiens, je n'aurais pas pensé y aller tout de suite sur cette page, je dois donc voir un peu ce qui s'y passe pour faire monter les chiffres » (28 novembre).

• L'accroche d'un titre répondant à l'humeur du moment :

L'inspiration par un titre rencontré au détour d'une liste ou sur un étalage de librairie est une attitude du lecteur confirmé que les éditeurs de romans s'efforcent d'exploiter en choisissant, au-delà d'un titre accrocheur, un titre correspondant aux affects, fatigue ou excitation, gaieté ou mélancolie, d'un lecteur aux prises avec les circonstances de la vie :

> « Je rentre en fin d'après-midi, assez déprimée, parce que refuser ce poste c'est une sorte de démission tacite […]. En parcourant les rubriques, une

m'attire, "démolition express", proche de mon état mental à ce moment de la journée […]. Je lis à peu près toutes les chroniques, elles me plaisent dans l'ensemble, plus particulièrement, un texte "Démolition express nº 9" par François Migeot […]. Je vais voir les autres textes de François Migeot, j'aime bien son style, c'est très vivant et dense, ça donne envie de l'entendre » (17 septembre).

• L'impression d'affinité personnelle :

> « Hier j'avais vu que l'image de la page d'accueil avait été changée, elle ressemble à un tableau de Francis Bacon, c'est une photo, elle est tirée d'une expérience "mêlant le risque et l'extrême de l'écriture et de la photographie" ; à la maison d'arrêt d'Agen, un dossier est proposé sur cette expérience […]. Je trouve ce projet captivant et les photos qui sont sur le site mêlant images et mots sont très fortes » (14 septembre).

> « Je traîne du coup dans la page auteurs, que je n'ai bien sûr pas toutes visitées, j'aime bien cette façon, par les petites photos présentes sur les pages des auteurs, de savoir à quoi ils ressemblent et même de laisser un visage décider de ma visite » (25 octobre).

• L'utilisation systématique du hasard :

Le hasard est, dans le contexte d'une offre pléthorique et dans une visée de découverte littéraire, un procédé comme un autre. À l'inverse de la démarche indiciaire, attentive à tout ce qui peut faire signe de correspondance entre le livre et soi, il consiste à sélectionner, sans délibération préalable, un texte pour en prendre connaissance. L'ignorance est à la fois le principe de sélection – on prend un texte que l'on ne connaît pas – et la raison du geste, puisqu'il permet de la dépasser et, peut-être, d'avoir la révélation d'un plaisir :

> « Je retourne sur la page auteurs, décidée, en attendant du nouveau sur le site, à toutes les visiter, cette fois, au hasard, je vais lire un texte inédit d'Alain Nadaud » (28 octobre).

L'image du vrai lecteur promue par le site est donc celle d'une personne rusée, sachant affiner ses choix de lecture en sélectionnant ses relations littéraires, qui sont à la fois des relations avec des textes et avec d'autres lecteurs. La ruse du connaisseur réside dans sa capacité à élargir le cadre restreint de ses choix de lecture en intégrant le savoir littéraire du milieu social dans lequel il circule. Elle est, comme on l'a vu, un savoir du bouche-à-oreille considéré sous sa double dimension de la relation de proximité avec celui qui parle, qui nous conduit à nous intéresser à « son » livre, et de la recommandation faite par un proche qui nous alerte sur un objet éloigné dont il a entendu parler :

> « J'ai envie de voir un site dont une amie m'a parlé » (2 octobre).
>
> « Je vais faire un tour sur les pages d'Olivier Cadiot, dont on m'a déjà parlé » (27 octobre).

La mémoire du connaisseur lui confère la capacité à excéder, en s'aidant de la conversation littéraire, les limites de l'éducation scolaire comme de l'actualité littéraire :

> « Je me dis que je vais acheter un petit carnet où je pourrai écrire tous les noms des auteurs que je trouve sur le site dont l'écriture m'intéresse. Une longue liste, déjà, pleine de promesse et de bonheur » (16 septembre).
>
> « Je note ces trois noms, heureuse de découvrir cette forme de récit » (22 octobre).
>
> « J'ai vu qu'il y avait des nouvelles pages sur Pierre Guyotat. Je connais très peu cet écrivain, alors j'en profite pour me cultiver un peu […] un texte qui me fait entrevoir un auteur à part, le prochain livre que j'ai envie de lire ce sera un des siens » (30 septembre).

La liste des plaisirs marquants augmente, ainsi que celle des envies personnelles, forgées à l'écoute des autres connaisseurs. Tableau de chasse personnel, fruit de sa curiosité, ce palmarès est la trace d'une histoire de

lecteur, en même temps qu'un guide pour le connaisseur confronté à « un marché de biens fortement différenciés et dont les qualités sont difficiles à stabiliser[45] ».

Lecture et qualification personnelle : le « devenir-lecteur »

Le journal de Valérie ne fait pas que décrire et raconter au jour le jour le service rendu par le site remue.net à ses visiteurs réguliers. Il met aussi en évidence un dialogue intérieur nourri de culture littéraire. Il manifeste l'affiliation personnelle de Valérie à une communauté d'amateurs à laquelle elle s'identifie.

Ce journal nous rend ainsi sensibles à l'image idéale du lecteur, de l'amateur de littérature, que le site s'attache à promouvoir dans l'espace public. Ce consommateur expert fait un effort particulier pour trouver ce qui lui convient au sein d'une littérature qu'il ne connaît pas encore. Il se définit plus par son devenir littéraire que par son goût, identifié par sa consommation « de produits appartenant au même domaine culturel et servant de points de référence[46] ». Son expérience littéraire, en effet, oriente sa conduite de consommateur, mais ne prédétermine pas automatiquement ce devenir littéraire, même si elle fournit un instrument d'évaluation et d'appropriation du livre. Elle permet d'évaluer la *confiance* qu'il peut accorder à l'*évaluation d'autrui* et la justesse de son choix. En renforçant sa sensibilité, cette expérience lui sert, au-delà, à reconnaître la signification qu'a personnellement pour lui le livre, ce que sa lecture apporte à son existence. L'engagement personnel dans la lecture, qui permet d'apprécier l'intérêt potentiel d'un livre, possède la double valeur de test de qualité et de geste de territorialisation, lequel, dans certains cas, transforme pour le lecteur un livre en « son » livre, en livre fétiche digne de le représenter aux yeux de ses pairs, aux yeux de ceux qui maîtrisent la magie du livre.

---

45. Joëlle Farchy, « Le rôle de l'information dans la demande culturelle », *Iris*, nº 17, 1994, p. 71.
46. *Ibid.*, p. 69.

La prudence du connaisseur et la confiance en l'expert

Contrairement au postulat de la sociologie critique – le modelage du goût par des intermédiaires qui sélectionnent et « prescrivent » à sa place ce qu'il doit lire à un lecteur privé de toute capacité d'expertise –, la conduite de ce consommateur expert est celle d'une personne qui s'observe et contrôle l'influence d'autrui sur son propre jugement. Attentive à relativiser son goût personnel et celui d'autrui, Valérie tient compte, par exemple, de leur degré de correspondance :

> « J'ai vu qu'il y avait un lien sur une [sic] écrivain Danièle Collobert que j'aime beaucoup et qui est peu connue alors que ses livres sont superbes ; ça m'a plu de la trouver sur le site et ça a confirmé pour moi la qualité du contenu. Donc, cette fois, le site me sert pour en savoir plus sur elle » (11 septembre).

Valérie ne suit donc aveuglément ni les prescriptions des experts ni son propre jugement. Faire confiance au jugement de l'expert impose de vérifier d'abord la parenté des goûts entre l'expert et le consommateur, par la médiation de noms qui permettent de tester cette parenté et de conférer un certain degré de fiabilité aux jugements de l'informateur. L'opinion de l'expert n'est donc prise en considération que dans la mesure où est garantie la proximité de son expertise avec la propre expertise du lecteur.

Ce sentiment de proximité est d'autant plus vif qu'il s'agit en l'occurrence d'un auteur de qualité mais un peu confidentiel. Des auteurs très connus ne permettent pas, du fait de leur capacité à satisfaire des consommateurs très différents, d'estimer une proximité affective entre lecteur et expert. En effet, les auteurs portés par l'actualité jouent plus le rôle d'indicateurs, pour des personnes qui ne se connaissent pas, d'appartenance à des réseaux sociaux de lecteurs, qu'ils ne permettent de mesurer une certaine affectivité. S'il s'agit de noms prestigieux, ils sont plutôt le signe d'une appartenance à une chapelle littéraire que le moyen de mesurer le goût personnel du critique. En revanche, un nom peu connu du grand public, mais connu du lecteur en question indique un engagement personnel de la part de celui qui parle, une prise de position affective, révélatrice d'une émotion sincère. C'est ce traitement en personne du livre qui justifie le sentiment de solidarité affective

avec le lecteur qui se retrouve dans le même livre que soi, et qui légitime la politisation, comme le montre Pierre Bourdieu, de son propre goût en tant que goût fondé sur la découverte personnelle d'un auteur peu connu, et non sur la consommation d'auteur ayant atteint une certaine notoriété[47].

L'avant-goût ou le test du lisible

Cet autocontrôle se concrétise dans l'expérience de l'« avant-goût », qui permet d'anticiper l'efficacité esthétique d'un ouvrage par la lecture d'extraits offerts sur le site :

> « Je dois dire que le principe d'extraits fonctionne en ce qui me concerne très bien, j'ai tout à coup envie de relire certains des auteurs qui sont présentés, Kafka, Walter Benjamin, Borges… » (27 octobre).
>
> « La visite se termine par un extrait de *Rose poussière* de Jean-Jacques Schuhl. Belle découverte… » (27 octobre).
>
> « Je reste un moment sur le site des Éditions de Minuit à lire les premières pages de plusieurs de ces textes, je ne connaissais pas ce site et je trouve que c'est une bonne idée, une façon de se rendre compte si quelque chose se passe dans la lecture, qui vous donne envie d'acheter certains des livres » (4 octobre).

Lire des extraits est une forme de test. Ce test permet de savoir si un livre est lisible, il est un moyen d'éprouver sa réaction personnelle au texte, de voir « si quelque chose se passe dans la lecture ». Il s'agit donc autant de se tester soi-même en train de lire que de tester le texte. C'est dire que la lecture ne se réduit pas à la lecture du texte et, à travers elle, à la découverte d'un auteur, mais revient à une exploration de sa propre sensibilité.

---

47. Certains discours inspirés de Pierre Bourdieu postulent que le consommateur n'a pas les moyens de choisir et réduisent la consommation littéraire au résultat d'une bataille entre auteurs (représentants du véritable public littéraire) et industries culturelles (profitant de l'inculture de la masse des consommateurs). Pierre Bourdieu reconnaît pourtant que l'expérience personnelle – « position » – du lecteur informe son *propre* goût littéraire – « prise de position » – et sa promotion publique des livres dont il a éprouvé la qualité.

> « En effet, chaque lecteur est, quand il lit, le propre lecteur de soi-même. L'ouvrage de l'écrivain n'est qu'une espèce d'instrument optique qu'il offre au lecteur afin de lui permettre de discerner ce que, sans ce livre, il n'aurait peut-être pas vu en soi-même[48]. »

Cette exploration de sa propre sensibilité, par le rapprochement entre les expériences décrites et l'expérience personnelle, caractérise l'activité mimétique, comme le rappelle Norbert Elias. Elle confère aux livres « la capacité à susciter des émotions qui s'apparentent à celles dont on fait l'expérience dans d'autres situations[49] ». Une remarque de Valérie montre bien l'intrication de ces deux types de rapprochement :

> « Sur la page d'entrée, il y a une nouvelle image, le livre de Frédéric H. Fajardie, *Metaleurop, Paroles ouvrières*. La démarche de l'auteur est étonnante, il s'est installé dans une salle près de l'usine et a recueilli les récits des ouvriers de cette usine. Ça me fait repenser au livre d'Aurélie Filipetti, *Les Derniers Jours de la classe ouvrière*; d'ailleurs hier dans le métro j'ai vu une jeune femme apparemment du genre Parisienne branchée en train de le lire […]. La librairie place Clichy a fait une de ses vitrines avec des livres de ce genre. J'aimerais bien les lire, mais comme je continue cette écriture, ce texte qui parle de la mère et de l'usine, et de ce monde ouvrier que j'ai connu, je n'ai pas envie de lire d'autres voix pour le moment. Je lis des extraits présents sur le site et la préface de l'auteur du livre, tout cela me parle vraiment : "Il y aura des chansons, certainement, et les femmes seront belles, comme toujours. Oui, toujours plus belles puisque ce sont des lutteuses." Je pense à ma mère et ses trente-trois ans chez Citroën, mon âge. Et j'arrête là pour continuer ce texte » (9 septembre).

48. Marcel Proust, *Le Temps retrouvé* (1927), Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1954, p. 489-490.
49. Norbert Elias et Éric Dunnings, *Sport et civilisation. La Violence maîtrisée*, Paris, Pocket, 1994, p. 64.

L'examen du journal de Valérie éclaire la manière dont l'usage d'Internet peut servir à équiper son propre loisir littéraire à travers la participation à l'échange public et, symétriquement, la manière dont cette participation contribue à la prise en compte de l'expertise des consommateurs dans la critique littéraire.

Internet et la formation de l'expertise littéraire des consommateurs

Une réaction critique de Valérie, lors de sa découverte de remue.net, permet de préciser cet enjeu politique du développement de la sociabilité littéraire sur Internet. Valérie exprime le désir d'une personne concernée par la littérature de participer à l'échange littéraire afin d'y produire une opinion personnelle. Si le design amateur du site remue.net témoigne, à sa manière, de l'authentique amour de la littérature de ceux qui ont ouvert ce site, le manque d'interactivité qui caractérise ce site interroge, en revanche, sa légitimité. En effet, comparé à d'autres sites, remue.net révèle à Valérie l'existence de « deux façons de parler de la littérature » (21 novembre). Alors qu'un site comme zazieweb offre des « espaces d'interactivité à ses lecteurs » et « semble appartenir vraiment aux internautes tant on leur propose de participer au rédactionnel, ça fait vraiment leur point fort » (21 novembre), remue.net n'utilise pas « le potentiel de réaction qu'offre Internet » sans spécifier si cela relève du « choix rédactionnel ou tout simplement [d'une] difficulté technique » (21 novembre).

Au-delà de la qualité du service littéraire proposé par un site, cette évaluation de Valérie interroge le type de rapport social que ce site instaure avec ses usagers, qu'il prive de la possibilité de s'exprimer. Valérie formule le même type de critique à l'adresse d'une liste de discussion à laquelle elle souhaiterait participer mais qui lui reste difficile d'accès du fait qu'elle est étudiante en arts et non en lettres :

> « Je vais juste regarder une chronique, que je ne comprends pas trop, "Études littéraires et ordinateurs", dite "Litor", de Patrick Rebollar, qui regroupe "autour du monde les quelques centaines d'universitaires, webmasters et curieux, qui est devenu une sorte d'observatoire très pointu de ces questions". […] Elle comporte nombre d'informations concernant

> effectivement l'actualité littéraire sur Internet mais cette fois-ci de façon plus professionnelle (je trouve), des choses très pointues sont annoncées comme une annonce concernant la génétique textuelle. J'imagine que pour un chercheur cette rubrique est un trésor, mais pour moi elle reste mystérieuse, et un peu hermétique » (22 novembre).

Ainsi, le journal de Valérie valorise l'expérience personnelle du lecteur concerné et exprime une revendication consumériste, au sens premier du terme, du droit d'expression du consommateur. Cette prise de position revient à affirmer l'expertise que confère l'expérience de la convenance du livre à sa sensibilité personnelle, refusant qu'elle se limite à la seule expérience professionnelle du livre et de l'écriture. Dans ce cadre d'échange littéraire, la supériorité conférée par la pratique professionnelle de l'écriture fictionnelle et de l'expertise littéraire est relativisée par le caractère singulier du produit qu'il s'agit de juger, qui doit nous convenir tant sur le plan affectif que cognitif. On comprend du même coup la manière dont Internet peut contribuer à renforcer par son usage une évolution culturelle qui a favorisé son usage, en dotant de plus en plus d'individus, à travers le développement de la scolarisation, des ressources expressives permettant à chacun d'affirmer et de défendre son individualité, notamment à travers ses choix de consommation. De ce point de vue, le journal de Valérie nous permet d'observer une évolution du consommateur pour lequel « l'empêchement au libre choix personnel devient de plus en plus insupportable. La rationalité ou plutôt les conditions d'exercice des choix raisonnables font désormais partie des revendications des sujets[50] ». Mais cette évolution économique est, inséparablement, une évolution politique, dès lors que le souci du consommateur, de son individualité, n'implique pas nécessairement la clôture sur soi, mais stimule au contraire son investissement dans les relations interpersonnelles.

---

50. Lucien Karpik, *L'Économie des singularités, op. cit.*, p. 344.

On comprend du même coup comment l'échange sur Internet favorise, indépendamment de toute forme de politisation, la cristallisation d'une commune sensibilité à certaines formes de qualification personnelle. En tant qu'espace public directement accessible depuis l'espace domestique, il permet à chacun de se sensibiliser au caractère partagé d'une situation et de valoriser la qualification des individus qu'elle entraîne. Les échanges observés confirment la réalité de cette construction individuelle, opérée par les personnes en leur nom propre, et donc rebelle, comme le souligne justement Viviane Serfaty, à toute forme d'assignation statutaire. Pour Valérie, comme pour Cécile, la construction de cette qualité personnelle féminine (et non féministe) se trouve facilitée, dans le cas de la littérature, par le cadre domestique de la communication, qui permet d'éprouver et de faire éprouver la sympathie entre sa position d'auteur et sa position de femme[51] et par la nature du loisir littéraire qui justifie la mobilisation de soi[52]. C'est cette sympathie, et la frustration de découvrir qu'elle n'est pas reconnue par l'espace public qui conduisent Valérie dans son journal de bord à constater les limites de la représentation du loisir littéraire dont remue.net se fait le vecteur. Sa découverte, sur le site, d'une représentation photographique du monde littéraire suscite une irritation personnelle, une émotion dont elle neutralise immédiatement la signification militante, en distinguant sa sensibilité féminine d'une passion féministe :

> « Une photo de François Bon montre un panneau dans le magasin constitué de photos d'écrivains, je le regarde attentivement tentant comme dans un

51. On se réfère ici à la définition pragmatique du terme de position (« la posture, l'attitude, la disposition, le moi projeté » des participants à un échange) donnée par Erving Goffman, *Façons de parler*, Paris, Éditions de Minuit, 1981.

52. C'est ce qui conduit les historiens de la lecture à souligner la manière dont la généralisation de la lecture silencieuse dans la sphère privée a accompagné, en Occident, la constitution affective du sujet moderne, à travers la stimulation de la sensibilité et la gestion des émotions. *Cf.* Gugliemo Cavallo et Roger Chartier (dir.), *Histoire de la lecture dans le monde occidental, op. cit*, p. 33-34 : « C'est au moment même de la "révolution de la lecture" que, avec Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Goethe ou Richardson, se déploie la plus "intensive" des lectures, celle par laquelle le roman s'empare de son lecteur, l'attache à sa lettre et le gouverne, comme auparavant le texte religieux. La lecture de *La Nouvelle Héloïse*, de *Paul et Virginie*, des *Souffrances du jeune Werther* ou de *Pamela* déplace sur une forme littéraire inédite des gestes anciens […]. Dans cette "lecture intensive" d'un nouveau type, c'est l'entière sensibilité qui se trouve engagée. Le lecteur (qui est souvent une lectrice) ne peut retenir ni son émotion ni ses larmes… »

> jeu de découvrir les visages et je suis agacée car je n'y trouve aucune photo de femme. Je ne sais pas d'où cela vient, mais depuis quelques jours j'ai une sorte d'envie de créer une librairie autour de la femme, celle écrivain, artiste, philosophe, mais pas un espace féministe engagé » (p. 32).

Cette situation exemplaire peut nous servir de conclusion : elle nous montre, en effet, comment Internet s'intègre aujourd'hui dans ce que Michel Foucault appelait les techniques de soi, et l'impossibilité, aujourd'hui, de séparer la consommation culturelle tant de la culture de soi que de l'espace public. Elle nous rappelle également l'impossibilité d'attribuer directement aux communautés de loisir qu'Internet fait surgir la valeur et la fonction de communautés politiques, confondant ainsi le plaisir et la liberté de l'échange porté par le marché avec l'action d'organisations contemporaines.

Conclusion : Internet et la sociologie de la culture

Le développement d'Internet suscite en France de nombreuses controverses. Le contexte sociocognitif constitué par ce débat public et la mobilisation d'acteurs collectifs qu'il entraîne (pouvoirs publics, associations familiales, syndicats, partis, etc.) gênent l'expertise sociologique des usages culturels d'Internet. L'observation sociologique se trouve compliquée tout à la fois par la nouveauté technique de l'objet et par les enjeux éthiques et politiques que constituent l'inquiétude des parents à l'égard de ses dangers pour les enfants et les adolescents et le souci des professionnels français de la culture de préserver leur savoir-faire. Dans ce contexte, Internet devient, au delà de l'équipement culturel domestique qu'il s'agit d'étudier, l'objet d'un débat d'experts de la culture, chacun appréhendant le rôle culturel d'Internet en fonction précisément du groupe de consommateurs – enfants ou adultes – ou de l'industrie culturelle – industrie du livre, de la musique, et du cinéma notamment – dont il est spécialiste. La mesure quantitative du poids et la morphologie sociodémographique de l'audience d'Internet, celle de ses usages (la fréquentation des sites, le téléchargement légal et illégal, l'achat de services, etc.) sont alors les moyens convoqués par ces spécialistes pour évaluer les effets potentiels que peut avoir l'équipement du foyer sur l'éducation familiale et les échanges économiques, sociaux et culturels.

Or, comme on l'a vu à travers cette étude, Internet est un nouveau cadre d'interaction qui appelle et justifie une autre forme d'expertise culturelle que cette expertise sociologique traditionnelle, centrée sur l'évaluation des probables conséquences à long terme de sa généralisation, sur l'évaluation également de ses limites et de ses dangers. Cela est particulièrement vrai dans le domaine de la communication culturelle.

En effet, Internet offre au sociologue un nouveau lieu d'observation de ce que l'on appelle en France les « pratiques culturelles » (la fréquentation par les individus des produits culturels circulant sur le marché et dans les institutions publiques) et également une nouvelle manière de les observer. Ce nouveau lieu d'observation autorise un accès direct et aisé à la *sociabilité* culturelle dont il permet, en même temps, d'éprouver personnellement la fonction cognitive et affective. Dans l'enquête sociologique, par questionnaire ou par entretien, le chercheur ne pouvait appréhender cette sociabilité qu'à travers les comptes rendus des personnes et l'imaginer que sur la base de

leur discours, les objets auxquels ces personnes déclaraient s'attacher, leurs préférences avouées étant utilisés comme des indicateurs de leur appartenance à une certaine communauté esthétique. Au contraire, la simple fréquentation régulière d'Internet permet au chercheur de s'intégrer à des lieux d'échange culturel et d'éprouver directement la texture caractéristique de la sociabilité culturelle, la manière dont la parole permet de faire circuler les objets culturels et de partager des émotions personnelles. L'inscription de cette parole autorise le chercheur à objectiver ces émotions. Le corps propre du lecteur redevient un instrument de mesure de l'événement littéraire, la sensibilité individuelle et l'émotion personnelle retrouvant un rôle souvent sacrifié par le regard sociologique à la seule prise en compte des effets de l'éducation familiale et scolaire. La compréhension sociologique de la consommation littéraire autorise ainsi à ne plus réduire le plaisir de la lecture à la conséquence mécanique d'une discipline incorporée ou d'une fabrication, à son insu, de l'émotion du lecteur.

L'anonymat et la médiation de l'écriture favorisent, par ailleurs, l'adoption de la « proximité distante » qui caractérise le regard ethnographique. Internet facilite du même coup la rectification de la vision objectiviste, c'est-à-dire indifférente au vécu du consommateur, des « pratiques culturelles », par la prise en compte de l'engagement personnel du consommateur dans un certain type de loisir. Internet n'apporte donc pas seulement la possibilité d'étudier la sociabilité culturelle en action, mais rend aussi possible, en même temps, une meilleure compréhension de la construction sociale de l'expérience artistique qui résulte du passage incessant de l'individuel (l'émotion personnelle) au collectif (l'émotion partagée), du sentiment de plaisir à son exploration collective.

Dans le domaine de la sociologie française de la littérature, de nombreux chercheurs ont commencé, depuis les années 1990, à observer la façon dont la pratique de la lecture « s'éparpille en une infinité d'actes singuliers ». L'usage des entretiens pour mieux comprendre la relation entre bibliothèque personnelle, itinéraire de lecteur et trajectoire biographique permet ainsi de proposer une approche dynamique et individualisée de la pratique de lecture et de vérifier la singularité de chaque itinéraire personnel de lecture.

> « Pour chaque individu, selon sa position sociale d'origine et la pente de la trajectoire familiale, son sexe […], sa trajectoire scolaire et sa trajectoire professionnelle, son profil psychologique, les différents états de la critique qu'il a à connaître et le type de construction de soi auquel il se livre – dont les lectures peuvent être une des technologies – les usages sociaux vont donc varier tant quantitativement que qualitativement. »

Chaque consommation individuelle se caractérise par « un ensemble d'appropriations spécifiques » et intègre donc une part d'imprévisibilité. L'observation concrète de la consommation propre à chaque lecteur confirme tout à la fois qu'« aucune trajectoire biographique n'implique mécaniquement un itinéraire de lecture » et que « rien de mécanique n'unit donc les "demandes" de lecture et certaines "offres" [1] ».

Au-delà, l'observation précise de la consommation effective de chaque lecteur (au lieu de l'utilisation de certains titres comme indicateurs de cette consommation) permet de rectifier les effets d'un regard élitiste, de l'« ethnocentrisme lettré » qui prétend mesurer cette consommation à l'aune d'« une lecture pure, d'un lire pour lire, extrêmement rare, y compris chez les lecteurs professionnels ». Elle restitue le « répertoire des pratiques de lecture » caractéristique de la consommation littéraire ordinaire – « lecture de divertissement (lire pour s'évader), lecture didactique (lire pour apprendre) et lecture de salut (lire pour se parfaire) » – et leur fondement anthropologique – le plaisir, la curiosité et le désir de reconnaissance [2]. Dans la continuité de ce type d'observation des pratiques culturelles, Bernard Lahire a pu ainsi confirmer le phénomène d'individualisation du goût qui a accompagné en France la diffusion élargie de la culture écrite et la dissonance caractéristique de la consommation culturelle des individus qui, au gré des moments, s'approprient aussi bien des objets culturels très estimés que des produits

1. Bernard Pudal, « Socio-biographies de lecteurs », dans Gérard Mauger, Claude Fossé-Poliak, Bernard Pudal, *Histoires de lecteurs*, Paris, Nathan, 1999, p. 390-391.
2. Gérard Mauger, « Les usages sociaux de la lecture », dans *ibid.*, p. 393-394.

considérés comme vulgaires[3]. Il a relevé également le rôle de l'influence personnelle dans cette consommation culturelle.

Cette approche dynamique et individualisée de la consommation littéraire, en même temps qu'elle reconnaît le mode de construction personnel du *plaisir* littéraire, n'en demeure pas moins une opération de qualification culturelle du consommateur à travers l'étude de sa consommation. Elle conduit à caractériser, de l'extérieur, sa pratique en lui conférant une certaine valeur identitaire, par l'intermédiaire des objets qu'il consomme.

En tant que « laboratoire naturel » mis à la disposition du sociologue de la culture, Internet invite à adopter une autre posture sociologique, en choisissant d'observer le commerce littéraire au sens tout à la fois de l'interaction des individus avec les objets qu'ils consomment et de l'interaction avec les autres consommateurs suscitée par la manipulation de ces objets. Cette posture consiste en une approche pragmatique de la lecture, en lieu et place de la construction de profils de consommateur ou de la promotion d'une discipline de lecture.

Cette approche pragmatique repose sur le rétablissement d'une symétrie entre le chercheur et les individus qu'il observe, et sur un effort d'identification des objets qui servent aux individus à équiper leur jugement dans le cadre de leur loisir. En même temps qu'il est un dispositif d'échange, Internet constitue un de ces objets susceptibles de guider le consommateur à la recherche de ce qui lui convient. L'approche pragmatique consiste ainsi, contre la tentation du sociologue à survaloriser le déterminisme social ou technique qui limite le choix des individus, à étudier la capacité de ces individus à dégager de leur expérience, en s'appuyant sur leurs échanges quotidiens, des instruments de jugement de la qualité littéraire et d'évaluation de la confiance qu'ils peuvent accorder à un auteur, un éditeur, un proche, etc. Internet rend particulièrement bien observable cette façon

3. Bernard Lahire, *La Culture des individus, dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, La Découverte, 2004.

dont l'usager construit sa compétence littéraire à travers l'échange avec les autres usagers, et la constitution de l'expérience personnelle en expertise littéraire. Il s'agit, cependant, d'une réalité bien antérieure à Internet, d'un phénomène d'économie de la connaissance auquel la sociologie de la culture française a été jusqu'alors insuffisamment attentive. L'idée de bouche-à-oreille ou d'influence personnelle ne suffit pas, en effet, à rendre compte de l'action des objets techniques telle qu'elle est pensée par la sociologie de l'acteur-réseau et de la force des liens faibles analysée par la nouvelle sociologie économique. La consommation littéraire ne peut être séparée de l'environnement technique dans lequel elle s'insère et de la multiplication des outils de diffusion des produits culturels (audio-livre, bibliothèque numérique, etc.) qui permettent de se les approprier. Elle ne peut pas non plus être considérée indépendamment de la sociabilité littéraire organisée, et de la manière dont celle-ci permet de domestiquer ces produits culturels. De fait, c'est à une sociologie de l'industrie culturelle qu'invite l'observation des forums culturels d'Internet et des services d'information sur la qualité des produits culturels animés par de simples usagers.

Il est clair, par là même, qu'Internet est à la fois un produit, un témoin et un acteur du développement de l'économie de la culture dans la société occidentale. Et que les échanges culturels qui s'y déroulent contredisent l'opposition classique entre culture et marché, telles deux choses extérieures l'une à l'autre, et nous obligent à étudier la manière dont la culture circule sur le marché.

Notre exploration de la sociabilité littéraire sur Internet contribue donc à la construction de l'« économie des singularités », au sens du modèle d'analyse économique qu'impose la compréhension de la conduite du consommateur culturel contemporain et de la manière dont il mesure la singularité de chaque produit culturel. Comme le souligne Lucien Karpick, le développement du marché des produits culturels « s'est accompagné d'une prolifération et d'une diversification des dispositifs de jugement. Leur présence dans l'espace public, dans les écoles, dans l'intimité des familles, leurs empreintes sur les pierres, les œuvres et les spectacles, leur multiplication sur Internet ne cesse de nous rappeler que nous sommes de plus en plus

entourés, enveloppés, sollicités, poursuivis et protégés[4] ». Paradoxalement, cependant, beaucoup de chercheurs continuent à mesurer le goût littéraire ou artistique de chacun à l'aune du jugement esthétique, au lieu d'observer la manière dont le jugement personnel se forme à partir du goût, dans le passage du plaisir au plaisir réfléchi. Cette attitude est d'autant plus paradoxale que « les consommateurs refusent de plus en plus d'associer l'ignorance et la singularité » et que « les conditions d'exercice de choix raisonnables font désormais partie des revendications du sujet[5] ».

C'est dire, en termes plus simples, qu'il importe, si l'on veut actualiser le regard sociologique sur la lecture, d'approfondir une démarche qui impose de partir de l'expérience du lecteur, de différencier ses différents états (selon son degré de familiarité avec la lecture mais aussi les configurations sociotechniques dans lesquelles s'inscrit sa consommation) et d'explorer la diversité des instruments de mesure de la qualité, objets (guides, palmarès, etc.) et personnes (les réseaux de connaissances), qu'il peut mobiliser pour assurer ses choix de consommation. Bref, l'observation de la compétence littéraire, en tant que compétence pratique du consommateur, est la condition *sine qua non* de son objectivation et de son organisation face aux actions des entreprises pour se l'approprier, et la meilleure manière de contribuer à l'éducation du public.

Certes, la mobilisation de ces instruments de la qualité et leur composition les uns avec les autres sont fonction de l'engagement personnel de l'individu dans le loisir littéraire et évoluent en rapport avec l'intensité de cet engagement. Mais il ne semble pas légitime de déduire d'une différence de degré d'expertise une différence de nature des personnes, une différence qui serait indépendante de la situation d'expertise. Quel que soit le degré de reconnaissance de leur passion artistique, le profane et l'initié n'appartiennent pas à deux humanités différentes. Il n'est pas non plus légitime

4. Lucien Karpik, *L'Économie des singularités*, *op cit,* p. 350.
5. *Ibid*., p. 344.

de limiter, comme Internet permet de le vérifier, l'expertise littéraire à une expertise purement technique, indifférente aux enjeux éthiques et politiques de la représentation littéraire et de la transmission du plaisir littéraire. C'est ce que matérialise la conversation littéraire sur Internet, dans sa profusion inépuisable, et l'« autopoièse », l'exploration de sa singularité personnelle qu'elle permet.

Dans la même collection

• *Babel à Beaubourg. L'autodidaxie linguistique à la Bpi. Enquête sur la médiathèque de langues*, Jean-François Barbier-Bouvet, 1981. 246 p. 45 F. [Épuisé]
• *L'Œil à la page. Enquête sur les images et les bibliothèques*, ouvrage collectif sous la direction de Jean-Claude Passeron et Michel Grumbach, 1984. Éd. abrégée. 346 p. 13,72 €. [Épuisé]
• *Publics à l'œuvre. Pratiques culturelles à la Bibliothèque publique d'information du Centre Georges Pompidou*, Jean-François Barbier-Bouvet et Martine Poulain, en coédition avec La Documentation française, 1986. 296 p. ill. noir et blanc. 19,82 €.
• *Au nom du livre. Analyse sociale d'une profession : les bibliothécaires,* Bernadette Seibel, en coédition avec La Documentation française, 1988. 232 p. 125 F. [Épuisé]
• *Histoires de lire. Lecture et parcours biographique*, Michel Peroni, 1988. Réédition 1995, augmentée d'une préface de Martine Poulain. 184 p. 18,29 €.
• *Discours sur la lecture 1880-1980,* Anne-Marie Chartier, Jean Hébrard, 1989. 526 p. 28,97 €. [Épuisé]
• *Constances et variances. Les publics de la Bibliothèque publique d'information*, Martine Poulain, 1990. 78 p. 12,20 €.
• *Dialogue ou labyrinthe? La consultation des catalogues informatisés par les usagers,* Joëlle Le Marec, 1990. 92 p. 14,48 €.
• *Espaces du livre. Perceptions et usages de la classification et du classement en bibliothèque,* Eliseo Veron, 1990. 96 p. 15,24 €.
• *Lectures précaires. Étude sociologique sur les faibles lecteurs*, Joëlle Bahloul, 1990, 2e édition. 128 p. 12,20 €.
• *De l'écrit à l'écran. Livre et télévision*, Michel Peroni, 1991. 214 p. 22,11 €.
• *Ethnographie de l'exposition. L'espace, le corps, le sens, Martine Levasseur, Eliseo Veron*, 1988. 160 p. 2e édition. 208 p. 1991. 17,53 €. [Épuisé]
• *Vienne à Paris. Portrait d'une exposition*, Nathalie Heinich, Michael Pollak, 1989. 192 p. 24,39 €.
• *L'Université cachée. Dix ans de débats au Centre Pompidou*, Annie Benveniste, Joël Roman, 1991. 162 p. 16,77 €.
• *La Bibliothèque dans la cité*, avec la collaboration de Anne Kupiec (Bpi) et Brigitte Duval (APPEL), en coédition avec l'APPEL. 1993. 234 p. 17,53 €. [Épuisé]
• *Écritures ordinaires*, sous la direction de Daniel Fabre, en coédition avec P.O.L. 1993. 396 p. 29,73 €.
• *Identité, lecture, écriture*, sous la direction de Martine Chaudron et François de Singly, 1993. 268 p. 22,87 €.
• *Illettrismes. Variations historiques et anthropologiques. Écritures IV*, sous la direction de Béatrice Fraenkel / Paris VIII, 1993. 308 p. 24,39 €.

• *Lecteurs en campagnes. Les ruraux lisent-ils autrement ?,* Raymonde Ladefroux, Michèle Petit, Claude-Michèle Gardien, 1993. 248 p. 23,63 €.
• *La Lecture d'Est en Ouest. Regards européens*, textes de Martine Burgos, Gennadij Jakimov, Jacques Leenhardt, Judit Lorincz, Everardo Minardi, Constantin Schifirnet, Valeria D. Stelmakh, Pertti Vakkari. (Préface de Martine Poulain), 1993. 120 p. 12,96 €.
• *Eugène Morel (1869-1934) et la lecture publique. Un prophète en son pays*, Portrait et choix de textes par Jean-Pierre Seguin, 1994. 224 p. 22,87 €.
• *Bibliothécaires face au public*, Anne-Marie Bertrand, 1995. 250 p. 19,82 €.
• *Lire en prison,* Jean-Louis Fabiani avec la participation de Fabienne Soldini, en coédition avec la DLL, 1995. 290 p. 150 F. [Épuisé]
• *Sociabilités du livre et communautés de lecteurs*, Martine Burgos, Esteban Buch, Christophe Evans, 1996. 290 p. 22,87 €.
• *L'Utopie Beaubourg, vingt ans après*, Jean Lauxerois, 1996. 204 p. 18,29 €.
• *Les Adolescents et la bibliothèque*, Claude Poissenot (préface de François de Singly), 1997. 280 p. 22,87 €.
• *De la bibliothèque au droit de cité. Parcours de jeunes*, Michèle Petit, Chantal Balley, Raymonde Ladefroux, Isabelle Rossignol, 1997. 368 p. 27,44 €.
• *Le Musée et la bibliothèque, vrais parents ou faux amis ?,* ouvrage collectif, 1997. 244 p. 19,82 €.
• *La Bpi à l'usage. 1978-1995 : analyse comparée des publics de la Bibliothèque publique d'information du Centre Pompidou*, Christophe Evans, 1998. 184 p. 14,48 €.
• *Richard Hoggart en France*, textes rassemblés et traduits par Jean-Claude Passeron, 1999. 272 p. 19,82 €.
• *Les Habitués. Le microcosme d'une grande bibliothèque*, Agnès Camus, Jean-Michel Cretin, Christophe Evans. (Préface de Christian Baudelot), 2000. 328 p. 20,58 €.
• *Les Bibliothèques municipales et leurs publics. Pratiques ordinaires de la culture*, Anne-Marie Bertrand, Martine Burgos, Claude Poissenot, Jean-Marie Privat (préface de Jean-François Hersent), en coédition avec DLL, 2001. 292 p. 22,87 €.
• *Les Nouvelles Technologies à l'épreuve des bibliothèques. Usages d'Internet et des cédéroms*, Emmanuel Pedler, Olivier Zerbib. (Préface de Roger Establet), 2001. 214 p. 20 €. [Épuisé]
• *Discours sur la lecture 1880-2000*, Anne-Marie Chartier, Jean Hébrard, Bpi / Centre Pompidou / Librairie Arthème Fayard, 2002, 3e édition réactualisée et augmentée. 766 p. 30 €.
• *Lire, écrire, récrire. Objets, signes et pratiques des médias informatisés*, sous la direction de Jean Davallon, Marie Després-Lonnet, Yves Jeanneret, Joëlle Le Marec et Emmanuël Souchier, 2003, 350 p. 24 €.

• *Text-e. Le texte à l'heure de l'Internet,* sous la direction de Gloria Origgi et Noga Arikha. Avec les contributions de Stefana Broadbent et Francesco Cara, Roberto Casati, Roger Chartier, Umberto Eco, Jason Epstein, Stevan Harnad, Bruno Patino, Dan Sperber, Theodore Zeldin, et d'une équipe de la Bibliothèque publique d'information, 2003. 258 p. 23 €.
• *L'Outre-lecture. Manipuler, (s')approprier, interpréter le Web*, Dominique Boullier, Franck Ghitalla, Laurence Le Douarin, Aurélie Neau, Pergia Gkouskou-Giannakou, 2003. 25 €.
• *Des jeunes et des bibliothèques. Trois études sur la fréquentation juvénile*, Martine Burgos, Nassira Hedjerassi, Patrick Perez, Fabienne Soldini, Philippe Vitale. (Préface de Bernard Charlot), 2003. 192 p., 25 €.
• *Lire le noir. Enquête sur les lecteurs de récits policiers*, Annie Collovald, Erik Neveu, 2004, 352 p., 25 €.
• *L'Ésotérisme contemporain et ses lecteurs. Entre savoirs, croyances et fictions*, Pierre Lagrange, Claudie Voisenat. (Préface de Daniel Fabre), 2005, 268 p., 25 €.
• *Un laboratoire de littératures. Littérature numérique et Internet,* Serge Bouchardon, Evelyne Broudoux, Oriane Deseilligny, Franck Ghitalla. (Préface de Jean Clément. Directeur éditorial : Serge Bouchardon), 2007, 416 p., 26 €.
• *Les Bibliothèques municipales en France après le tournant Internet. Attractivité, fréquentation et devenir,* Bruno Maresca, avec Françoise Gaudet et Christophe Evans (Directeur éditorial : Bruno Maresca), 2007, 290 p., 26 €.

Renseignements sur la collection
Service études et recherche
Françoise Gaudet
Tél. : 01 44 78 44 65 / fax : 01 44 78 12 26
mél : gaudet@bpi.fr

Renseignements sur les publications de la Bpi
Service édition / diffusion
Arielle Rousselle
Tél. : 01 44 78 43 63 / fax : 01 44 78 12 15
Mél : rousselle@bpi.fr
Et sur le site de la Bpi : http://www.bpi.fr, rubrique Publications.

Achevé d'imprimer en France
en février 2008
par l'imprimerie Jouve
Dépôt légal : février 2008.